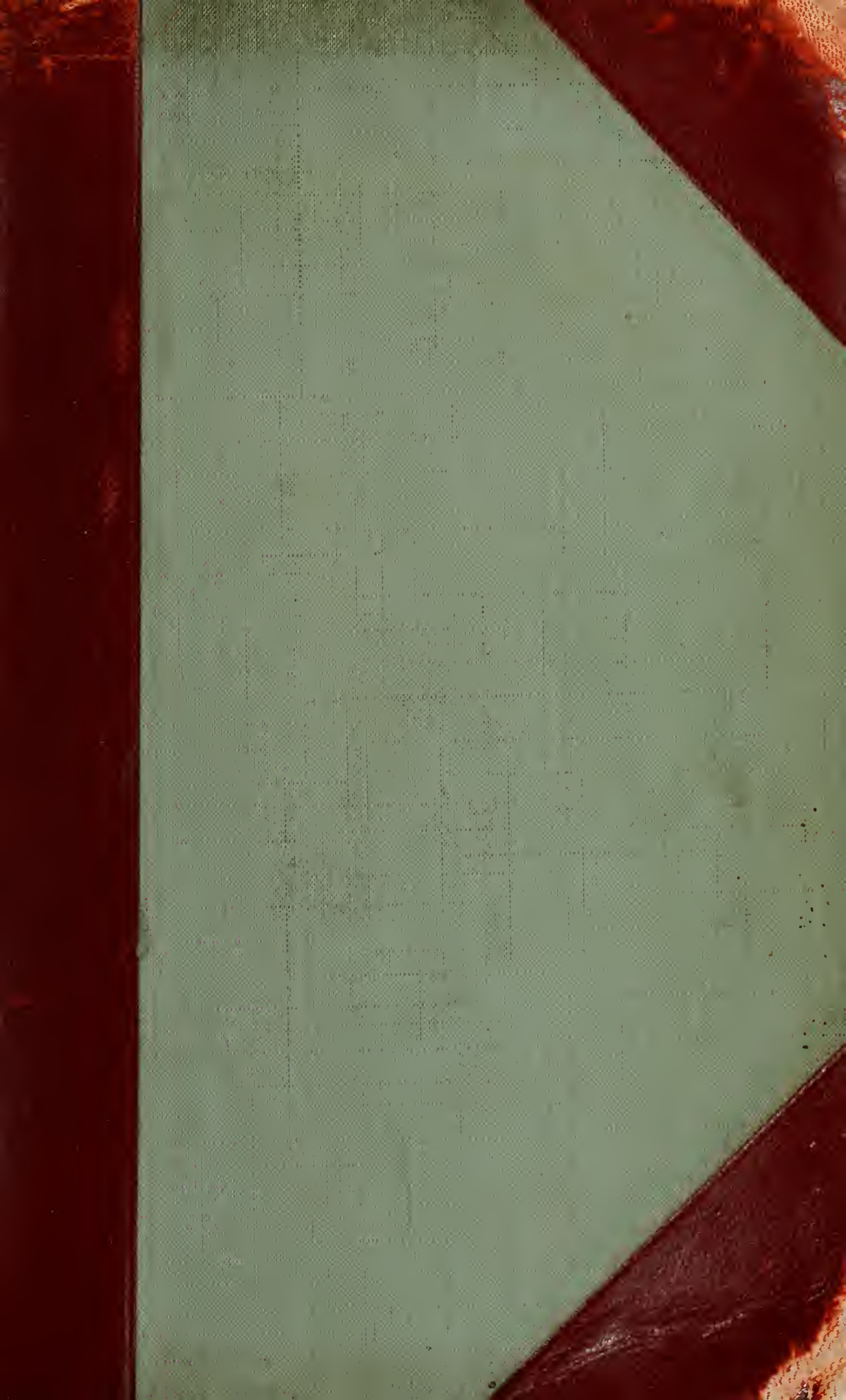
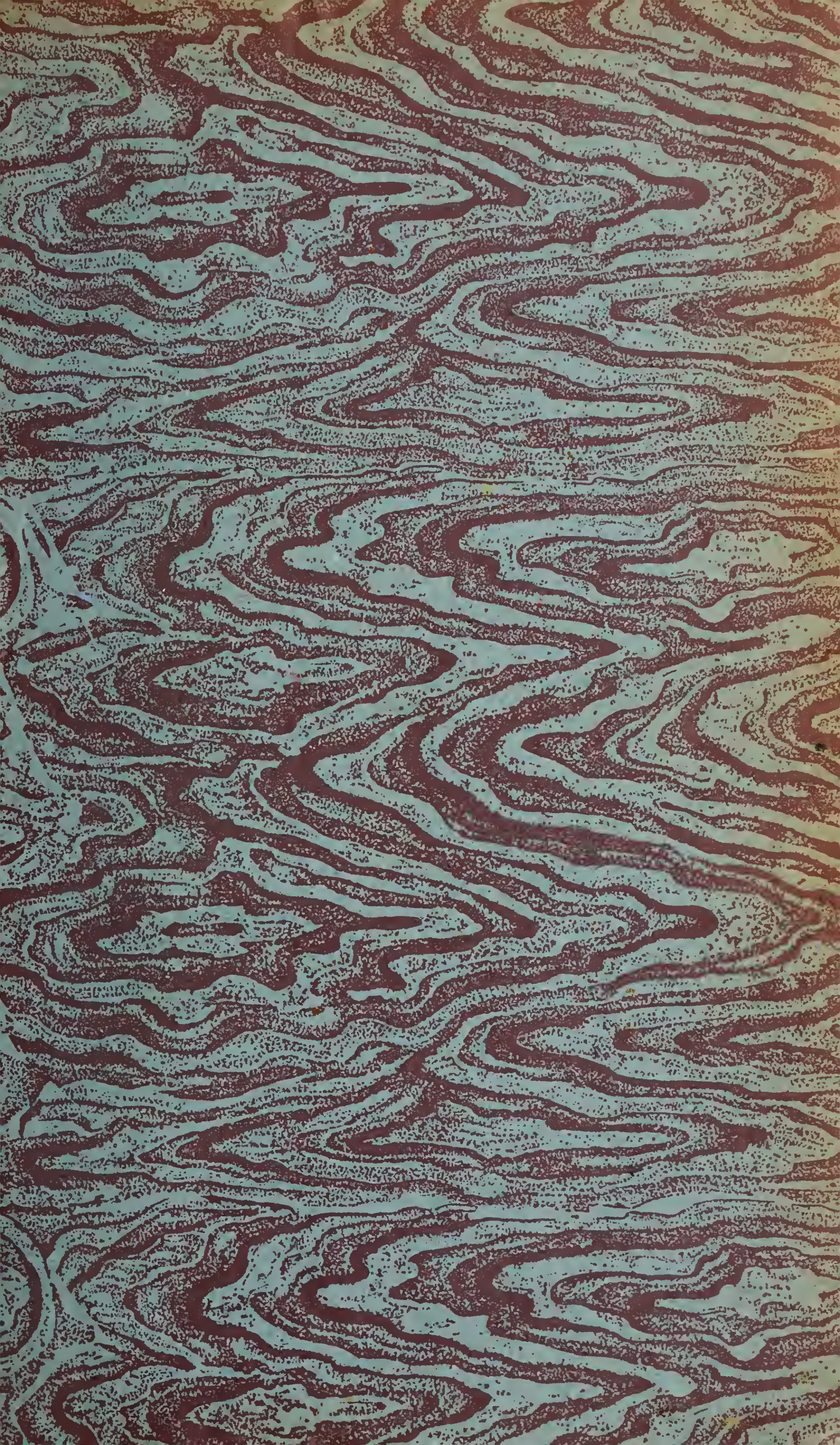






BIBLIOTHÈQUE

ETHNOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE MM.

A. DE QUATREFAGES
Membre de l'Institut,
Professeur au Muséum d'histoire naturelle.

E.-T. HAMY
Conservateur du Musée d'ethnographie
du Trocadéro.

LES AZTÈQUES

La BIBLIOTHÈQUE ETHNOLOGIQUE comprendra, sous le titre de

HISTOIRE GÉNÉRALE DES RACES HUMAINES

un certain nombre de volumes, parmi lesquels :

Introduction à l'étude des races humaines, par M. A. de Quatrefages ;

Les Races jaunes, par M. J. Montano ;

Les Races noires, par M. E.-T. Hamy ;

Les Races américaines, par M. Lucien Biart,

sont en cours d'exécution.

De nombreuses monographies développeront ensuite l'ethnologie particulière des races humaines ayant joué, en dehors du monde classique, un rôle important dans l'histoire.

Ces monographies suivront celle des **Aztèques,** que nous publions aujourd'hui.

LES

AZTÈQUES

HISTOIRE, MŒURS, COUTUMES

PAR

LUCIEN BIART

AVEC GRAVURES, CARTES ET PLAN



PARIS
A. HENNUYER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
47, RUE LAFFITTE, 47

1885

A

M. LE DOCTEUR E.-T. HAMY

LE SAVANT CONSERVATEUR DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE.

Hommage affectueux.

LUCIEN BIART.

PRÉFACE

Si le Mexique moderne et ses habitants sont aujourd'hui bien connus, en revanche, hors du monde des savants, le Mexique du passé, c'est-à-dire celui des Aztèques, est presque complètement ignoré. Les gens instruits savent vaguement que les Espagnols, en 1519, trouvèrent sur le nouveau continent un vaste empire civilisé, gouverné par un roi nommé Montézume qu'ils détrônèrent — puis rien de plus.

Or, après avoir contribué à faire connaître le Mexique contemporain, je voudrais révéler — le mot n'a, je crois, rien d'ambitieux — ce qu'il a été dans le passé, ce qu'il était lorsque les Espagnols en firent la conquête. M'appuyant sur le témoignage de ceux qui l'ont vu dans sa splendeur, tels que Cortez, Bernal Diaz, Ojéda, le Conquérant anonyme; puis sur les travaux postérieurs de Tézozomoc, Duran, Acosta, Gomara, Olmos, Herréra, Sahagun, Torquémada, Clavigéro, Ramirez, Orozco, etc., j'essaye donc de faire revivre un peuple dont les descendants, courbés sous l'autorité des fils de ses anciens vainqueurs, ont eux-mêmes oublié non seulement l'histoire, mais le nom.

Bien que les savants spéciaux puissent trouver dans ce livre un résumé de leurs études, et peut-être quelques aperçus nouveaux, c'est surtout pour les personnes étrangères à l'histoire des peuples primitifs de l'Amérique que j'ai entrepris de l'écrire. J'aurais pu — je vais au-devant

d'une objection — répéter au bas de nombre des pages de ce volume les noms des guides que j'invoquais tout à l'heure, et plus particulièrement ceux de Tézozomoc, de Sahagun, de Torquémada, de Clavigéro, d'Orozco, auteurs dont les ouvrages, ceux des deux premiers exceptés, n'ont pas été traduits dans notre langue. Mais, je le sais par expérience, ces notes multipliées impatientent les simples curieux, et les américanistes connaissent trop bien les sources auxquelles il m'a forcément fallu puiser pour qu'il soit besoin de les leur rappeler sans cesse. Toutefois, comme Acosta a été accusé — non sans raison il est vrai — d'avoir tranquillement copié Duran et Tézozomoc, lesquels avaient eux-mêmes copié l'auteur anonyme du manuscrit aujourd'hui connu sous le nom de « Codex Ramirez »; puis, comme, d'autre part, on a reproché à Torquémada de s'être inspiré de Sahagun, et à Clavigéro de s'être modelé sur Torquémada, je veux aller au-devant de toute accusation de cette nature.

Je préviens donc mes lecteurs que j'ai dû à mon tour — nécessité à laquelle ne peuvent échapper, je crois, les historiens qui ont à parler du passé — imiter, amplifier, réduire, commenter, traduire, fondre, pour les ajouter à ce que j'ai moi-même vu ou découvert, tous les passages qui, dans les écrits des pères de l'histoire de la Nouvelle-Espagne, pouvaient m'aider dans mon entreprise. J'aurais pu inventer, cela est certain, car rien ne prête mieux que l'histoire aux fantaisies de l'imagination. Je ne l'ai pas fait, me souvenant qu'un roi des Colhuas voulait que les historiens inexacts fussent punis de mort, et peut-être les esprits sérieux me sauront-ils gré de ma réserve.

TABLE DES MATIÈRES

ERRATA

Page 81, légende, *au lieu de :* Quétzacoalt, *lisez :* Quétzacoatl.
— 88, légende, *au lieu de :* Centléotl, *lisez :* Centéotl.
— 98, légende, *au lieu de :* dont un, *lisez :* et dont un.
— 104, ligne 12, *au lieu de :* Quétzacoalt, *lisez :* Quétzacoatl.
— 107, ligne 3, *au lieu de :* Tlatquimilolteuctli, *lisez :* Tlaquimilolteuctli.
— 155, ligne 7, *au lieu de :* durent, *lisez :* dussent.
— 167, ligne 4, *au lieu de :* Itzacoalt, *lisez :* Itzacoatl.
— 169, ligne 2, *au lieu de :* de ne jamais, *lisez :* de jamais.
— 179, ligne 17, *au lieu de :* maxtatl, *lisez :* maxatl.
— 217, ligne 8, *au lieu de :* métalt, *lisez :* métatl.
— 240, ligne 2, *au lieu de :* Ce noir, *lisez :* Le noir.
— 247, ligne 22, *au lieu de :* Quétzacoalt, *lisez :* Quétzacoatl.
— 256, ligne 3, *au lieu de :* Cihuacoalt, *lisez :* Cihuacoatl.
— 257, ligne 38, *au lieu de :* Pantécalt, *lisez :* Pantécatl.
— 265, ligne 27, *au lieu de :* Chalco, *lisez :* Texcoco.

GRAVURES, CARTES ET PLAN

LES AZTÈQUES

I

L'Anahuac ou Mexique. — Sa situation et ses divisions géographiques. — Aspect et productions de ses différentes zones. — La Cordillère. — Lacs, fleuves, rivières. — De l'Atlantique au Pacifique.

La vaste contrée que nous appelons *Mexique*, de l'un des deux noms portés par la nation aztèque ou mexicaine qui l'occupait lorsque les Espagnols en firent la conquête, se nommait alors Anahuac, mot de la langue toltèque qui signifie « situé près de l'eau ». Ce nom, qui s'appliqua d'abord uniquement à la vallée de Mexico à cause de ses lacs, s'étendit peu à peu à tout le pays compris entre le 16e et le 38e degré de latitude nord, pays qui, baptisé de nouveau par Fernand Cortez, devint par la suite la Nouvelle-Espagne.

Grâce à sa situation géographique, et surtout à la chaîne de montagnes qui le traverse d'une extrémité à l'autre, l'Anahuac possède à peu près tous les climats. Aussi ses habitants l'ont-ils de très bonne heure divisé en trois régions principales : Terres chaudes, Terres tempérées et Terres froides. Les Terres chaudes, qui s'étendent le long du littoral des deux grands océans, Atlantique et Pacifique, comprennent tous les terrains dont l'élévation au-dessus du niveau de la mer ne dépasse pas 300 mètres. D'une fertilité inimaginable, en partie couvertes de forêts séculaires, les Terres chaudes fournissent au commerce du bois de campêche,

de l'acajou, du cèdre, de la cochenille, de l'indigo, du sucre, du coton, des cocos, de la vanille, de l'écaille, des perles, etc., etc. Par malheur, elles sont le siège de la fièvre jaune ou *vomito negro*, maladie que les habitants anciens semblent n'avoir pas connue et qui ne s'attaque qu'aux étrangers. Ce fléau ne sévit que durant les grandes chaleurs de l'été. Du mois d'octobre au mois de mars, il est chassé des côtes de l'Atlantique par les redoutables vents du nord qui, de quinzaine en quinzaine, amènent des couches d'air glacé de la baie d'Hudson jusqu'à la parallèle de Vera-Cruz. La température moyenne des Terres chaudes est de 26 degrés centigrades; elle dépasse 45 degrés au soleil.

Au-dessus de cette zone, sur la première assise de la Cordillère, règne un éternel printemps. A cette hauteur, 1 200 mètres, les chaleurs extrêmes sont aussi rares que les froids rigoureux; le soleil n'a là que de doux rayons, le vent qu'une tiède haleine. Ce sont ces régions qui portent le nom de *Terres tempérées*, et le thermomètre s'y maintient entre 20 et 21 degrés. La canne à sucre mûrit encore dans les vallées, et la végétation, plus variée, mais non moins puissante que sur le littoral, est une cause permanente d'admiration. Orizava, Jalapa, Cordova, véritables paradis du Mexique, sont étagées sur ces gradins pittoresques et renommées pour la salubrité de leur climat. Toutefois, la hauteur à laquelle se trouvent ces villes est celle où se tiennent les nuages; aussi, lorsque le redoutable vent du nord souffle sur les Terres chaudes, soulevant les flots de la mer, déracinant les arbres, balayant les miasmes, troublant la sérénité accoutumée du ciel, les Terres tempérées sont-elles plongées dans la demi-obscurité d'une brume humide et mouvante.

La troisième zone, celle des Terres froides, comprend les plateaux élevés de plus de 2 200 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et sur lesquels la température moyenne est de 17 de-

grés. Ce chiffre démontre que les dénominations de *Terres froides*, *Terres tempérées* et *Terres chaudes* n'ont de valeur absolue que pour les habitants du pays. L'Européen trouve brûlante une température de 20 degrés, et ne saurait qualifier de froide celle qui descend à 17 degrés. C'est là pourtant la température de Mexico. Sur les plateaux qui dominent cette ville, alors même qu'ils sont situés sous les tropiques, le climat est âpre et désagréable, car l'air, très raréfié, s'y échauffe avec difficulté.

En Europe, selon la juste remarque du baron de Humboldt, les divisions agricoles d'un pays dépendent presque toujours de sa latitude géographique. Au Mexique, c'est son élévation plus ou moins considérable au-dessus du niveau de la mer qui décide du climat d'un district, de ses productions. Ainsi, sous le 20e degré. la canne à sucre, l'indigotier, le cacaoyer cessent de pousser au-dessus d'une hauteur de 800 mètres, et le blé ne commence à produire qu'à 1 400 mètres pour s'arrêter à 3 000 mètres.

La chaîne de montagnes dont les sommets forment le vaste plateau central du Mexique est la même qui, sous le nom d'Andes, traverse l'Amérique méridionale. Cependant elle en diffère beaucoup comme disposition, composition et aspect. La Cordillère mexicaine a peu de brusques coupures. Son plateau principal est si uni que les voitures peuvent y rouler sans grand effort sur une route longue de 550 kilomètres, où peu de travaux d'art ont été nécessaires. De Mexico à Acapulco, c'est-à-dire en se dirigeant vers l'océan Pacifique, la pente est pour ainsi dire insensible. Vers le nord, dans la direction de Chihuahua, les plateaux se succèdent, à peine séparés par des collines, et semblent les lits d'anciens lacs. Ces plateaux, élevés de 3 000 mètres au-dessus du niveau de la mer, et dont la déclivité est si douce qu'elle est à peine sensible pour le voyageur qui les traverse, ne sont pas une des moindres curiosités géologiques de la Nouvelle-Espagne.

En revanche, de Mexico à Vera-Cruz, que l'on suive la route de Jalapa, celle d'Orizava ou la ligne ferrée intermédiaire, les pentes sont rapides, accidentées. Du reste, c'est sur ce parcours que l'on admire le mieux les grandioses beautés de la Cordillère, dont les sommets, couverts de vertes forêts, sont dominés par un groupe de volcans éteints ou, du moins, assoupis. En première ligne se présente le Popocatépetl (*montagne fumante*) haut de 5391 mètres. Vient ensuite le Citlatépetl (*montagne de l'Étoile*) plus connu sous le nom de *pic d'Orizava*, dont la hauteur est de 5384 mètres; puis l'Istaccihuatl (*femme blanche*), 4790 mètres, et enfin le Nauhcampatépetl (*pierre carrée*), 4090 mètres, le seul qui ne soit pas couvert de neige en toutes saisons, et que, par allusion à sa forme singulière, les Espagnols ont nommé *coffre de Péroté.*

Vers Guanajuato, la Cordillère prend le nom de *sierra Madre* et se divise en trois grandes branches: c'est de ce côté que se trouvent les plus riches mines d'argent connues, entre autres la fameuse *Valenciana*, qui a donné à son heureux propriétaire jusqu'à 30 millions de francs par an.

En dépit de son ancien nom d'Anahuac, le plateau central du Mexique manque d'eaux courantes; aussi est-il en partie dénué de végétation. Plusieurs causes concourent à ce résultat. D'abord la hauteur de la Cordillère augmente sensiblement l'évaporation qui a lieu sur les plateaux, et, d'autre part, le pays n'est pas suffisamment élevé pour qu'un assez grand nombre de cimes puissent atteindre la zone des neiges perpétuelles. En outre, les sources sont forcément rares dans des montagnes composées d'amygdaloïdes poreuses et de porphyre. L'eau des pluies, au lieu de se réunir dans des bassins souterrains, se perd dans des fentes d'origine volcanique, pour ne reparaître qu'au pied de la Cordillère. Certes, de nombreuses rivières sillonnent les côtes; toute-

fois, vu la configuration du sol, elles n'ont que peu de longueur et courent rapidement se perdre dans la mer.

Le centre du Mexique ne possède pas de fleuve. Le plus considérable de ceux qui arrosent son territoire, le *rio Bravo del Norte*, le sépare des États-Unis depuis la guerre du Texas et ne lui appartient qu'à demi. Le *rio Bravo*, après un cours de 2 000 kilomètres, se jette dans le golfe du Mexique. Au-dessus de lui, le *rio Colorado* (rivière Rouge) va rejoindre la mer Vermeille. Mais ce fleuve, dont le parcours est de 260 lieues, fait partie, depuis 1849, de la grande Confédération américaine.

Vers le midi, coule le Papaloapam, que les Espagnols ont nommé *rio d'Alvarado*, en souvenir du lieutenant de Cortez, qui, le premier, remonta son cours. Le Papaloapam prend sa source dans les montagnes de la Mistèque, et, après s'être uni au *rio Blanco* dans l'immense baie d'Alvarado, se jette dans le golfe du Mexique.

Le Goatzacoalco, que Cortez, devançant M. de Lesseps, rêva d'unir au *rio Paso*, au Chimalapa ou au Téhuantépec pour mettre en communication les deux grands océans, descend des monts Mixés et vient déboucher au-dessous du bourg de Minatitlan. Enfin le Chiapan, ou *rio de Tabasco*, aboutit près du port auquel il a donné son nom, et mêle ses eaux à celles de l'Uzumacinta.

Les grands lacs qui, à défaut de rivières navigables, servirent à développer le commerce intérieur des premiers habitants de l'Anahuac, sont aujourd'hui en voie de desséchement. Parmi les plus importants, il faut citer celui de Texcoco, au milieu duquel fut fondée la ville de Mexico, et qui communique par un long canal naturel avec celui de Chalco. Au nord, le lac Chapalla couvre une superficie de 640 kilomètres carrés; nous le mentionnons pour mémoire, car il semble n'avoir jamais appartenu aux Aztèques. Citons encore le lac de Catémaco, dans la sierra de

San Andrès Tuxtla, le plus pittoresque peut-être des lacs connus.

Les sources, les torrents, les ruisseaux, les petites rivières sont clairsemés dans les plaines aussi bien que dans la Cordillère, et leurs eaux contiennent souvent du cuivre, de la soude, de la chaux, de l'acide carbonique. Les eaux chaudes abondent, entraînant parfois des huiles de pétrole. A titre de curiosité, ne faut-il pas nommer le *rio de las Vueltas* (rivière des Détours) qui traverse soixante fois environ la route de Téhuacan à Oajaca, dans un parcours de moins de douze lieues?

Sans ses pluies périodiques qui, dans les Terres chaudes particulièrement, servent à déterminer les saisons, le Mexique serait en partie stérile. Mais des orages, fréquents sur le littoral et les plateaux, journaliers dans la Terre tempérée, viennent rafraîchir l'atmosphère, gonfler les torrents, grossir les fleuves, qui, n'étant nulle part endigués, débordent et couvrent de leurs eaux jaunâtres jusqu'à 100 kilomètres de terrain. Les orages du Mexique, aussi célèbres que ses tremblements de terre annuels, commencent en juin pour cesser en octobre. Aucun spectacle n'est à la fois plus terrible, plus grandiose, plus émouvant. Le ciel est pur, l'atmosphère étouffante, un calme énervant endort tous les êtres animés et semble impossible à troubler. Tout à coup, le sommet d'un nuage aux reflets d'acier se dresse à l'horizon, du côté de l'Atlantique et grandit à vue d'œil. Des souffles intermittents rasent le sol, soulèvent des colonnes de poussière, les éparpillent dans les hautes régions de l'atmosphère, voilent l'éclat du soleil. La violence des rafales augmente, les feuilles se tordent, les branches des arbres se courbent, se brisent avec fracas. Les oiseaux effarés, poussant des cris plaintifs, fuient à tire-d'aile dans toutes les directions, tandis que les quadrupèdes brament, rugissent, hennissent, courbent la tête, grattent le sol du pied, et que l'homme s'inquiète. Le ciel devient noir, l'obscurité se fait

avant l'heure, puis toutes les rumeurs s'apaisent à l'improviste, excepté celles qui naissent du vent. Un éclair jaillit du sinistre nuage que l'on touche presque du front, l'entr'ouvre avec un bruit pareil à celui d'un immense voile qu'on déchire; aussitôt la pluie ruisselle en filets pressés. Les éclairs se succèdent alors sans trêve, brûlant les yeux de leurs flammes blanches, et la terre frémit sous les coups répétés de la foudre, dont l'écho des montagnes répercute et multiplie les grondements. Pendant une heure, la nature, aux prises avec les éléments, semble devoir être anéantie dans une lutte furieuse, aveugle, qui fait croire à un cataclysme. Des ruisseaux d'une onde jaune, rouge ou noire, selon la nature des terrains qu'ils traversent, descendent en grondant des hautes cimes, se croisent, s'unissent, se transforment en torrents. Les herbes sont emportées, les arbres déracinés, et les roches, roulées comme de légers fardeaux, bondissent avec fracas sur les pentes et sont précipitées au fond des vallées, au fond de gorges insondées. De ces gouffres, que l'eau semble vouloir combler, qu'habitent des êtres qui se plaisent dans les ténèbres, montent des clameurs, des cris sauvages, des sifflements. On dirait, à ces heures sinistres, que la terre, vaincue par le ciel qui l'inonde, râle et secoue, dans une agonie suprême, son énorme cadavre incessamment foudroyé.

Enfin l'immense nuage perd sa couleur d'encre et prend des teintes grises. Le vent se tait, les bruits s'apaisent, le jour reparaît, puis le soleil. Aussitôt les oiseaux chantent, les insectes bourdonnent, et les vautours, s'élançant dans le ciel lavé, décrivent leurs cercles mystérieux. On respire; du sol monte une odeur saine, les fleurs odorantes exhalent de doux parfums. On croit avoir rêvé; mais le lendemain ramènera les mêmes phénomènes, les mêmes luttes, les mêmes terreurs, le même sentiment d'inanité.

Résumons. L'Européen qui suit le chemin tracé par les Espagnols pour atteindre la capitale du Mexique, prend vite une idée générale des différents climats du beau pays qu'il va visiter. De trente lieues en mer, alors qu'il traverse les ondes transparentes du *Gulf-stream*, ses regards découvrent le cône aigu, couvert de neige, du pic d'Orizava, et le géant, dont le sommet rase l'horizon, paraît grandir à mesure que le navire se rapproche de la côte. On aborde, et l'on est déçu. On rêvait de palmiers, de cocotiers, de citronniers, de la flore si vantée des tropiques, et l'on se trouve en face d'une plage de sable où végètent des cactus, sur laquelle rampent des serpents ou courent des iguanes. Dans le lointain, vers le couchant, la grande Cordillère s'estompe sur le ciel vermeil et semble un amas de nuages orageux. L'air est sec, brûlant, éblouissant. Des vautours urubus, en quête d'une proie immonde, planent dans les hauteurs profondes de l'éther, tandis que des pélicans bruns rasent le sol, au-dessus duquel dansent des vapeurs bleuâtres. On se sent triste, désenchanté. L'atmosphère est imprégnée d'une odeur musquée, malsaine ; on foule le domaine des fièvres paludéennes et du mystérieux vomito noir.

La ligne de sable dépassée, le paysage se modifie peu à peu. On traverse des taillis, puis de vastes plaines où des taureaux et des chevaux, amenés autrefois du vieux continent, paissent et multiplient en liberté. Des buissons de mimosas, peuplés de cardinaux aux plumes de pourpre, de perruches babillardes, de moineaux bleus, annoncent l'approche d'une forêt. On voit enfin des palmiers et des cocotiers. Des aras séduisent les yeux par leur splendide parure, blessent l'oreille par leurs voix discordantes. Passe-t-on près d'un marais ou d'une rivière, on met en fuite des caïmans, des tapirs, des ours laveurs, des cabiaïs, des loutres, des tortues. De loin en loin, des singes à queue prenante, des

fourmiliers, des chats sauvages, des aïs ou paresseux, surprennent par leurs formes ou leurs allures, par leurs cris auxquels répondent les hurlements lugubres des loups de savanes, les rugissements des jaguars ou des pumas, ces lions sans crinière. Les aigles, les sarcoramphus à crête d'or planent dans le ciel ; plus bas voltigent des colibris, cent espèces de passereaux à voix harmonieuses, des pigeons couleur d'azur, des spatules roses ou blanches. Les arbres, au feuillage étrange, portent des fruits inconnus. Sur leurs troncs, la tige de la vanille trace ses zigzags et laisse pendre ses gousses d'émeraude, que la dessiccation rendra brunes et odorantes.

Jusque-là, le voyageur n'a guère rencontré que des mulâtres, issus des nègres amenés autrefois d'Afrique pour cultiver le sol brûlant qu'il foule. Tout à coup, sur le bord d'un ruisseau, apparaît une cabane de bambous entourée de yuccas aux feuilles acérées, ombragée par des bananiers. Sur le seuil, un homme de moyenne taille, à la peau cuivrée, au nez écrasé, au regard doux, à la chevelure épaisse et rude, le menton imberbe, se tient debout. Des enfants des deux sexes, sans le moindre vêtement, le ventre ballonné, courent se réfugier derrière une femme occupée à broyer des grains de maïs sur une pierre de lave, et dont un simple jupon, descendant à peine aux genoux, voile seul le corps un peu massif. On contemple, surpris, ces Indiens, descendants de la race puissante vaincue par Cortez, et qui, humbles, craintifs, repoussent obstinément depuis trois siècles tout ce qui vient d'Europe, choses et idées.

Mais la Cordillère se rapproche, et cette gigantesque muraille de 3 000 mètres de hauteur frappe l'esprit, l'écrase, l'inquiète. On se demande comment on franchira cet obstacle qui barre la route, dont les sommets arrondis sont couverts de verdure. On commence à gravir, et l'on se retourne. Le pays que l'on vient de

traverser, haletant, baigné de sueur, harcelé par des insectes avides de sang, et qui se déroule maintenant à vos pieds, c'est la Terre chaude. (Fig. 1).

On monte de nouveau avec lenteur, côtoyant avec effroi de sombres précipices au fond desquels des torrents roulent avec fracas, réveillant de nombreux échos. Souvent on fait halte pour reprendre haleine, pour contempler une cascade, de gigantesques amoncellements de roches, ou des arbres dont plusieurs hommes, se tenant par la main, auraient peine à entourer le tronc. D'autres végétaux surprennent par l'étrangeté de leurs formes; des oiseaux multicolores voltigent et gazouillent sur leurs branches, que des lianes parent de leurs guirlandes. Partout des orchidées montrent leurs fleurs singulières, les pieds s'embarrassent dans les tiges rampantes des salsepareilles et des jalaps; des perroquets passent en caquetant. Des tatous, des sarigues, des fouines, des porcs-épics fuient craintifs; des écureuils sautent d'un arbre à l'autre, on les dirait pourvus d'ailes. Un serpent corail se dresse, fait saillir sa langue fourchue, darde sur vous son regard méchant, puis disparaît dans l'herbe où résonnent les sonnettes des crotales, et que l'on n'ose plus fouler.

On traverse des gorges, des torrents, on monte sans relâche, et la végétation se transforme à chaque pas. Des nuées de grands papillons jaunes, bleus ou rouges dansent sur la route que traversent des toucans au bec énorme, des couroucous mordorés, des couleuvres noires. On respire plus librement; l'air est plus humide, partout des orangers, des citronniers, des caféiers, des cacaoyers : c'est la Terre tempérée.

Tout à coup, après un dernier sommet, une plaine immense se déroule. Le sol devient blanc, poussiéreux, les aloès et les agavés, qui n'ont pas besoin d'eau pour vivre, se montrent nombreux. On est à 2 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur le plateau



Fig. 1. — La Terre chaude et la Cordillère.

central, et l'air est si raréfié que le moindre effort violent suffit pour vous essouffler. En arrière, les trois grands volcans dressent leur cime neigeuse. Le pays est sain, son ciel d'un bleu d'azur, ses champs sont fertiles. Les poivriers rouges ont remplacé les cèdres, les cyprès, les orangers. A moins de marcher dans la direction du nord, vers les terres dites *intérieures*, qui rappellent si bien les plaines désolées de la Castille, on se promène dans un véritable jardin. Vers la droite, la vague silhouette des montagnes de Guanajuato se dessine, et vers la gauche celle de la Mistèque. L'ancienne vallée de l'Anahuac traversée, on sort de la Terre froide pour retrouver, sur les bords de l'océan Pacifique, le climat, la végétation, la faune des Terres chaudes et des Terres tempérées.

II

Premiers habitants du Mexique. — Les Géants. — Les Tarasques. — Les Toltèques. — Les Otomites. — Les Chichimèques. — Les Alcolhuas. — Les Tlaxcaltèques. — Apparition des tribus nahoas ou nahuatlacas.

Lors de la découverte des côtes de l'Anahuac par Grijalva, en 1518, le beau pays dont nous venons d'esquisser à grands traits la physionomie était divisé en quatre royaumes, trois républiques aristocratiques et une multitude de petits États. En tête des quatre royaumes se trouvait celui de Mexico; puis venaient ceux de Colhuacan, de Tlacopan et de Méchuacan, moins considérables à eux trois que le puissant voisin dont ils relevaient. Les trois républiques étaient celles de Tlaxcala, dont les citoyens, ennemis séculaires des Aztèques, firent cause commune avec Cortez; puis celles de Chalollan et de Huéxotinco. La péninsule Yucatèque, dont nous allons avoir à parler, était alors une monarchie indépendante.

L'histoire des premiers peuples établis dans l'Anahuac est si obscure, si pleine de fables difficiles à coordonner, qu'il faut renoncer à la connaître jamais d'une façon certaine. Sur le nouveau continent, de même que sur l'ancien, du reste, les hommes ont perdu les sources de leur origine, ou les ont voilées sous le merveilleux qu'enfante si facilement l'imagination. Ainsi, lors de l'arrivée des Espagnols en Amérique, toutes les nations indiennes avec lesquelles ils se trouvèrent en contact prétendaient descendre d'une race de géants. A l'appui de cette assertion, elles

montraient d'énormes ossements rencontrés dans le sein de la terre. Les conquérants, en creusant le sol pour ouvrir des routes, ou pour édifier des églises, ne tardèrent pas à ramener eux-mêmes au grand jour de ces débris fossiles qui, à première vue, leur parurent avoir appartenu à des êtres humains. Les missionnaires, se souvenant du texte de la Genèse : *Gigantes erant super terram in diebus illis*, acceptèrent avec une foi aveugle des traditions qui venaient confirmer la Bible. La croyance que le Mexique avait été primitivement peuplé par des géants (Quinamès) s'implanta si bien dans les esprits qu'à mon arrivée dans ce pays, en mai 1845, il me fut montré, comme preuve irréfutable de ce fait, des dents de mastodonte récemment exhumées du lit de la rivière de Tuspango, dans la province de Vera-Cruz. Rien d'étrange, en somme, à voir les Indiens se méprendre sur l'origine de débris fossiles provenant d'animaux dont l'existence leur était inconnue. Le vieux monde, avant la paléontologie, n'a-t-il pas cru aux Cyclopes et aux Titans?

L'homme, au Mexique, a-t-il été le contemporain des grands proboscidiens dont il s'est d'abord regardé comme le descendant? « Tout ce que l'on peut affirmer, a écrit le docteur Hamy dans le grand ouvrage intitulé : *Zoologie du Mexique*, c'est qu'un homme, dont les caractères anthropologiques sont encore indéterminés, vivait avant les derniers événements géologiques qui ont donné à l'Amérique sa conformation actuelle, et qu'au Mexique, en particulier, cet homme fut le contemporain des animaux gigantesques dont, suivant les écrits indigènes, les Olmèques ont achevé la destruction. »

Il est à remarquer en effet que, dans les légendes aztèques, les Olmèques — et c'est tout ce que nous savons d'eux — sont présentés comme ayant détruit les géants qui, depuis la création du monde, occupaient une partie de l'Anahuac.

Mais sortons des ténèbres, des fables dont les allégories, devenues incompréhensibles, cachent à l'homme moderne, avide de précision, sa véritable origine. Le peuple le plus ancien dont on trouve la trace sur un des points du Mexique moderne est le peuple maya, qui habitait le Yucatan.

Les Mayas, que plusieurs historiens ont voulu rattacher aux Toltèques, en sont complètement séparés par leur idiome. Néanmoins, comme l'influence de leur civilisation s'est fait sentir, tant au point de vue politique qu'au point de vue religieux, sur le continent dont ils occupaient la grande presqu'île, nous croyons ne pouvoir les passer sous silence. D'après les traditions, leur patrie d'origine se nommait *Tulapam*, et c'est vers l'an 793, avant l'ère chrétienne, qu'ils apparurent dans le Yucatan. Ils durent arriver par mer, car la ressemblance de leur langue avec celle que parlaient les aborigènes de Cuba, d'Haïti et de la Jamaïque, révèle entre ces peuples une parenté certaine. Cette émigration, en outre, prouve qu'à cette époque reculée les peuples des Antilles étaient déjà très avancés en civilisation, puisqu'ils pouvaient traverser en nombre les eaux du golfe Mexicain.

Les émigrants au Yucatan, conduits par un chef nommé Iztamna, à la fois prêtre, souverain, médecin et prophète, fondèrent la ville d'Iztamal (*rosée du ciel*). Parmi les successeurs d'Iztamna, on trouve le nom de Votan, civilisateur de la province de Chiapas. Iztamna venait de l'Atlantique, et tout fait présumer que Votan, à son tour souverain, prêtre et législateur, venait des côtes de l'océan Pacifique. Il joua, dans le centre de l'Amérique, le rôle d'un Boudha.

Au résumé, les ruines magnifiques qui couvrent aujourd'hui les pays autrefois occupés par les Mayas, si elles présentent un même caractère architectural, si elles ont de commun les inscriptions hiéroglyphiques, n'appartiennent certainement pas à la

même époque et ne sont pas l'œuvre d'une même génération. Les ruines d'Iztamal avec leurs pyramides, celles d'Uxmal, que le licencié Orozco présente comme un produit de l'âge d'or de l'art maya, et dont nous donnons un motif de décoration (fig. 2), puis enfin les monuments de décadence de Mayapan, marquent trois époques bien distinctes (fig. 3). Dans cette division, le

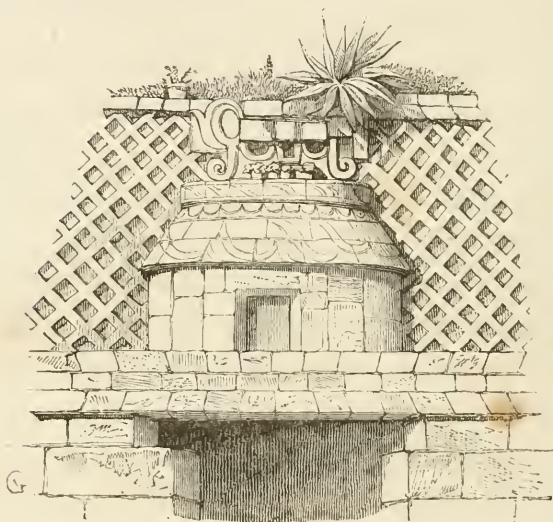


Fig. 2. — Fragment de décoration pris à Uxmal.

groupe des Mayas de Chiapas est représenté par les ruines de Palenqué, d'Ococingo, de Chichen-Itza et de Lorillard-City, cette ville morte du pays des Lacandons, récemment retrouvée par M. Désiré Charnay.

Pour ma part, j'ai maintes fois étudié les ruines que je viens d'énumérer, avec l'espoir d'en saisir le caractère distinctif, ou, à son défaut, un trait saillant qui permît de les classer avec certitude. Vain effort; ce caractère, ce trait n'existent pas. Les hommes compétents que j'ai interrogés, loin de pouvoir me fixer, m'ont avoué qu'ils partageaient mon embarras. Ce n'est donc que

par la nature de certains ornements, que par la qualité des matériaux employés, et non par de grandes lignes de démarcation, que l'on peut distinguer les différents âges de l'architecture des nations qui peuplèrent d'abord les provinces de Chiapas. Néanmoins, il semble hors de doute que ces monuments sont bien l'œuvre d'une même race prise à des âges différents, et obéissant à des traditions identiques d'art et de civilisation.

Que de fois, poursuivant un oiseau ou un insecte à travers les

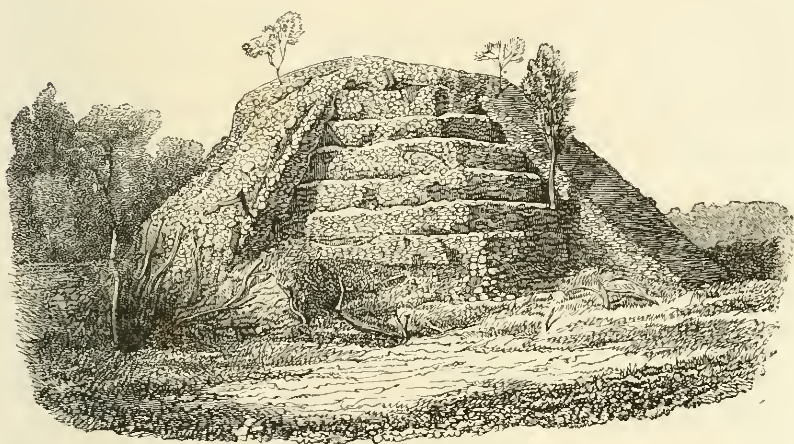


Fig. 3. — Pyramide de Mayapan.

forêts qui couvrent aujourd'hui les champs qu'ensemençaient les Mayas, le hasard m'a mis à l'improviste en présence d'un des édifices élevés par ce peuple mystérieux! Que d'heures mélancoliques passées à errer à travers ces ruines, à contempler ces murailles croulantes, ces œuvres magnifiques d'hommes dont le monde moderne sait à peine le nom et l'histoire! Et pourtant, ces pierres ouvragées, couvertes de dessins bizarres, fantastiques, capricieux en apparence, où des plantes, des fleurs, des objets matériels s'enroulent autour de guerriers à la pose orgueilleuse ou humblement agenouillés en vaincus, racontent les faits des

siècles écoulés. Ces bas-reliefs sont une écriture, ces palais sont des livres de granit. O vanité! celui qui a donné l'ordre d'élever ces murailles, d'inscrire sur chaque pierre son nom et ses hauts faits, a dû se croire immortel. Et voilà qu'aujourd'hui des voyageurs égarés, appartenant à des races d'hommes dont il n'a pas même soupçonné l'existence, contemplent indécis son œuvre gigantesque qui parlait jadis, et qui est devenue muette.

Muette, non; les arbres séculaires qui cachent sous leur ombre ces palais autrefois baignés par le soleil portent des nids sur leurs branches. Là, des passereaux à la voix harmonieuse chantent soir et matin l'hymne que leurs ancêtres savaient déjà au temps d'Iztamna. La nuit, c'est un chat sauvage, un jaguar qui sort de ces décombres et félit, tandis que d'une aile silencieuse les hiboux, qui croient ces palais bâtis pour eux, viennent voltiger au-dessus du foyer allumé par le voyageur. Les lueurs vacillantes de la flamme semblent animer les guerriers rangés en file et font revivre un instant ces héros qui, après avoir longtemps entendu les rumeurs bruyantes d'une grande cité, se sont vus enveloppés par l'oubli. Maintenant, les yeux toujours ouverts, appuyés sur un sceptre ou brandissant une épée, ils écoutent le silence de la solitude qui s'est faite autour d'eux et regardent, après vingt siècles, passer de nouveau à leurs pieds l'être chétif dont ils sont à la fois l'œuvre et l'image.

Mais laissons les Mayas, et citons, parmi les premiers colonisateurs de l'Anahuac, les habitants du royaume de Méchoacan : les Tarasques. Ce peuple n'appartenait que par sa civilisation aux fameuses tribus des Nahoas dont nous parlerons bientôt, et sa langue n'avait aucun rapport avec celles de ses voisins, les Colhuas et les Aztèques. En réalité, la nation toltèque est la première sur laquelle les traditions des peuples qui occupaient l'Anahuac lors de l'arrivée des Espagnols nous donnent quelques

renseignements positifs. Exilés, à leur dire, de leur patrie, le royaume de Tollan qui semble avoir été voisin du lac Tularé, les Toltèques se dirigèrent vers le midi. Leur caprice, ou la nécessité, les fit stationner sur plusieurs points qui gardent encore les traces de leur passage; car partout où ils séjournaient ils construisaient. Ils employèrent cent vingt-quatre ans pour atteindre le lieu qu'ils nommèrent Tollantzinco, où ils songèrent à s'établir définitivement. Une vingtaine d'années plus tard, ils se remirent en marche pour s'arrêter près d'une rivière sur le bord de laquelle, vers l'an 667 de notre ère, ils fondèrent une ville qu'ils nommèrent Tollan ou Tula, en souvenir de leur patrie. Tollan, la plus ancienne cité de l'Anahuac, s'élevait à 40 kilomètres de Mexico, et elle est souvent mentionnée dans les annales aztèques.

Les Toltèques, dès cette époque, vivaient sous un gouvernement de forme monarchique. Très avancés en civilisation, ils s'occupaient non seulement d'agriculture et de commerce, mais de science, d'art, d'industrie, et leur nom, parmi les peuples qui leur succédèrent, devint le synonyme « d'ouvrier habile ». C'est à eux que l'Anahuac est redevable de la culture du maïs, découvert par un grand homme divinisé après sa mort ou sa disparition mystérieuse, Quétzacoatl. Le coton, le piment, la chia et autres plantes utiles, passent aussi pour avoir été découverts par les Toltèques. Mais leur principal titre de gloire, même aux yeux des Européens, a longtemps été leur calendrier.

En réalité, ce calendrier est l'œuvre des Mayas, auxquels Quétzacoatl l'emprunta lors de son excursion dans le Yucatan. Il a donné lieu à de longues et savantes dissertations dans lesquelles nous nous garderons de nous perdre. D'abord lunaire, il présente à la fois les principes du calendrier égyptien et ceux des calendriers asiatiques. En faut-il conclure, ainsi que le font plusieurs historiens, que le Yucatan et la province de Chiapas furent, à une

époque reculée, en contact accidentel avec les peuples d'Asie et d'Europe? Le fait est possible, quoique bien improbable. Ne serait-il pas étrange, en effet, que ce contact n'eut eu d'autre résultat palpable que celui de la connaissance exacte de la division du temps? Laissant de côté pour l'heure toute discussion, contentons-nous de rappeler que le calendrier maya, qu'adoptèrent tous les peuples de l'Anahuac en modifiant, selon leur langue, le nom des mois et des jours, fut perfectionné par les Toltèques, puis par les Aztèques. Il composait le siècle de cinquante-deux ans, et divisait l'année, laquelle commençait le 2 février, en dix-huit mois de vingt jours. A ces mois, pour compléter le chiffre de trois cent soixante-cinq jours, s'en ajoutaient cinq destinés au repos.

Établis sous un climat tempéré et sur un terrain fertile, le peuple toltèque prospéra rapidement, fonda de nombreuses villes et civilisa quelques-unes des tribus barbares qui l'entouraient. Sous le règne de son huitième roi, Topiltzin, plusieurs années d'une sécheresse absolue et une invasion de sauterelles détruisirent les récoltes. A la famine qui résulta de ces calamités vint bientôt s'ajouter une guerre avec les Xalixenses. Topiltzin, vaincu, se réfugia dans une grotte et passa pour mort. Ruinés, décimés, ses sujets émigrèrent en partie. Les uns se dirigèrent vers le Yucatan, d'autres vers le Guatémala, où leurs descendants parlent encore leur langue. Les monuments attribués à ce peuple, mais à tort, sont les sanctuaires fameux de Téotihuacan et de Cholula, puis la ville forte de Cuauhnahuac.

Le départ des Toltèques laissa, pendant plusieurs années, l'Anahuac à peu près désert. Cependant il faut mentionner comme occupant alors quelques-uns de ses districts, les Olmèques et les Xicalanques, contre lesquels ils avaient eu à lutter lors de leur arrivée, et que l'on croit n'avoir été qu'une

même nation. En tous cas, ils avaient eu pour voisins les Otomites, qui ne sortirent de la barbarie que vers le quinzième siècle, sous l'impulsion des Alcolhuas. Les Otomites habitaient les cavernes et vivaient de chasse. C'étaient des hommes rudes, que les Aztèques réussirent à vaincre et à dominer. Après la mort de Moteuczoma II, les Otomites reprirent leur indépendance, et les Espagnols eurent à les combattre durant plus d'un siècle avant de les dompter.

Ce furent les Chichimèques (*suceurs de sang*), d'après l'étymologie de Torquémada, mais qui se désignaient eux-mêmes sous le nom d'*aigles*, qui succédèrent aux Toltèques, à la race desquels ils appartenaient. Ce peuple, lui aussi, venait des régions du Nord qui, en Amérique de même qu'en Europe, semblent avoir été des pépinières d'hommes. Les Chichimèques, moins civilisés que leurs prédécesseurs, étaient gouvernés comme eux par des rois. Ce peuple ne savait pas cultiver; il vivait de fruits, de racines, des produits de la chasse, et se vêtait de peaux simplement séchées.

On possède sur les Chichimèques des données déjà moins incertaines que sur les Toltèques. D'après leurs traditions, le roi d'Amaquémécan avait deux fils : Achcautzin et Xolotl, auxquels il donna son empire à gouverner. Xolotl, voulant régner sans partage, songea à se diriger vers le midi, entraînant à sa suite ceux de ses sujets qui consentirent à s'associer à sa fortune. Les émigrants suivirent les traces des Toltèques et arrivèrent devant les ruines de Tollan. Continuant leur route, ils se rapprochèrent du lac de Texcoco. Là, lançant une flèche vers les quatre points cardinaux, ils prirent ainsi possession de la belle vallée de l'Anahuac et fondèrent la ville de Ténayuca.

Vers Chapultépec (*mont des Sauterelles*), lieu devenu célèbre par le château que firent construire par la suite les vice-rois espagnols, et sous les cyprès gigantesques duquel l'infortuné

Maximilien aimait à se reposer, les Chichimèques trouvèrent quelques descendants des Toltèques auxquels ils s'allièrent. Nopalitzin, fils de Xolotl, épousa même une petite-fille des anciens rois de cette nation. Cette alliance fut profitable aux émigrants, qui apprirent alors à cultiver la terre, à tisser le coton et les fils d'agavé, à fondre les métaux.

Quelques années à peine après leur établissement, les Chichimèques virent apparaître de nouvelles tribus de leur nation, entre autres celle des Alcolhuas. Les nouveaux venus, plus civilisés que leurs devanciers, furent néanmoins bien accueillis, et des terres leur furent concédées. Les Alcolhuas secondèrent alors les Toltèques dans leurs efforts pour adoucir les mœurs des Chichimèques, et ils réussirent si bien que, un siècle après leur arrivée, ils étaient moralement maîtres du pays. Chacun se vantait alors d'être Alcolhua, et le nom de Chichimèque ne s'appliquait déjà plus qu'aux habitants des frontières, rebelles à la civilisation.

Les détails manquent sur cette rapide et singulière transformation; mais tout prouve qu'elle s'accomplit par le nombre, pacifiquement. De nouveaux renforts arrivaient sans cesse aux Alcolhuas, et ils étaient toujours les bienvenus. Tous ces émigrants faisaient partie de la grande famille des Nahuatlacas (*gens qui parlent clairement*), et ils se soumettaient ou s'alliaient sans peine aux Alcolhuas, qui avaient la même origine qu'eux. Vinrent d'abord les Xochimilcos (*semeurs de fleurs*) qui s'établirent sur les bords du lac auquel ils ont donné leur nom. Les Chalquès (*gens de bouche*) les suivirent de près, précédant les Tépanèques (*passeurs de ponts*) et les Colhuas (*gens de la montagne courbe*). Les Tlahuicos (*gens tournés vers la terre*), trouvant la vallée peuplée, se dirigèrent vers les montagnes de l'occident, les franchirent et descendirent dans la vallée de Quauhanahuac.

Un peu plus tard apparurent les Tlaxcaltèques (*mangeurs de pain*). Ils parlaient la langue des Alcolhuas, dont ils ne se distinguaient que par leur humeur belliqueuse. Ils errèrent longtemps dans la vallée sans pouvoir s'y établir, car on se liguait pour éloigner ces voisins querelleurs. Enfin, protégés par un roi chichimèque, les Tlaxcaltèques eurent raison des mauvais vouloirs. Ils fondèrent, au pied du mont Matlacuyé, dans la sierra aujourd'hui nommée *de la Malinché*, la célèbre ville de Tlaxcala, implacable rivale de Mexico.

Braves, intelligents, industrieux, les Tlaxcaltèques obéirent longtemps à un roi. Lorsque leur nombre s'accrut, ils divisèrent le pays qu'ils occupaient en quatre sections, pourvues chacune d'un chef ayant pour conseillers les membres de la noblesse. Les quatre chefs et leurs sénats décidaient en commun non seulement les questions de paix ou de guerre, mais tout ce qui touchait à l'armée et à son commandement. La république aristocratique de Tlaxcala, par haine des Aztèques avec lesquels elle était alors en guerre, s'allia aux Espagnols dès qu'ils apparurent, et fournit à Cortez les soldats dont il avait besoin pour vaincre Moteuczoma II. Les Tlaxcaltèques eurent la satisfaction de voir la chute de leurs rivaux, mais ils partagèrent bientôt leur servitude, car Cortez, victorieux, oublia les services que ses alliés lui avaient rendus.

Nous venons d'énumérer rapidement les différentes nations qui, depuis les premiers âges jusqu'à l'année 1160 de notre ère, occupèrent le pays d'Anahuac, laissant une trace dans son histoire. Nombre d'autres peuples, que nous avons omis de citer, ne sont guère connus que par leurs querelles avec leurs voisins plus civilisés ou plus puissants. Dans l'ordre chronologique, il faudrait placer d'abord les antiques Otomites ou Ontocas, d'où sortirent les Mazahuas et les Jonacès ou Mèques. Viendraient ensuite les

Mayas et leurs tribus : Mistèques et Zapotèques qui, sur le sol où ils se cantonnèrent, trouvèrent les Chuchonès. Quant aux sous-tribus : Cuitlaquès, Chatinos, Papatucos, Omuchcos, Mazatèques, Soltèques et Chinantèques, disséminées entre des peuples d'origines diverses, on ne sait guère d'elles que leur nom.

Mais, peu à peu, nous atteignons l'époque où apparaissent les Aztèques, que nous allons désormais suivre pas à pas.

III

Aztèques ou Mexicains. — Leur patrie originaire. — Leurs pérégrinations. Fondation de Ténochtitlan. — État politique de l'Anahuac en 1357. — Le calendrier.

Il y a près de vingt ans, un industriel américain, sous le nom d'*Aztèques*, exhiba, à Londres et à Paris, deux petits microcéphales, zambos de l'Amérique centrale, qui devinrent par la suite une des curiosités du musée Barnum, à New-York. Le nom d'*Aztèques*, auparavant inconnu ou peu s'en faut, de notre grand public, devint aussitôt, dans sa langue expressive, synonyme de Lilliputien. Par malheur, rien n'est plus contraire à la vérité qu'une pareille croyance, ainsi que l'on en pourra juger par le portrait physique et moral de cette race intelligente, qu'il nous semble indispensable de peindre avant de nous occuper de son histoire.

L'Aztèque, comme on le nommait autrefois, l'Indien, comme on le nomme aujourd'hui par suite de la méprise de Colomb, qui crut aborder aux Indes alors qu'il découvrait l'Amérique, est de taille moyenne, trapu, avec des membres bien proportionnés. Dolichocéphale, il a le front étroit, le nez camard, les yeux noirs, la bouche grande, les lèvres charnues et de couleur violacée, les dents blanches, courtes, bien rangées, admirablement enchâssées dans des gencives roses. Ses cheveux sont noirs, épais, rudes ; sa barbe est rare. La couleur de sa peau est terne, cuivrée, moins foncée à la paume des mains et sous la plante des pieds. Les hommes de cette race sont, étant données nos idées d'esthétique,

plutôt laids que beaux. Les femmes, dont les traits ont plus de délicatesse, sont souvent jolies à l'heure de la puberté; mais leurs formes deviennent promptement massives. Les deux sexes ont un caractère commun : la petitesse des extrémités. Il est à



Fig. 4. — Indien et Indienne du village d'Amatlan (d'après une photographie du docteur Fuzier).

remarquer que, contrairement aux Toltèques, ce peuple ne se déformait le crâne qu'accidentellement (fig. 4).

Les sens de l'Aztèque sont très subtils, en particulier celui de la vue, qu'il conserve avec toute sa puissance jusqu'à un âge très avancé. Il ne devient jamais obèse, perd rarement ses dents ou

ses cheveux, et ces derniers ne blanchissent qu'exceptionnellement. Ses gestes sont gauches, assez lents. Ses doigts, par suite sans doute des travaux agricoles dont il s'occupe, manquent de dextérité. Sobre dans le manger, l'Aztèque boit volontiers des liqueurs fermentées. Du reste, la sévérité avec laquelle les anciennes lois de son pays châtiaient l'ivresse semblent démontrer chez lui un penchant vers ce vice.

De même que les autres hommes, les Aztèques sont la proie des passions; toutefois, ils savent les dompter avec une force de volonté peu commune. La colère, l'amour, la jalousie peuvent les troubler, ils leur font rarement commettre les extravagances dont les Européens sont si coutumiers.

Grave, taciturne, l'Aztèque manque d'expansion, et son impassibilité touche parfois à l'indifférence. Il est brave, patient, et supporte la souffrance physique avec un stoïcisme souvent admiré. Sa femme, laborieuse, tendre, dévouée, a le sentiment maternel très développé; au point de vue intellectuel, elle se montre égale, sinon supérieure à son mari.

Les Espagnols, par suite d'idées préconçues, ont beaucoup dénigré les Aztèques, longtemps qualifiés par eux d'*êtres sans raison*. Il est aujourd'hui prouvé que ces parias sont aptes à comprendre toutes les sciences, à exercer tous les arts, et que l'ignorance dans laquelle leurs conquérants les ont systématiquement maintenus a été l'unique cause de leur apparente infériorité. Du reste, depuis une trentaine d'années, ces vaincus semblent se réveiller de leur longue apathie, retrouver l'énergie, l'esprit d'initiative qui firent autrefois d'eux une grande nation. Peu à peu, ils envahissent tous les postes importants de leur pays, deviennent présidents, généraux, ministres, magistrats, ingénieurs, médecins, voire peintres et sculpteurs. Ils commencent, phénomène singulier, à dominer moralement cette

société espagnole qui les a si longtemps repoussés et n'a guère su que les opprimer.

A ce propos, est-ce l'effet d'un préjugé ou le manque d'habitude? mais l'Aztèque, sous notre costume européen, alors même qu'il le porte depuis son enfance, m'a toujours paru emprunté. Notre chapeau couronne mal ses traits, nos habits vont mal à ses formes, à ses allures. Cependant, l'insuffisance de son costume national, qui le laisse à demi nu et auquel les masses ne veulent pas renoncer, est inadmissible dans notre civilisation. Il est à regretter que, comme l'Hindou, dont on lui a donné abusivement le nom, il n'ait pas adopté des vêtements à longs plis.

Vu dans les forêts de son pays, dans le milieu de sombre verdure, avec lequel la couleur de sa peau s'harmonise si bien, et n'étant plus gêné par ces entraves : une cravate, un gilet, des bottines, l'Aztèque a bon air. D'autre part, rien de plus charmant que de voir ses filles, avant que leurs formes se soient engorgées, courir, indolentes et gracieuses, sous le beau ciel bleu de leur pays. La civilisation uniforme, qui nivelle en ce moment notre globe, nuira certainement, du moins par ses modes, à toutes les races de couleur, qui, du reste, résistent instinctivement à ce niveau. L'Aztèque, le fait est certain, ressuscite en ce moment comme individualité : se relèvera-t-il jamais comme nation? C'est là un gros problème que l'avenir seul résoudra, et nous ne devons nous occuper que du passé.

Au résumé, il y a, chez l'Aztèque, comme chez toutes les autres races d'hommes, du bon et du mauvais. Pour bien juger ses qualités ou ses défauts, surtout ses aptitudes, il faut le regarder dans son histoire, et non dans l'état d'infériorité morale et matérielle où trois siècles de servitude l'ont plongé, infériorité contre laquelle, nous prenons plaisir à le répéter, il commence à réagir.

D'après leurs traditions, confirmées par les peintures idéogra-

phiques parvenues jusqu'à nous, et dans lesquelles se trouvent consignés les principaux événements de leur histoire, les Aztèques nommaient leur patrie primitive *Aztlan*. Aztlan, que certains historiens placent près du lac Chapalla et d'autres dans les environs du golfe de Californie, paraît avoir été une île. D'après leurs annales, les Aztèques en étaient sortis sur les conseils de l'homme alors le plus influent de leur nation, Huitziton. Ce prêtre, pour un motif resté inconnu, excitait sans cesse ses compatriotes à gagner les régions du Midi. Un jour, se trouvant sous un arbre, il entendit chanter un oiseau qui répétait : *tihui*, mot qui, en langue aztèque, signifie : *partons*. Il prit un autre prêtre à témoin du cri qu'il venait d'entendre, et tous deux persuadèrent leur tribu que l'oiseau n'était que le porte-parole d'un dieu, lequel leur ordonnait de se mettre en marche. Dans cette légende, il faut voir, selon toute probabilité, l'action d'un chef habile, qui, pour décider ses compatriotes à le suivre, frappa leur esprit superstitieux par une sorte de prodige.

Ce fut vers l'an 648 de notre ère que sept des principales tribus de la grande nation des Nahuatlacas, nommée *Nahoa* par les historiens modernes, sortirent de leur patrie primitive. Aucun point peut-être de l'histoire des anciens Aztèques n'a donné lieu à plus de controverses que ce grand voyage, hiéroglyphiquement retracé dans plusieurs manuscrits célèbres, qui, par malheur, semblaient se contredire et déroutaient les historiens. Les récents travaux de Ramirez, joints à ceux plus récents encore du licencié Orozco, ont éclairé en partie ces ténèbres et mis les manuscrits d'accord. D'une étude attentive et raisonnée faite par les deux savants, il résulte que le fameux voyage des Aztèques a été double. A une époque très reculée, ils se seraient avancés vers la vallée d'Anahuac pour regagner ensuite leur pays. Après de longues années, sous l'impulsion de Huitziton, ils se mirent

en marche de nouveau, avec l'intention, bien arrêtée cette fois, de s'établir dans la belle contrée que leurs pères avaient simplement entrevue.

Partis des bords du lac Chapalla, les émigrants traversèrent la moderne province de Xalisco, côtoyèrent la rivière de Tolotlan, et séjournèrent à Culiacan. Là, leur protecteur attitré, le terrible Huitzilipochtli, dieu de la guerre, dont ils possédaient une image de bois, demanda, par la bouche de son prêtre Aacatl, qu'on lui construisît un tabernacle et que des prêtres fussent chargés de le porter. Aacatl, à cette époque véritable chef de la tribu, recevait directement les ordres du dieu et les transmettait au peuple qui le suivait. De cette façon, les volontés de l'habile politique étaient exécutées sans réplique, car nul n'eût osé contredire un dieu.

Bientôt Aacatl, qui ne trouvait pas dans les autres tribus la même soumission que chez la sienne, fit de nouveau parler le dieu. Les Aztèques, ses protégés spéciaux, reçurent l'ordre de se séparer de leurs compagnons de voyage, et, en même temps, de prendre le nom de *Méxi*, comme enfants privilégiés de Mexitli ou Huitzilipochtli. Aacatl effaça ainsi le passé, et le nouveau nom qu'il lui plut de donner à ses compatriotes devint non seulement un signe de distinction, mais de supériorité. Transformés en Mexicatls, sur l'injonction expresse de leur dieu favori, les Aztèques eurent désormais un profond sentiment de nationalité. De même qu'autrefois les Hébreux, ainsi qu'on l'a remarqué, ils se considérèrent comme le peuple par excellence, et cette croyance, par la confiance qu'elle leur inspira, leur permit de triompher des vicissitudes contre lesquelles ont à lutter les nations naissantes.

Tandis que les Aztèques demeuraient momentanément sédentaires, les autres tribus nahoas se répandaient dans l'Anahuac et le couvraient de royaumes qui, le plus souvent, ne possédaient

d'autre territoire que celui dont leur ville unique était entourée. Divisés à l'infini, méconnaissant leur commune origine qui eût dû les tenir unis, les Nahoas se livrèrent durant des siècles de perpétuels combats. Dans ces luttes, les petits États furent à la longue absorbés par les plus prospères qui, selon toute probabilité, eussent été absorbés à leur tour jusqu'au dernier par les Aztèques, sans l'arrivée des Espagnols.

Sortis enfin de Culiacan, les Aztèques gagnèrent la province de Colima; puis, se dirigeant vers l'est, ils arrivèrent à Tula. Un peu avant d'atteindre cette ville, ils s'étaient séparés en deux bandes pour un motif que nous explique une légende, et cette division devait avoir de graves conséquences. Dans leur campement, deux coffrets étaient apparus. L'un contenait une pierre précieuse dont la possession causa de vives disputes; l'autre, deux morceaux de bois sec, que le plus grand nombre dédaigna. Mais Aacatl, ayant frotté les morceaux de bois l'un contre l'autre, en fit jaillir du feu. Ceux qui avaient préféré la pierre prirent plus tard, du lieu sur lequel ils s'établirent, le nom de *Tlatélolcos* (colline de sable) et ceux qui avaient préféré le bois, c'est-à-dire l'utile à l'agréable, le nom de *Ténochcos*. Les deux partis, bien que devenus subitement ennemis, continuèrent néanmoins à cheminer de concert, aucun d'eux ne voulant se séparer de l'image de Huitzilipochtli.

Les nombreux détours et les marches parfois rétrogrades des Aztèques, que nous jugeons inutile de suivre pas à pas dans leurs pérégrinations, n'ont rien qui doive surprendre, si l'on songe qu'ils avançaient sans but déterminé. Maintes fois ils s'arrêtèrent et commencèrent à construire des cabanes; mais, soit par suite de quelque inconvénient découvert dans le lieu choisi, soit sur l'injonction d'un peuple voisin, ils repartirent en avant. Toutefois, ils laissaient dans chacune de leurs stations des colo-

nies formées par les malades ou par ceux que lassait cet éternel voyage.

Ainsi, durant plusieurs siècles, tantôt tolérés, tantôt repoussés par les peuples dont ils traversaient le territoire, les Aztèques errèrent en quête du lieu définitif où ils pourraient s'établir. Vers 1216, ils arrivèrent à Tzompango (*ossuaire*), ville considérable de la vallée à laquelle ils devaient par la suite imposer leur nom de *Mexicatls*, dont nous avons fait les mots *Mexicains* et *Mexique*.

Bien accueillis par le roi chichimèque Xolotl qui, convaincu qu'il n'avait rien à redouter d'eux, leur permit de séjourner sur son territoire, les Aztèques crurent enfin leur long voyage terminé. Bientôt persécutés par un des généraux de leurs hôtes, dont un de leurs prêtres avait enlevé la fille, ils se réfugièrent à Chapultépec, qui appartenait aux Colhuas. Ceux-ci, au bout de quelques années, exigèrent d'eux un tribut, et, sur leur refus de le payer, leur déclarèrent la guerre. Vaincus, les Aztèques furent réduits à un véritable esclavage, et leur existence comme nation parut à jamais compromise.

Défaits à leur tour par leurs voisins les Xochimilcos, les Colhuas appelèrent leurs esclaves à leur aide. Animés par l'espoir de recouvrer leur liberté, les Aztèques combattirent avec acharnement et décidèrent la victoire en faveur de leurs maîtres. A défaut d'armes, ils s'étaient munis de longs bâtons dont ils se servirent comme de lances, et qui leur furent en outre d'une grande utilité pour franchir les fossés dont le champ de bataille était sillonné. Voulant causer aux ennemis le plus de mal possible, et ne pas perdre le bénéfice de leur courage, ils convinrent, au lieu de s'arrêter à les faire prisonniers, de couper les oreilles de tous ceux qu'ils pourraient atteindre. Après la bataille, comme leurs maîtres les raillaient de n'avoir pas de captifs à présenter, ils

exhibèrent un si grand nombre d'oreilles que les Colhuas, à la fois surpris de l'astuce et de la valeur de leurs alliés, les traitèrent avec plus de rigueur encore que par le passé. Accablés de nouvelles charges, méprisés, les fugitifs effrayèrent de nouveau leurs dominateurs par des sacrifices humains, et reçurent l'ordre de s'éloigner. Heureux de recouvrer leur liberté, ils recommencèrent leurs pérégrinations et vinrent s'établir près des lacs de Texcoco, Xochimilco, Chalco, Xaltocan, alors beaucoup plus considérables qu'ils le sont aujourd'hui, et dont ils ne devaient plus s'éloigner. En arrivant, un de leurs chefs — ils étaient au nombre de vingt, et le principal d'entre eux se nommait Ténoch — vit dans une île un cactus qui avait poussé sur une roche et sur lequel était posé un aigle tenant dans son bec un oiseau selon les uns, une couleuvre selon les autres. Ce spectacle répondait à une des traditions religieuses des émigrants. Aussitôt ils fondèrent là une ville qu'ils nommèrent d'abord Ténochtitlan (*pierre et cactus*) et plus tard Mexico. Ceci se passait en 1325. On sait qu'un aigle posé sur un cactus et tenant un serpent dans son bec est le blason de la moderne nation mexicaine.

On a beaucoup discuté sur la véritable signification du mot Mexico; on discute même encore. Selon les uns, il viendrait de Metzitli (*la lune*) parce que cet astre se reflétait dans les eaux du lac de Texcoco; d'après les autres, il serait le nom du chef qui commandait les Aztèques lors de la fondation de la ville. Quelques-uns, moins nombreux, veulent que ce nom signifie *source* ou *fontaine*. Au résumé, comme le dit judicieusement Orozco, l'étymologie d'un mot de la langue nahoa doit être aujourd'hui cherchée dans l'hiéroglyphe qui le représente. Or il est indubitable que Mexico, d'après les signes qui le figurent dans les manuscrits idéographiques, signifie ville de Mexitli, de Huitzilipochtli, ou de Mexitzin, ce qui est tout un.

Leur nouveau lieu de résidence adopté, le premier soin des Aztèques fut d'élever une cabane de boue et de roseaux, qu'ils qualifièrent de temple, afin d'abriter l'image de leur dieu protecteur, Huitzilipochtli. En chassant, afin de s'emparer d'un animal qu'il voulait immoler sur l'autel du dieu, un des chefs, Xomichil, rencontra un Colhua et l'amena à ses compatriotes. Ceux-ci, ne voyant dans ce malheureux qu'un de leurs anciens oppresseurs, le livrèrent au grand prêtre, qui lui arracha le cœur pour l'offrir à Huitzilipochtli. Ainsi commença la série des épouvantables massacres qui, durant trois siècles, devaient ensanglanter la capitale du nouvel empire.

Autour du temple rustique qu'ils venaient d'édifier, et à défaut de matériaux plus solides, les Aztèques groupèrent de simples huttes en terre et en jonc. Telle fut l'humble origine de la grande ville destinée à devenir la tête d'un vaste royaume, et dont la magnificence devait émerveiller ses conquérants.

Confinés dans les petites îles qui couvraient alors le lac de Texcoco, ce qui prouve combien leur nombre était restreint ; divisés en outre en deux partis : Tlatélolcos et Ténochcos, puis redoutant le mauvais vouloir de leurs voisins déjà puissants, les Aztèques, faute de terres cultivables, passèrent de longues années de misère. Sans étoffe pour se vêtir, sans ressources pour en fabriquer, ils allaient presque nus, se nourrissant de poissons, d'insectes, de plantes aquatiques. Rendus ingénieux par la nécessité, ils réunirent peu à peu plusieurs îles en comblant les canaux qui les séparaient, puis se procurèrent des pierres et du bois en troquant les produits de leurs pêches et de leurs chasses contre ces matériaux. Enfin, pour suppléer à la terre qui leur manquait, ils créèrent les célèbres *chinampas* ou jardins flottants, sur lesquels ils purent cultiver du maïs, des piments et des fleurs.

Ils commençaient à étendre leurs possessions, lorsque leur

dieu protecteur, par la bouche de son grand prêtre, leur ordonna de diviser leur ville en quatre quartiers principaux, subdivisés eux-mêmes en quartiers plus petits, déterminés par le nombre des dieux adorés. Quelques chefs, probablement peu favorisés dans cette division, se retirèrent avec leurs partisans dans une île voisine, où ils fondèrent la ville de Tlatélolco, aujourd'hui Santiago. Cette séparation, dont la date n'est pas précise, dut s'effectuer quatre-vingt-deux ans après la fondation de Mexico, à laquelle elle donna une rivale.

Nous voici, peu à peu, arrivés à la période véritablement historique des annales aztèques. Désormais, grâce aux peintures idéographiques, corroborées par la tradition, nous allons marcher avec plus d'assurance et pouvoir affirmer les faits. Ainsi que nous l'avons déclaré, nous n'avons pas cru devoir suivre pas à pas, dans ses interminables pérégrinations, le peuple que nous essayons de ressusciter. Il suffisait à notre dessein, qui est non d'instruire les savants, mais de rendre accessible à tous l'histoire d'une nation autrefois puissante, de la présenter dans ses origines, de l'amener jusqu'au lieu qu'elle devait illustrer. Maintenant, avant de parler de sa religion, de ses coutumes, de ses arts, nous allons tracer rapidement le règne des rois qui l'ont gouvernée, en essayant d'atténuer le plus possible la sécheresse d'une chronologie que peu de faits viennent égayer, et qui ne compte guère d'autres événements que de perpétuels combats.

Toutefois, au moment où les Aztèques, que nous nommerons aussi dorénavant Mexicains, s'apprêtent à élire le premier de leur roi, un coup d'œil sur l'état de l'immense vallée qu'ils vont asservir est peut-être nécessaire. Ainsi que l'établit le licencié Orozco, à cette époque, 1357, l'élément barbare est presque partout vaincu dans la grande vallée de l'Anahuac, et les peuples d'origine nahoa dominent déjà les autres familles ethnographi-

ques. Divisés en un nombre infini de petits États, les vainqueurs ont changé de nom et visent à une existence indépendante. On comptait alors dans la vallée, reliées entre elles par une sorte de lien féodal, trente et quelques villes principales, essayant, chacune de son côté, de devenir prépondérante, et dont les intérêts se trouvaient, par conséquent, opposés. Les villes du Sud se liguèrent contre celles du Nord, et Quinatzin, roi des Chichimèques, sortit à la longue vainqueur d'une lutte où furent versés des flots de sang, et dont les Aztèques devaient recueillir le bénéfice.

Mais avant d'aborder, pour le raconter chronologiquement, le règne de chacun des rois aztèques, n'est-il pas nécessaire de revenir sur un sujet que nous nous sommes contenté d'effleurer à propos des Mayas et des Toltèques, sur le célèbre calendrier adopté par tous les peuples de l'Anahuac, après qu'il eut été perfectionné par les Aztèques? Certes, il n'entre pas dans notre intention de donner les dates que nous aurons à citer en langue nahoa; toutefois, pour faciliter la compréhension d'une multitude de faits, il nous semble utile d'exposer la façon ingénieuse et précise dont les Mexicains divisaient le temps.

Le siècle aztèque se figurait par un cercle ayant à son centre une image du soleil autour de laquelle étaient représentés, de droite à gauche, les quatre signes symboliques des années, signes reproduits dans un ordre constant. Ce siècle, nous le savons, se composait de cinquante-deux années divisées en quatre périodes de treize ans. La première année — il faut lire de droite à gauche — se nommait *tochtli*, le lapin; la deuxième *acatl*, le roseau; la troisième *técpatl*, le silex, la quatrième *calli*, la maison. La cinquième, reprenant l'ordre, devenait le deuxième lapin; la sixième le deuxième roseau, et ainsi de suite jusqu'à la treizième, après laquelle la série recommençait, en prenant le second signe pour point de départ. Un coup d'œil, jeté sur la figure 5, em-

pruntée à l'ouvrage de Clavigéro, rendra claire notre explication. On remarquera que les anneaux du serpent qui entoure le cycle le divisent par treizaines, et que ces anneaux, en même temps, marquent les quatre points cardinaux.



Fig. 5. — Le siècle aztèque.

La différence de durée qui sépare l'année solaire de l'année civile avait été reconnue par les Aztèques, et, pour effacer cette discordance, ils ajoutaient, à la fin de chacun de leurs siècles, une période complémentaire de treize jours, nombre pour eux fatidique. Dans leur croyance, le passage d'un siècle à un autre pou-

vait amener la destruction du monde ; aussi, comme nous le verrons par la suite, cette date était redoutée. Dans les peintures idéographiques, les treize jours qui s'écoulaient entre la fin d'un siècle et le commencement d'un autre sont figurés par des points bleus.

L'année, dont nous donnons ici l'image (fig. 6), se composait,



Fig. 6. — L'année aztèque.

de même que la nôtre, de trois cent soixante-cinq jours. Mais les mois aztèques, au nombre de dix-huit, et formés seulement de vingt jours, présentaient un excédent de cinq jours, que l'on qualifiait de *némontémi* (inutiles). On ajoutait ces jours à ceux du dernier mois de l'année, et on les consacrait à des fêtes.

Voici, avec leur signification, et leur correspondance avec les nôtres, les noms des mois aztèques.

Nous adoptons pour premier jour de l'année le 2 février, bien que cette date soit très discutée.

I.	*Atlacahualco*, manque d'eau................	2 février.
II.	*Tlacaxipéhualiztli*, désossement d'hommes...	21 février.
III.	*Tozotontli*, petit jeûne....................	13 mars.
IV.	*Huéitozotli*, grand jeûne..................	2 avril.
V.	*Toxcatl*, sec ou glissant..................	22 avril.
VI.	*Etzalcualitzi*, bouillie....................	12 mai.
VII.	*Técuilhuitontli*, petite fête des seigneurs.....	1er juin.
VIII.	*Huéitécuilhuitl*, grande fête des seigneurs....	21 juin.
IX.	*Tlaxochimaco*, naissance des fleurs.........	11 juillet.
X.	*Xocohuétzi*, chute des fruits................	31 juillet.
XI.	*Ochpaniztli*, mois des balais..............	20 août.
XII.	*Téotléco*, arrivée des dieux.................	9 septembre.
XIII.	*Tépélhuitl*, fête des montagnes.............	29 septembre.
XIV.	*Quécholli*, francolin.......................	19 octobre.
XV.	*Panquétzalitztli*, fête des drapeaux..........	8 novembre.
XVI.	*Atémoztli*, descente des eaux..............	28 novembre.
XVII.	*Tititl*, temps âpre..........................	18 décembre.
XVIII.	*Izcalli*, ressuscité.........................	7 janvier.
	Némontémi, jours vides ou inutiles.	

Voici, maintenant, le nom des jours (fig. 7) :

1. *Cipactli*, le poisson.
2. *Ehécatl*, le vent.
3. *Calli*, la maison.
4. *Cuétzpallin*, le lézard.
5. *Coatl*, le serpent.
6. *Miquiztli*, la mort.
7. *Mazatl*, le cerf.
8. *Tochtli*, le lapin.
9. *Atl*, l'eau.
10. *Itzcuintli*, le chien.
11. *Ozomatli*, la guenon.
12. *Malinalli*, le foin.
13. *Acatl*, le roseau.
14. *Océlotl*, le tigre.
15. *Cuauhtli*, l'aigle.
16. *Cozcacuahtli*, l'oiseau.
17. *Ollin*, le soleil.
18. *Tecpatl*, le silex.
19. *Quiahuitl*, la pluie.
20. *Xochitl*, la fleur.

De même que le nôtre, le jour des Aztèques se divisait en quatre parties :

Le matin, *iquiça tonatiuh*, lever du soleil.

Midi, *népantla tonatiuh,* milieu de la course du soleil.
Le soir, *onaqui tonatiuh*, coucher du soleil.
Minuit, *yohualnépantla*, milieu de la nuit.

Tel est ce fameux calendrier qui, plus exact que celui des Égyptiens et que le nôtre à la même époque, est certainement supérieur aux autres connaissances scientifiques que possédaient



Fig. 7. — Jours du calendrier aztèque.

les Mayas, les Toltèques et les Aztèques. De quel homme de génie est-il l'œuvre? Les chroniques nomment Quétzacoatl, qui paraît simplement se l'être approprié.

Alors que les Mexicains offraient à leurs annalistes une source aussi précise de la division du temps que celle que nous venons d'exposer, n'est-il pas étrange que la chronologie des plus grands faits de leur histoire soit tombée, dès le lendemain de la conquête

espagnole, dans un véritable chaos? Imparfaitement versés dans l'art de lire les peintures idéographiques, et ne pouvant relever les erreurs commises par les copistes, les historiens de la première heure s'engagèrent dans de fausses voies, où les suivirent ceux qui s'inspirèrent de leurs écrits. D'autre part, plus d'un, heureux de trouver des dissemblances qu'il s'évertuait à expliquer par d'ingénieuses hypothèses, s'éloignait, en essayant de s'en rapprocher, du but qu'il cherchait. En somme, chaque écrivain eut bientôt sa chronologie particulière, et tout accord devint impossible.

Frappé de cette anarchie, le savant et infatigable Orozco entreprit d'y porter remède. Il considéra avec sagacité que la solution du problème qu'il voulait éclaircir ne pouvait se trouver dans la comparaison des documents postérieurs à la conquête, qui se répètent plus ou moins, mais bien dans ceux d'origine aztèque, c'est-à-dire dans les peintures hiéroglyphiques. Il étudia donc de près ceux de ces documents qui nous ont été conservés, et reconnut que les soixante-trois manuscrits idéographiques réunis par le premier vice-roi du Mexique pour être envoyés à Charles-Quint, et connus sous la dénomination de *Codex de Mendoza*, était la source la plus exacte que l'on pût consulter. A son exemple, et convaincu que, grâce au travail de l'érudit mexicain, l'autorité du Codex Mendoza fera désormais loi, c'est lui que nous avons adopté pour guide.

IV

Premiers rois aztèques. — Acamapictli. — Huitzilihuitl. — Quimalpopoca. — Itzacoatl. — Moteuczoma Ilhuicaminà. — Axacayatl. — Tizoc. — Ahuizotl. — Coup d'œil en arrière.

Jusqu'à l'année 1363, que devait suivre la plus ancienne éruption connue du Popocatépetl, le gouvernement politique des Aztèques fut aristocratique. Ils obéissaient à un conseil composé des vingt personnes les plus notables de la tribu, parmi lesquelles figurait naturellement en première ligne le grand prêtre de Huitzilipochtli. D'après le Codex de Mendoza, le président du grand conseil, à l'époque de la fondation de Mexico, se nommait Ténoch. Ce fut après sa mort que, à l'exemple de leurs voisins, les Alcolhuas, les Tépanèques et les Chichimèques, qui prospéraient sous des gouvernements monarchiques, les Aztèques songèrent à essayer de cette forme de gouvernement. Voulant un souverain qui prît à cœur leur bien-être et sût au besoin commander leur armée, ils choisirent Acamapictli (*la main pleine de roseaux*), renommé pour sa sagesse. Par son père, le nouvel élu appartenait à la noblesse aztèque, et, par sa mère, à celle des Alcolhuas, chez lesquels on croit qu'il fut élevé.

Pendant les trente années que dura son règne, Acamapictli régit avec intelligence les quelques villes qui constituaient tout son royaume, et vit son peuple s'accroître d'une façon notable; mais, feudataire du roi des Tépanèques, Tézozomoc, il dut le seconder dans plusieurs de ses guerres.

Tézozomoc, infatué de sa puissance, exigea bientôt des Mexicains, outre des services militaires, des tributs considérables et souvent déraisonnables. Ainsi, sous peine d'un complet asservissement, il les mit un jour en demeure de lui fournir un champ ensemencé de maïs, de piments, de calebasses, et assez léger pour flotter sur l'eau. A l'heure marquée, le tyran, à sa grande stupéfaction, vit s'avancer vers la rive du lac le champ qu'il avait demandé, c'est-à-dire la première de ces îles flottantes qui, plus tard, devait si fort émerveiller les Espagnols. Le caprice extravagant, en apparence irréalisable, de Tézozomoc eut donc pour résultat d'exciter l'esprit inventif de ses vassaux, et ce qui devait les perdre tourna à leur avantage. A court de terre cultivable, ils s'empressèrent de peupler leurs lacs de *chinampas* ou îles flottantes, et leur condition matérielle s'améliora considérablement.

En dépit des circonstances défavorables dans lesquelles il se trouvait par suite de la sujétion à laquelle il était condamné, Acamapictli réussit à régner en paix. Il fit construire dans sa capitale plusieurs édifices de pierres, et commença les canaux du lac. Il mourut en 1396, déplorant de n'avoir pu soustraire son peuple au joug écrasant des Tépanèques. Dans les manuscrits idéographiques, Acamapictli est représenté par une tête couronnée, surmontée d'une main tenant une poignée de roseaux.

Après quatre mois d'interrègne, des électeurs, choisis parmi les nobles des quatre quartiers de Mexico, élurent pour souverain le prince Huitzilihuitl (*plume d'oiseau-mouche*), fils du roi défunt. Le peuple ayant approuvé cette élection, le jeune prince fut conduit à la maison royale, assis sur le trône, coiffé du *copilli* ou couronne, et oint, d'après Acosta, que dément à tort, croyons-nous, Torquémada, du « baume divin » dont on se servait pour Huitzilipochtli, c'est-à-dire de résine de pin.

Le nouveau roi n'était pas marié, et, bien que l'entreprise

parût téméraire, Acamapictli l'ayant tenté sans succès, les nobles résolurent de lui faire épouser la fille de Tézozomoc. Celui-ci, qui rêvait d'asservir les peuples dont son royaume était entouré, avait précisément besoin d'alliés. Désireux de s'attacher les Aztèques, dont il connaissait la bravoure, il accepta le mariage proposé, et réduisit à de simples dons, d'une valeur insignifiante, les lourds tributs qu'il avait jusqu'alors exigés.

Devenu gendre du puissant roi des Tépanèques et voyant les avantages que lui procurait cette qualité, Huitzilihuitl (les souverains avaient le droit de posséder plusieurs femmes) s'empressa de s'allier aux principaux chefs de la vallée. Rusé politique, il sut tirer profit de ces alliances, et c'est de son règne que date la marche ascendante des Aztèques. Fidèle à Tézozomoc, Huitzilihuitl le seconda dans toutes les guerres qu'il lui plut d'entreprendre, lui rendit de nombreux services, et rentra plus d'une fois vainqueur dans sa capitale. Grâce à leur intrépidité et aux talents de leur souverain, la situation politique des Mexicains s'agrandit, leur état matériel s'améliora, et leur épée commença à peser dans la balance des rois leurs voisins. Devenus plus libres, sans cesser d'être industrieux, ils étendirent leur commerce et, aux vêtements en fil d'agavé dont ils faisaient usage, ils substituèrent des vêtements de coton.

Ce fut alors que Maxatla, beau-frère et ennemi particulier de leur roi, convoqua la noblesse d'Azcapozalco, capitale des Tépanèques, et attira son attention sur la prospérité rapide des Aztèques, sur leur orgueil et leur puissance naissante, les présentant comme des ennemis à redouter dans un avenir prochain. Huitzilihuitl, encore trop faible pour lutter, dut s'humilier, seconder son ennemi dans une nouvelle guerre. Il mourut avant qu'elle fût terminée, en 1417. Il avait régné vingt ans, édicté des lois utiles, agrandi son royaume par le desséchement de plusieurs des ma-

rais formés par le lac, réformé l'armée, et définitivement concédé aux nobles la prérogative d'élire les rois. Ces électeurs lui donnèrent pour successeur son frère Quimalpopoca, et il resta établi que les nouveaux souverains seraient toujours choisis parmi les frères et, à leur défaut, parmi les neveux du roi défunt. Dans les manuscrits idéographiques, une tête d'oiseau, tenant dans son bec une plume, surmonte la tête du second roi des Mexicains.

Quimalpopoca (*bouclier fumant*) n'a guère laissé dans l'histoire de son pays que le souvenir de ses malheurs domestiques et de sa fin tragique. Sa femme, entraînée à la cour de Maxatla, usurpateur du trône d'Alcolhuacan qui appartenait à son neveu Nézahualcoyoltl, fut violentée par le tyran. C'était là un affront d'autant plus injurieux que, peu de temps auparavant, Maxatla, en échange d'un présent que les Aztèques lui avait offert, avait répondu par l'envoi d'un vêtement de femme. Ne pouvant tirer vengeance de ces insultes, le malheureux roi résolut de s'immoler sur l'autel de Huitzilipochtli. Prévenu de son dessein, Maxatla, qui devait avoir des intelligences parmi la noblesse de Mexico, fit enlever Quimalpopoca par surprise et l'enferma dans une cage de bois. Las de la vie, le royal prisonnier se pendit aux barreaux de sa prison, en 1427. Il avait régné treize ans.

Durant cette période, la nation mexicaine, en dépit des malheurs de son roi, avait progressé et gagné sur son lac une bataille navale contre les habitants de Chalco, venus pour la surprendre. La grande chaussée qui reliait Mexico à Tlacotalpan fut construite sous le règne de Quimalpopoca, et c'est lui également, d'après Torquémada, qui fit installer la première des pierres dites *de sacrifice*, ainsi qu'une autre destinée aux combats de gladiateurs.

Humiliés par le tyran d'Alcolhuacan, les Aztèques résolurent de mettre à leur tête un homme capable de les venger, et les

électeurs donnèrent la couronne de Quimalpopoca à son frère consanguin Itzacoatl (*serpent de pierre*), fils naturel d'Acamapictli et d'une esclave. Ce que ce prince avait d'infime par la condition de sa mère était racheté par son propre mérite, par les talents militaires dont il avait donné maintes preuves depuis trente ans qu'il commandait dans l'armée. Une fois en possession du pouvoir, il résolut de conquérir la ville d'Azcapozalco, et de soustraire enfin son peuple à la pesante suprématie des Tépanèques. Dans ce dessein, il s'allia au célèbre prince Alcolhua Nézahualcoyotl, et marcha contre Maxatla. Bien secondé par ses neveux Tlacaélel et Moteuczoma — dont quelques historiens semblent parfois confondre les actions militaires — Itzacoatl eut la satisfaction de réussir. Une terrible bataille, qui ne dura pas moins de deux jours, fut livrée et gagnée contre Maxatla en personne, que l'on poursuivit jusque dans sa capitale. Ce combat mémorable, qui, par ses conséquences, modifia presque complètement l'état politique de la vallée d'Anahuac, eut lieu en 1428, un siècle environ après la fondation de Mexico.

Dans cette lutte suprême, Itzacoatl avait été un moment abandonné par le peuple de sa capitale, qui, redoutant les résultats d'une lutte inégale, s'était même mutiné à l'heure de combattre. Aussi, une fois victorieux, le roi récompensa surtout la noblesse, qui l'avait vaillamment secondé. Il confirma ses anciens privilèges, lui en conféra de nouveaux, et partagea entre elle et les prêtres la plus grande partie des territoires conquis. Mais un de ses premiers soins fut de replacer Nézahualcoyotl, son fidèle allié, sur le trône d'Alcolhuacan, et de faire régir les Tépanèques par un de leurs nobles qui s'était opposé à la guerre. Les deux nouveaux rois s'engagèrent à soutenir le souverain de Mexico dans toutes ses guerres et à reconnaître sa suprématie. Ce double traité d'alliance ne fut pas le seul trait d'habileté politique d'Itzacoatl ;

il prit soin de récompenser tous ceux qui s'étaient distingués durant la lutte récente, en mesurant la récompense sur la valeur que chacun avait montrée ou sur les services qu'il avait rendus, sans tenir compte de sa condition. Cet acte de sagesse, imité par ses successeurs, fut un stimulant pour les Aztèques et une cause de grandeur pour le royaume.

Itzacoatl, qui a mérité de ses compatriotes le nom de *grand*, mourut en 1440, dans un âge très avancé. Il avait servi son pays durant trente ans comme général et l'avait gouverné pendant treize ans comme roi. Il délivra les Aztèques de toute espèce de servitude, fit de nombreuses et importantes conquêtes, replaça les descendants des anciens rois chichimèques sur le trône de leurs aïeux, enrichit son pays des dépouilles des peuples vaincus, fit construire plusieurs édifices dans sa capitale, et multiplia les alliances qui préparèrent la grandeur de la nation qu'il avait sagement gouvernée. Pour des raisons politiques que l'on ignore — il voulait, disent les annalistes, effacer le passé de la mémoire de son peuple — il fit détruire un grand nombre des peintures qui rappelaient l'histoire des jours écoulés.

Les quatre électeurs chargés de lui donner un successeur n'eurent guère à délibérer. Itzacoatl n'avait pas de frère; la couronne devait donc revenir à l'un de ses neveux, et aucun n'était plus digne de cet honneur que Moteuczoma Ilhuicamina (celui *qui lance des flèches vers le ciel*, l'« homme colérique », selon Torquémada). Ce prince, fils de Huitzilihuitl, avait gagné nombre de batailles, secondé Itzacoatl dans tous ses travaux, donné mille preuves d'énergie et de capacité; aussi réunit-il l'unanimité des suffrages.

Après les harangues, les danses, les illuminations qui suivaient toute nouvelle élection, Moteuczoma, pour obéir à la coutume qui exigeait que les rois fissent en personne la conquête des prison-

niers destinés à être sacrifiés le jour du couronnement, se mit en campagne contre les habitants de Chalco qui l'avaient traîtreusement retenu captif lorsqu'il était simple général. Secondé par Tlacaélel, auquel sa bravoure, ses talents militaires et sa sagesse avaient valu le titre de prince des armées, il les vainquit, s'empara de nombreux prisonniers; puis, sans achever de soumettre l'ennemi, il revint se faire couronner.

Un de ses premiers soins fut alors, dans le but de se rendre les dieux favorables, d'ordonner la construction d'un temple. L'œuvre marcha vite, car les souverains aztèques, pour l'exécution de leurs desseins, procédaient à la façon des rois d'Égypte. Ils réunissaient les ouvriers par milliers, sans se préoccuper de leur liberté, encore moins de leurs souffrances, la vie d'un vassal comptant peu à leurs yeux. Le temple édifié, l'actif guerrier se remit en campagne, et, après une lutte prolongée, il réussit enfin à soumettre les Chalquès, défaits dans un combat suprême. Sur le champ de bataille, il institua, pour ceux de ses soldats qui s'étaient le plus distingués, une décoration assez originale. Il leur fit percer le cartilage du nez, puis, dans cette ouverture, on introduisit des plumes ornées de joyaux et qui figuraient des moustaches. L'armée victorieuse fut alors ramenée à Ténochtitlan et reçue avec des démonstrations d'allégresse inusitées. De pompeuses funérailles furent ensuite célébrées, afin d'honorer à leur tour ceux qui avaient succombé.

Reprenant bientôt les armes, Moteuczoma soumit rapidement à ses lois toute la vallée d'Anahuac. Mais son règne glorieux fut attristé par plusieurs fléaux. Une inondation, produite par les pluies excessives de l'année 1449, faillit d'abord détruire Mexico. Sur les conseils de Nézahualcoyotl, Moteuczoma fit construire une digue de neuf milles, qui, sans préserver la ville d'une façon absolue, la mit du moins à l'abri d'une surprise. Cette digue,

qui existe encore, est désignée sous le nom d'*Albarreda vieja*.

A peine ce fléau conjuré, vinrent des gelées, puis une sécheresse qui pendant quatre années consécutives, de 1450 à 1454, détruisirent les récoltes de maïs, principal aliment de la nation. La vallée fut alors couverte de plusieurs pieds de neige, phénomène inconnu jusque-là. Ne pouvant, en dépit de ses mesures généreuses, réussir à nourrir ses sujets, Moteuczoma leur permit d'émigrer.

Les années de bonnes récoltes revenues, les Mexicains eurent à lutter contre les Mistèques, et perdirent la première bataille qu'ils livrèrent. Mais cette défaite fut vite réparée par le roi, qui s'empara du pays des vaincus. Il fit alors sculpter le fameux Témalacatl (*roue de pierre*) dont les bas-reliefs représentent les principaux faits de la guerre contre les Tépanèques, et sur laquelle se livrèrent les combats dits *de gladiateurs*. C'est lui, également, qui fit tailler une des célèbres pierres dite *du soleil* (cuauhxicalli), sculpter son portrait sur les roches de Chapultépec, puis édifier le Cuauxicalco.

Huéhué Moteuczoma Ilhuicamina, qui a été sans contredit le plus capable des monarques aztèques, entreprit nombre de guerres que ses talents militaires et ceux de Tlacaélel, son principal lieutenant, firent tourner à son avantage; il forma, du petit royaume tributaire dans lequel il était né, un vaste empire victorieux. Bien que toujours en expédition, il ne négligea jamais le gouvernement civil, promulgua des lois réclamées par les modifications survenues dans le royaume, et introduisit à sa cour un cérémonial autrefois inconnu. Il fit élever un temple grandiose au dieu de la guerre, augmenta le nombre de ses prêtres, mais aussi, par malheur, celui des sacrifices humains. Très sobre, Moteuczoma édicta des lois sévères contre l'ivresse, et sa justice le fit adorer de ses sujets. Après un règne qui ne dura pas moins de vingt-huit ans,

il mourut en 1469, ayant achevé l'œuvre commencée par Itzacoatl. Dans les manuscrits aztèques, la tête de Moteuczoma est dominée par un pan de ciel étoilé vers lequel monte une flèche.

Les obsèques de Moteuczoma terminées, la couronne fut offerte à Tlacaélel. Le vieux guerrier déclina cet honneur, déclarant qu'il se considérait plus utile à la nation en qualité de général qu'il ne pourrait l'être comme roi, et il réclama les suffrages pour Axayacatl (*la mouche*). Son choix accepté, Tlacaélel, à défaut du titre de souverain, fut investi par les électeurs des prérogatives royales, même de celle de pouvoir porter une couronne. En dépit de ces honneurs et de l'influence qu'il exerçait sur les nobles, l'armée et le peuple, Tlacaélel resta le serviteur dévoué de l'empire que ses talents avaient aidé à fonder. Ne mérite-t-il pas, rien que pour cette conduite, le nom de *grand* que lui décernèrent ses contemporains ?

Axayacatl, sixième roi du Mexique, était frère des trois souverains qui avaient précédé Moteuczoma sur le trône. Aussitôt après son élection, il partit en expédition contre le royaume de Téhuantépec, afin de capturer les prisonniers qu'il devait faire pour les sacrifices religieux de son couronnement. Vainqueur, il agrandit ses États du territoire des vaincus, et rentra, chargé de dépouilles, dans sa capitale. Du reste, son règne, comme celui de son prédécesseur, fut une suite incessante de conquêtes. Il embellit à son tour le temple de Huitzilipochtli, fit sculpter son portrait près de celui de Moteuczoma sur les roches de Chapultépec, et disposer de nouvelles pierres pour les sacrifices.

Axayacatl, dit-on, rendit obligatoire, par une loi, la coutume qui voulait qu'un souverain fît une guerre victorieuse avant son couronnement. On raconte que, blessé à la cuisse et renversé dans un combat particulier avec un chef otomite, il faillit perdre la vie. Resté boiteux, il continua néanmoins à guerroyer. C'était

un esprit belliqueux, rude, sévère, inflexible exécuteur des lois.

Mort en 1481, Axayacatl eut pour successeur son frère aîné Tizoc (*la jambe couverte de blessures*) qui servait comme général dans l'armée, et auquel le vieux Tlacaélel, qui mourut bientôt après, donna son vote. Le règne de ce roi fut court, mais rempli de guerres continuelles, car il eut le temps de conquérir quatorze villes. Le musée ethnographique du Trocadéro possède un moulage de la fameuse pierre cylindrique : cuauhxicalli, que, à l'exemple de son prédécesseur, il fit ériger à Mexico en l'honneur du soleil, et sur le pourtour de laquelle des bas-reliefs reproduisent les détails des combats qu'il livra. Tizoc mourut en 1486, cinquième année de son règne, empoisonné par deux de ses grands feudataires qui, amenés ensuite à Mexico, furent exécutés sur la grande place en présence des rois alliés et de la noblesse.

Souverain d'une grande activité, Tizoc avait commencé la construction d'un nouveau temple dédié à Huitzilipochtli, temple devant surpasser en magnificence tous ceux qui existaient. Une récente étude de M. le docteur Hamy, pour la lecture de l'inscription chronographique d'une tablette d'obsidienne découverte près de Mexico en 1865, et appartenant aujourd'hui au musée du Trocadéro, nous révèle un fait inattendu : la tablette en question est considérée par le savant américaniste comme un monument commémoratif du plus grand œuvre architectural qu'aient tenté les Aztèques, et peut-être comme la première pierre posée par Tizoc lors de la fondation du grand temple. Ce petit monument porte, en effet, la date du neuvième jour du mois des drapeaux de la quatrième année du roseau, c'est-à-dire, d'après notre calendrier, le 9 décembre 1483, jour précisément consacré à Huitzilipochtli.

Tizoc eut pour successeur Ahuitzotl (*la loutre*), frère des

deux précédents rois, qui se mit aussitôt en campagne pour conquérir des victimes. Les fêtes du couronnement du nouvel empereur furent les plus luxueuses que l'on eût encore vues, et mille prisonniers furent sacrifiés. Ces faits accomplis, Ahuitzotl s'occupa aussitôt de l'achèvement du temple que son prédécesseur avait commencé, et un si grand nombre d'ouvriers furent requis que l'immense édifice, comparable aux monuments des anciens rois d'Égypte, fut achevé en quatre années. Pendant ce temps, Ahuitzotl ne cessa pas de guerroyer, et tous les prisonniers capturés par ses soldats étaient réservés pour la fête de l'inauguration du grand temple. Ce jour arrivé, les dévots accoururent de toutes les parties de l'empire, et le chiffre des visiteurs dépassa, dit-on, six millions. Les fêtes durèrent quatre jours, et les prisonniers furent impitoyablement massacrés. Les annalistes ne sont pas d'accord sur le nombre des malheureux auxquels on arracha le cœur : aucun d'eux ne l'estime à moins de quinze mille, quelques-uns le font monter jusqu'à soixante mille !

Ahuitzotl, aussi belliqueux que ses prédécesseurs, fut constamment en guerre. En 1498, la navigation sur le lac étant devenue difficile par suite du manque de pluies, il eut l'idée, en dépit des représentations qui lui furent faites, d'amener par un canal les eaux de la source de Huitzilipocho. Mais, aux années de sécheresse succéda une année pluvieuse, et la ville fut inondée. Surpris dans son palais par la crue, le roi, en fuyant, se heurta le front contre une porte. Il mourut en 1502, après deux années de souffrance, des suites de cette contusion. Par ses conquêtes, il avait, à peu de chose près, donné à l'empire mexicain l'étendue que nous lui voyons aujourd'hui.

Outre son courage, Ahuitzotl possédait de véritables qualités royales, et sa libéralité le fit aimer de ses sujets. Il embellit si bien Mexico, par le nombre des édifices qu'il fit construire, que

cette ville, dès cette époque, était incontestablement la plus magnifique du nouveau monde. Lorsqu'il recevait les tributs envoyés par les provinces, Ahuitzotl avait coutume d'assembler le peuple, et il distribuait des vêtements et des vivres à ceux qui paraissaient en avoir besoin. Les officiers et les soldats qui se distinguaient à la guerre; les ministres et les employés de la couronne qui le servaient avec fidélité, étaient récompensés par le don de lingots d'or ou d'argent, par celui de joyaux ou de plumes rares. Par malheur, ses bonnes qualités furent obscurcies par de déplorables défauts. Il était capricieux, enclin à la vengeance, cruel, et si amoureux de la guerre que la paix semblait lui être odieuse. Aussi, son nom sert-il, dans la langue des Hispano-Américains, à désigner un homme toujours prêt à chercher querelle.

A la mort d'Ahuitzotl, aucun de ses frères n'existait plus. En revanche, la lignée de ses neveux était nombreuse. Les électeurs choisirent un fils d'Axacayatl, nommé Moteuczoma, qu'ils qualifièrent de *Xoyocotzin* (le jeune) pour le distinguer du premier. C'est ce monarque qui eut à lutter contre Cortez, et que nos historiens nous ont accoutumés à nommer Montézume.

Récapitulons de nouveau. Si, comme nous l'avons déclaré, les données certaines manquent pour l'histoire des premiers habitants de l'Anahuac; si le grand voyage des Aztèques, depuis leur patrie, Aztlan, jusqu'à l'heure de leur établissement sur le lac de Texcoco, présente nombre de points obscurs, contradictoires, insolubles, en revanche les documents abondent à partir du règne d'Itzacoatl. Nous aurions pu nous étendre en citant les discours adressés à chaque roi lors de son avènement, les harangues des généraux au moment de livrer bataille, décrire en détail les combats, les luttes incessantes des villes les unes contre les autres. Mais, quel intérêt, si ce n'est pour un Mexicain, peut avoir le récit d'événements uniformes, se répétant avec une im-

pitoyable monotonie, et le plus souvent sans autre portée philosophique que la démonstration de la cruauté de l'homme? C'est donc à grands traits que nous avons cru devoir rapporter les principaux actes qui donnèrent aux Aztèques la suprématie sur leurs voisins, en évitant de fatiguer l'attention par le récit de faits qu'aucune anecdote ne vient jamais égayer.

Des mains des Toltèques, nous avons vu le pouvoir civilisateur passer aux Chichimèques, puis aux Alcolhuas, et enfin aux Aztèques. Ces nations, il faut bien le constater, ne sortirent qu'à demi de la barbarie. Les prêtres, les nobles, les soldats possédaient tous les privilèges et cherchaient à les augmenter en asservissant le plus grand nombre d'hommes qu'il leur était possible. Certes, en formant d'importantes unités nationales, les conquérants travaillaient à leur insu pour la civilisation et l'avenir de l'humanité. Mais il serait oiseux de se perdre en conjectures, d'essayer de prédire ce que serait devenu le grand empire aztèque si Cortez n'était venu le renverser.

En résumé, de ses humbles commencements, comparés avec raison à ceux des Romains, nous avons vu le peuple aztèque s'élever, tomber en servitude, puis, s'élevant de nouveau, dominer peu à peu par sa patience, son énergie, son courage et l'habileté de ses généraux-rois, les peuples qui l'entouraient. La plupart de ces peuples, il ne faut pas l'oublier, avaient la même origine et parlaient la même langue que lui. En réalité, les victoires des Mexicains ne furent pas remportées sur des étrangers, sur des hommes d'une autre race que la leur. Ils ramenèrent à l'unité les membres épars d'une même famille, et, dès cette époque, Itzacoatl invoquait peut-être, pour justifier ses conquêtes, le grand principe moderne des nationalités. Un fait certain, c'est que, pour lui, de même, hélas! que pour tous les conquérants, la force primait le droit.

V

Moteuczoma Xocoyotzin. — Son couronnement. — Cérémonial de sa cour. — Ses palais. — Aspect de Mexico. — Arrivée des Espagnols. — Cuitlahuatzin. — Cuauhtémotzin. — Fin de l'empire aztèque.

Si jusqu'ici nous avons passé avec rapidité sur les faits et gestes des rois aztèques, nous allons être moins bref en parlant de Moteuczoma II. Par la description des cérémonies de son élection, par celle des particularités de son couronnement, puis par l'exposé de l'étiquette de sa cour, nous donnerons une idée exacte de la civilisation mexicaine à l'heure où Colomb avait déjà découvert l'Amérique, où Cortez se disposait à s'embarquer, ignorant le nom du pays qu'il allait bientôt conquérir, et ne se doutant guère de la gloire immortelle que la fortune lui réservait.

Les obsèques d'Ahuitzotl terminées, les électeurs et les rois alliés se réunirent dans la salle du palais destinée aux grandes cérémonies. Au milieu de cette salle brûlait un immense brasier près duquel étaient placés un encensoir, de la résine de copal, les insignes royaux, et trois os effilés dont l'un avait appartenu à un jaguar, l'autre à un puma, et le troisième à un aigle. Autour des électeurs, alors au nombre de douze, se pressaient les fils des rois défunts, sans doute pour briguer les suffrages. Moteuczoma Xocoyotzin, fils d'Axayacatl, qui avait donné maintes preuves de ses capacités militaires, fut élu d'emblée. Renommé pour sa modestie, très respecté à cause de son caractère de prêtre, ce prince

parlait peu, agissait avec mesure, et ses avis avaient toujours pesé d'un grand poids dans les conseils royaux.

Aussitôt son nom prononcé, on chercha le nouveau souverain pour le féliciter. Mais, à la première indication du vote, Moteuczoma s'était retiré dans un temple, en déclarant qu'il se considérait indigne de l'honneur que l'on venait de lui accorder. Des nobles, étant allés lui communiquer le résultat de l'élection, le trouvèrent, un balai à la main, nettoyant un parquet. Ils le ramenèrent au palais, où les électeurs le proclamèrent roi.

Le *Cihuacoatl* (juge suprême) lui notifia de nouveau son élection. On le fit alors asseoir sur le trône, et un prêtre lui coupa les cheveux. On lui perça ensuite le cartilage du nez pour y introduire un petit cylindre de pierre nommé *acapitzactli;* puis la lèvre inférieure pour y suspendre un anneau ou *tentetl*, et ses oreilles furent ornées de boucles en or. En même temps, on couvrait ses épaules du manteau royal et on le chaussait de riches brodequins. Cette toilette terminée, on lui plaça la couronne sur la tête, et il se dirigea vers le brasier. Là, il brûla de l'encens en l'honneur des dieux, plus spécialement à l'adresse de celui du feu; puis, armé des os effilés, il se piqua les oreilles avec celui du jaguar, le gras de la jambe avec celui du puma, les tibias avec l'os de l'aigle, se blessant assez profondément pour amener une légère saignée. Après cette opération, on lui présenta des perdrix auxquelles il arracha la tête pour asperger le feu de leur sang. On le conduisit alors dans le temple de Huitzilipochtli, où il répéta les mêmes cérémonies. Enfin, salué empereur, il vint s'asseoir sur son trône pour recevoir les hommages de ses feudataires et écouter leurs discours de félicitation.

Peu de jours après son investiture, Moteuczoma songea aux victimes qu'il devait conquérir pour les fêtes de son couronnement, et, à la tête de la fleur de sa noblesse, accompagné par ses

frères et ses cousins, il marcha contre les Otomites, qui venaient de se révolter. Cette guerre fut rude et coûta aux Mexicains plusieurs de leurs capitaines les plus expérimentés. Néanmoins, l'empereur, qui avait vaillamment combattu et se considérait comme victorieux, ramena plus de cinq mille prisonniers. On procéda aux réjouissances accoutumées avec un déploiement inusité de luxe, de jeux, de danses et d'illuminations; mais il fut remarqué que, à l'heure des sacrifices, l'humble Moteuczoma s'établit au milieu des images des dieux.

Les présents envoyés par les provinces à cette occasion furent si nombreux que l'on vit alors dans les rues de Mexico des tributaires venus des confins de l'empire et y paraissant pour la première fois. Tous les dons reçus ainsi que le butin rapporté de son expédition, furent distribués par l'empereur aux prêtres, aux nobles et aux plébéiens.

Une fois oint du baume destiné aux dieux, Moteuczoma commença son véritable règne par un acte de reconnaissance et de justice, en donnant une province à régir à l'un des plus anciens et des plus braves officiers de l'armée. Mais, démentant bientôt son passé et ce que promettait cette preuve de sagesse, il montra l'orgueil qu'il avait jusqu'alors dissimulé sous le masque de l'humilité. Les emplois, jusqu'à lui, avaient été l'apanage des hommes les plus méritants ou les plus capables, sans distinction de castes. Sourd aux remontrances qui lui furent faites, Moteuczoma déclara soudain les plébéiens entachés de bassesse et chassa de son palais tous ceux d'entre eux qui y possédaient une charge; il en aurait même, d'après Duran, fait mourir un grand nombre. Ne voulant plus être servi que par des nobles, il se posa en dieu, et, outre ceux qui habitaient le palais, cinq ou six cents grands feudataires reçurent l'ordre de venir chaque matin assister à son lever. Ces hauts dignitaires ne pouvaient paraître en sa pré-

sence que les pieds nus, se tenaient en permanence dans ses antichambres, afin d'être toujours prêts à recevoir ses ordres, et ne devaient parler qu'à voix basse de peur de le troubler.

Moteuczoma II, peu à peu, devint un véritable despote, un sultan. Il eut un harem composé d'un millier de femmes, et récompensait les services qu'on lui rendait par le don d'une de ces favorites. Il exigea que les nobles de l'empire vinssent à tour de rôle résider durant trois mois à la cour, et que leurs fils ou leurs frères habitassent Mexico, afin d'avoir sous la main des gages de leur fidélité.

Son despotisme apparaît mieux encore dans le cérémonial qu'il introduisit dans son palais, où personne ne pouvait se présenter avec de riches vêtements, car il considérait ce luxe comme un manque du respect dû à sa dignité. Au palais, tous les nobles, ses parents exceptés, s'affublaient donc d'habits grossiers en signe d'humilité, et ne lui parlaient qu'à voix basse, la tête inclinée. On le traitait de *Huéitlatoani*, c'est-à-dire grand seigneur. Ses paroles étaient recueillies comme des oracles, et l'on ne se retirait de sa présence qu'en marchant à reculons.

Moteuczoma prenait ses repas dans la salle où il donnait ses audiences. Là, un immense coussin lui tenait lieu de table, et il s'asseyait sur un petit banc pourvu d'un dossier. La vaisselle dont il faisait usage étaient en terre de Cholollan, son linge en fine étoffe de coton blanchie avec soin. Aucun des ustensiles de la table ne lui servait une seconde fois ; son repas terminé, on les distribuait à ses courtisans. Les coupes dans lesquelles il buvait étaient d'or, de nacre, ou taillées dans des fruits de calebassier artistement peints. Il possédait de la vaisselle d'or, mais il ne s'en servait qu'au temple.

Les mets préparés pour chacun de ses repas étaient nombreux. Cortez raconte qu'ils remplissaient une grande salle, et que l'on

présentait chaque jour au roi des oiseaux, des poissons, des légumes et des fruits de toute espèce. Quatre cents jeunes nobles, marchant en files bien ordonnées, apportaient les plats, les déposaient sur la table avant que le roi fût assis, puis se retiraient. Pour conserver sa chaleur, chaque plat reposait sur un réchaud, usage qui a passé en Europe. Le roi désignait à l'aide d'une baguette les mets dont il voulait manger, et les autres étaient aussitôt distribués à ses courtisans. Vingt de ses femmes lui offraient de l'eau pour se laver les mains, et elles assistaient à son repas avec les ministres et le majordome.

Ce dernier, aussitôt le roi assis, fermait la porte de la salle pour que les courtisans ne le vissent pas manger. Alors des instruments de musique résonnaient, ou des bouffons échangeaient des lazzi. Le roi aimait ce dernier divertissement, qui, disait-il, lui fournissait des avis utiles. Après le repas, il fumait, dans une tige de bambou vernissée, du tabac parfumé que lui présentaient ses femmes, et souvent il s'endormait.

Sa sieste terminée, Moteuczoma donnait audience à ses sujets, écoutant avec soin ce qu'ils lui disaient, encourageant ceux qui se troublaient, et il leur transmettait ses réponses par la bouche de ses ministres. Après l'audience, venaient des musiciens; car il aimait à entendre chanter les exploits de ses ancêtres. Lorsqu'il sortait, c'était couché dans une litière couverte d'un magnifique dais, portée par des nobles et escortée d'une suite nombreuse. Si, par hasard, il mettait pied à terre, on étendait des tapis pour qu'il ne foulât pas le sol. A son approche, on devait s'arrêter et fermer les yeux, afin de n'être pas ébloui par sa majesté. Les plébéiens étaient convaincus que la foudre eût frappé de mort l'homme assez audacieux pour regarder l'empereur.

La magnificence des palais et des jardins royaux répondait à cette pompe. La principale résidence de Moteuczoma, à Mexico,

était un vaste édifice de pierre, dont les vingt portes s'ouvraient sur la grande place du marché et les rues latérales. Ce palais renfermait trois cours, une multitude de salles aux murs couverts de plaques de jaspe, de marbre ou de peintures, et plus de cent petites pièces. Le toit de cet édifice était en bois de cèdre sculpté. Parmi les salles, il s'en trouvait une — au dire d'un témoin oculaire, le Conquérant anonyme — assez vaste pour contenir trois mille personnes. Le même témoin ajoute qu'ayant par trois fois parcouru le palais, marchant jusqu'à s'épuiser de fatigue, il ne put néanmoins le voir en son entier. L'oratoire, long de 150 pieds et large de 50, était revêtu de plaques d'or semées de pierres précieuses. Outre cette résidence, le roi en possédait plusieurs autres où logeaient ses femmes, ses ministres, ses conseillers, les étrangers de marque ou les rois qui venaient le visiter.

Il avait établi, à Mexico, deux grandes ménageries, l'une pour les oiseaux, ceux de rapine exceptés, et l'autre pour les quadrupèdes et les reptiles. Le premier de ces établissements était pourvu de portiques entourant un jardin aux arbres magnifiques. Là, se voyaient dix étangs, dont les uns étaient approvisionnés d'eau douce pour les oiseaux de rivière, et d'autres d'eau salée pour les oiseaux de mer. Il y avait, dans ce lieu, un si grand nombre d'oiseaux de toutes les espèces que les Espagnols crurent avoir sous les yeux tous les volatiles de la terre. On fournissait à chaque individu la nourriture qu'il recherchait en état de liberté, grains, fruits ou insectes. Cortez, dans ses lettres à Charles-Quint, rapporte qu'il fallait journellement deux cent cinquante livres de poisson pour la nourriture des oiseaux aquatiques. Trois cents domestiques, à son dire, s'occupaient de surveiller la ponte et la santé de ces hôtes, que l'on plumait une fois par an. Les plumes, recueillies avec soin, servaient à des travaux de mosaïque qui ravirent longtemps l'Europe.

L'établissement destiné aux fauves, aux rapaces et aux reptiles était divisé de façon que ces animaux pussent s'abriter de la pluie et jouir du soleil. Dans des fosses ou des cages en bois, on logeait les aigles, les pumas, les tigres, les renards, etc., auxquels on donnait en pâture des cerfs, des lapins, et, faut-il le dire? les débris des victimes humaines sacrifiées aux dieux. Les cadavres des Espagnols, tués durant la fameuse retraite de la *Noche triste*, servirent pendant plusieurs jours d'aliments à ces carnassiers.

Les reptiles : caïmans, serpents, iguanes, basilics et couleuvres, avaient des représentants dans ce palais, aussi bien que les poissons.

Non content d'avoir réuni tous les animaux connus de son empire, Moteuczoma avait aussi rassemblé une collection d'hommes qui, par la couleur de leurs cheveux, de leur peau, ou par une difformité rare, pouvaient être considérés comme des curiosités. En outre, dans les jardins de ses palais, il faisait cultiver les plantes remarquables par la beauté de leurs fleurs ou utiles par leurs propriétés médicinales. Une île du lac de Texcoco, connue aujourd'hui sous le nom de *Penon*, lui servait de parc pour chasser. De tout ce que nous venons de décrire, il ne reste guère que le parc de Chapultépec : la vengeance et la superstition ont anéanti ces merveilles, dont, ainsi que le remarque notre principal guide, Clavigéro, nous ne connaissons l'existence que par les écrits de ceux qui les ont détruites.

Les palais et les jardins étaient soigneusement entretenus : Moteuczoma avait le goût de l'ordre et de la propreté. Il se baignait chaque matin et changeait de vêtements quatre fois par jour. Ceux qu'il retirait ne lui servaient plus; ils allaient récompenser les nobles ou les soldats qui se distinguaient à la guerre. Par ses ordres, plus de mille hommes s'occupaient journellement à balayer Mexico.

Ce despote, néanmoins, ne manquait pas de qualités aux yeux de son peuple. Son zèle pour la religion était fervent; il fit élever nombre de temples aux idoles, et leur offrit de fréquents sacrifices. Il se montra toujours fidèle observateur des rites et des cérémonies établies; il croyait fermement aux oracles. Il surveillait avec soin l'exécution de ses ordres et des lois, se montrant inexorable pour ceux qui les transgressaient. Il lui arrivait souvent de faire offrir en sous-main des dons aux juges, et, s'ils se laissaient séduire, il les châtiait impitoyablement, alors même qu'ils appartenaient à la plus haute noblesse.

Ennemi implacable de l'oisiveté, il cherchait à occuper sans cesse ses sujets. Il forçait les soldats à de continuels exercices de guerre, s'inquiétait de la culture des champs, et faisait construire des édifices pour fournir du travail aux ouvriers de tous les métiers. Il poursuivit avec rigueur les mendiants, et leur imposa, comme une honte, une redevance des insectes qu'engendre la malpropreté, compagne habituelle de la misère. Son despotisme, les énormes tributs qu'il exigeait, son orgueil, la sévérité avec laquelle il punissait la moindre faute, le faisaient haïr d'un côté, et, de l'autre, il s'attachait ses sujets en secourant toutes les infortunes, en enrichissant ceux qui le servaient. Il songea le premier à créer un asile pour les citoyens qui, après avoir servi fidèlement le pays, soit dans les emplois publics, soit à l'armée, avaient besoin de secours en raison de leur peu de fortune, de leurs blessures ou de leurs infirmités. Il leur donna la ville de Colhuacan, où ils étaient logés, vêtus, nourris et soignés aux frais de l'État.

L'embellissement de Mexico fut aussi une de ses préoccupations. A cette époque, la ville — dont nous donnons le facsimilé d'un plan gravé peu de temps après la conquête, document dont nous devons la communication à l'obligeance de M. le doc-

teur Hamy — n'était abordable que par quatre chaussées qui traversaient le lac. Celle du Midi, nommée d'Iztapalapan, était longue de sept milles; celle du Nord ou de Tépéyacac en mesurait trois; la chaussée de Tlacopan, deux environ, et la quatrième, d'égale longueur, servait de passage au double aqueduc de Chapultépec. Toutes ces voies étaient assez larges pour que dix hommes à cheval pussent y passer de front.

Très étendu et très peuplé, Mexico, sans compter ses importants faubourgs, mesurait neuf milles de tour. Le Conquérant anonyme, Gomara, Herréra et plusieurs autres historiens, déclarent que le chiffre des maisons de la ville dépassait 60 000; mais ils sont muets sur le nombre de ses habitants.

Mexico, nous l'avons vu, était divisé en quatre grands quartiers, subdivisés en une multitude de petits districts. La ville était entourée de digues et d'écluses destinées, selon les besoins, à contenir les eaux ou à les faire écouler. Un canal longeait presque toutes les rues, dans lesquelles on pouvait circuler soit en barque, soit à pied; c'était là une aide puissante pour le commerce et un grand secours contre les ennemis. Les rues principales étaient droites, larges, pourvues de trottoirs, et les voies secondaires consistaient en simples canaux bordés de maisons, d'arbres, même de quais pour le débarquement des marchandises.

Outre les palais et les temples, Mexico possédait nombre d'édifices particuliers. Les maisons, celles des pauvres exceptées, étaient surmontées de terrasses aux parapets crénelés et parfois de tours. Au besoin, ces demeures pouvaient devenir de véritables forteresses, ainsi que Cortez en fit la cruelle expérience.

Sans compter le marché principal, qui se tenait sur la célèbre place de Tlatélolco, il en existait dans plusieurs autres quartiers, et l'on y vendait surtout des provisions de bouche. Autour des

temples s'étendaient des jardins ornés de bassins et de fontaines. Tous les édifices, par mesure de police, étaient soigneusement blanchis et polis. Les terrasses avec leurs parapets crénelés, les tours des temples, les grands arbres des jardins, formaient, au dire des Espagnols, particulièrement lorsqu'on les dominait du sommet du grand temple, hauteur de laquelle on découvrait le lac et les villes éparses sur ses bords, un des spectacles les plus pittoresques que l'on puisse contempler.

Les rues de Mexico étaient arrosées, soir et matin, pour combattre la poussière. A la tombée de la nuit, des brasiers s'allumaient sur tous les points de la cité, et on les entretenait jusqu'à l'apparition du jour. Personne, sauf les soldats de garde, ne pouvait circuler armé dans les rues, que des surveillants parcouraient sans cesse : aussi la ville jouissait-elle d'une tranquillité absolue. Ajoutons que, d'heure en heure, des prêtres, placés sur les tours des temples, et mesurant le temps écoulé par l'observation des étoiles, soufflaient dans des conques marines et annonçaient ainsi la marche du temps, qu'ils étaient chargés de régler.

Mais revenons à Moteuczoma. Après son expédition contre les Atlixquès, il ramena à l'obéissance la province de Tlachquiauhco et celle d'Achiotlan, qui s'étaient soulevées. Il entreprit bientôt une guerre moins heureuse pour ses armes, guerre qui devait avoir des conséquences inattendues.

De toutes les provinces érigées en États qui entouraient Mexico, une seule s'était conservée intacte, la petite république de Tlaxcala. Les historiens prétendent, non sans raison, que les rois mexicains ménagèrent toujours cette république, qui leur permettait d'exercer leurs troupes, puis de se procurer les prisonniers nécessaires aux sacrifices. Il est certain, cependant, que les Tlaxcaltèques étaient braves, nombreux et très jaloux de leur liberté.

Voyant Moteuczoma se disposer à envahir leur pays, ils appelèrent à leur aide tous les mécontents et acceptèrent comme alliés les barbares Otomites. Une armée mexicaine, commandée par un fils du roi, fut entièrement défaite et le jeune prince tué. Moteuczoma se préparait à marcher contre l'ennemi, lorsque le bruit de l'apparition des Espagnols commença à circuler. Cortez arrivait à point. Dans les belliqueux Tlaxcaltèques, prêts à lutter pour défendre leur indépendance, il allait trouver les auxiliaires dont il avait besoin, vu le petit nombre de ses soldats, pour vaincre les vaillantes troupes de Moteuczoma.

On peut s'imaginer l'émoi que causa dans tout l'Anahuac la surprenante nouvelle de la présence, sur les côtes de l'Atlantique, de palais flottants conduits par des hommes à peau blanche, barbus, qui semblaient manier la foudre et doublaient leur stature en se hissant sur des animaux de taille et de formes monstrueuses, les chevaux. D'antiques traditions annonçaient que des dieux à teint pâle, en tête desquels marcherait Quétzacoatl, l'ancien législateur de l'Anahuac, devaient un jour venir de l'Orient, et les Mexicains crurent d'autant mieux ce jour arrivé que des phénomènes célestes et terrestres vinrent les inquiéter. Bientôt convaincus qu'ils avaient affaire à des hommes, et non à des êtres surnaturels, ils commencèrent contre les envahisseurs une lutte héroïque que la victoire eût peut-être récompensée, sans la faiblesse de leur souverain. Amolli par le luxe et les excès, Moteuczoma n'était plus le vaillant capitaine des temps passés. Mais nous n'avons pas à raconter ces faits, qui appartiennent à l'histoire moderne. Toutefois, nous compléterons en quelques lignes la chronologie des rois aztèques.

Moteuczoma mourut mystérieusement des suites d'un coup de pierre, le 30 juin 1520. Presque au lendemain de sa mort, ses sujets réussirent à vaincre Cortez, à le repousser de Mexico, et ils

le poursuivirent jusqu'à la frontière de Tlaxcala. Ils élurent alors pour roi Cuitlahuatzin, frère du défunt, qui commandait l'armée.

Le nouveau souverain, homme sage et très capable, d'après le dire de ses ennemis eux-mêmes, s'occupa sans retard de réparer les fortifications de Mexico. Il appela les provinces à son aide et essaya de ramener à lui les Tlaxcaltèques, en les convainquant que les Espagnols étaient des hommes, non des demi-dieux. Sans cesse vaincu, mais toujours combattant, il mourut à l'improviste de la petite vérole, qui, apportée au Mexique par un nègre de la suite de Cortez, faisait alors de terribles ravages parmi les Indiens. Cuitlahuatzin (l'*aigle*) eut pour successeur Cuauhtémotzin, fils d'Ahuitzotl.

Onzième et dernier roi du Mexique, le vaillant Cuauhtémotzin (*aigle descendant*) défendit avec énergie sa capitale contre Cortez. Vaincu après soixante jours de combat, il devint le prisonnier du général espagnol. On sait que celui-ci, voulant lui arracher le secret du lieu où il avait caché les trésors de la couronne, lui fit enduire les pieds d'huile, puis ordonna de l'étendre au-dessus d'un brasier. On connaît aussi l'héroïque réponse du dernier roi aztèque à l'un de ses lieutenants qui, soumis au même supplice, se plaignait : « Et moi, lui dit le souverain, suis-je par hasard sur un lit de roses? » Cortez fit cesser la torture, puis il essaya de conquérir le bon vouloir de sa victime, que les Mexicains reconnaissaient toujours pour roi. Accusé plus tard de complot, Cuauhtémotzin, qui était resté estropié, fut pendu par ordre de son vainqueur.

L'empire aztèque, si florissant, ne succomba donc pas uniquement, ainsi que nous l'avons déjà dit, devant le courage de la poignée de soldats qui accompagnaient Cortez, ni même sous l'écrasante supériorité de leurs armes; il périt victime des peuples qu'il avait conquis ou asservis, et qui, suivant l'exemple des Tlax-

caltèques, apportèrent aux envahisseurs l'appui de leur courage et de leur nombre. La gloire de Cortez, si habile à profiter de ces haines et de ces rancunes, n'est en rien amoindrie par la constatation de cette vérité ; elle le montre, au contraire, aussi fin politique que vaillant soldat.

Ici se termine la partie la plus aride de la tâche que nous avons entreprise, et dont nous avons, peut-être en vain, essayé d'atténuer la sécheresse. Par leur nature, les documents qui racontent l'histoire des Aztèques, c'est-à-dire les peintures idéographiques, ne fournissent pas et ne sauraient fournir de ces légendes aimables, de ces mots spirituels, héroïques ou profonds qui nous permettent de voir, sous tant d'aspects divers, le séduisant génie des Grecs. En outre, les femmes apparaissent rarement dans ces annales. Est-ce à dire que, chez les Aztèques, la gravité du caractère, la sévérité des mœurs et surtout la condition subalterne des femmes se soient opposées à toute immixtion de leur part dans la vie publique? Nous ne le croyons pas. Chez les Mexicains, de même que chez toutes les nations de l'ancien monde, l'élément féminin avec sa grâce, sa beauté, sa finesse, son cœur passionné, a dû jouer son rôle ordinaire de corruption et de civilisation. Mais l'imperfection de l'écriture idéographique obligeait à ne consigner dans les annales que les grands faits relatifs à la guerre, à la politique ou à la religion ; puis, c'étaient des prêtres qui dictaient ou écrivaient ces annales, et l'esprit sanguinaire de ces ascètes s'inquiétait peu des faiblesses amoureuses. De leurs mains, le burin de l'histoire des peuples de l'Anahuac passa dans celles des missionnaires catholiques, et ceux-ci, dans les légendes qui leur furent racontées, supprimèrent naturellement celles dont les femmes étaient les héroïnes ; aussi, les filles d'Ève n'ont-elles pour ainsi dire pas d'histoire dans le passé du nouveau monde.

Nous allons, désormais, nous occuper de la religion, du gouvernement, des arts cultivés par le peuple que nous essayons de faire revivre. Dans ces nouvelles études, l'aridité du sujet sera peut-être rachetée par la curiosité que ne peuvent manquer d'éveiller des façons d'agir bizarres, souvent contradictoires avec les nôtres, très distinctes, en tous cas, de celles des peuples anciens dont nous nous occupons d'ordinaire. Du reste, c'est dans l'exposé de ses mœurs politiques et privées, dans celui de ses coutumes et de ses lois, que l'on verra surtout se manifester l'intelligence, la dignité, la sagesse et aussi les aberrations sanguinaires de la race aztèque. On la connaît déjà suffisamment pour avoir compris que, trop souvent confondue avec celle des héros de Fenimore Cooper, elle a su faire autre chose que suivre une piste, chasser le bison (animal inconnu dans les pays qu'elle subjugua) ou fumer le calumet, dont elle ignore le nom et l'usage.

VI

Cosmogonie. — Les quatre âges de l'univers. — Mythologie aztèque. — Téotl. L'âme. — Déluge. — Les dieux.

Avant d'aborder la mythologie particulière des Aztèques, il nous semble nécessaire de jeter un rapide coup d'œil sur les croyances générales des Nahuatlacas touchant la création de l'univers et celle de l'homme. Nous allons cheminer en pleine fable, voir se dérouler parfois des contes enfantins; mais ces premières idées des peuples primitifs sur leur origine et celle des choses ne sont jamais sans enseignement; échos lointains, affaiblis, dénaturés de ce qui a pu être, elles éclairent pourtant l'esprit de lueurs inattendues et laissent entrevoir un coin de vérité.

D'après les Nahuatlacas, il existait, avant la création de l'univers, un ciel où vivaient Tonacatécuhtli et sa femme Tonacacihuatl, qui, à la longue, procréèrent quatre fils. L'aîné, Tlatlauhquitezcatlipoca, avait la peau rouge; le deuxième, Yayauhqui, naquit avec une peau noire et de mauvais instincts; le troisième, Quétzacoatl, possédait une peau blanche; enfin le cadet, Huitzilipochtli, fut un simple squelette couvert d'une peau jaune.

Après six cents ans d'inactivité, ces dieux résolurent d'agir. Ils nommèrent exécuteurs de leurs volontés Quétzacoatl et Huitzilipochtli, qui créèrent aussitôt le feu, puis un demi-soleil. Ils créèrent ensuite un homme, Oxomoco, et une femme, Cipactonatl, auxquels ils ordonnèrent de cultiver avec soin la terre. Cipactonatl, qui devait, en outre, filer et tisser, fut encore dotée

du don de prophétie. Elle recevait, comme récompense de ses oracles, des grains de maïs destinés à l'alimentation de ses descendants. Les dieux formèrent alors Mictlanteuctli et sa compagne, Mictlancihuatl, qu'ils nommèrent souverains des enfers. Cela fait, ils divisèrent le temps en jours, en mois et en années.

Se remettant bientôt à l'œuvre, ils créèrent un premier ciel qu'habitèrent deux étoiles, l'une mâle et l'autre femelle, puis un second qu'ils peuplèrent de Tétzahaucihuatl (*femmes squelettes*) destinées à dévorer les humains lorsque la fin du monde arriverait. Dans le troisième ciel, ils placèrent quatre cents hommes jaunes, noirs, blancs, bleus et rouges. Le quatrième ciel servit de résidence aux oiseaux, qui de là descendaient sur la terre; dans le cinquième, peuplé de serpents de feu, naissaient les comètes et les étoiles filantes. Le sixième devint l'empire du vent, le septième celui de la poussière, et les dieux se logèrent dans le huitième. Au delà, on ignorait ce qui existait jusqu'au treizième ciel, résidence de l'immuable Tonacatécuhtli.

Dans cette création, l'eau reçut une organisation particulière, car les dieux se réunirent pour former Tlalocaltécuhtli et sa femme Chalchiutlicué, qui devinrent maîtres de l'élément liquide. Dans la demeure habitée par les deux époux, se trouvaient quatre étangs pleins d'eaux diverses. Celle du premier étang facilitait la germination, celle du deuxième flétrissait les semences, l'eau du troisième les gelait, et celle du quatrième les desséchait. Tlaloc, à son tour, créa une multitude de petits ministres chargés d'exécuter ses ordres. Munis d'une amphore et armés d'un bâton, ces pygmées portaient l'eau où le dieu le leur commandait, et la répandaient en pluie. Le tonnerre se faisait entendre lorsque l'un d'eux brisait son amphore, et la foudre qui frappait les hommes n'était qu'un fragment du vase rompu. Dans le mélange des eaux,

avait été créé un grand poisson nommé Cipactli, chargé de soutenir la terre et de la diriger.

La première femme eut un fils ; comme il n'avait pas de compagne, les dieux lui en fabriquèrent une avec un cheveu. Le demi-soleil éclairant imparfaitement la terre, Tezcatlipoca se chargea de façonner un astre complet. Pour les Nahuatlacas, le soleil et la lune erraient dans le vide, sans jamais toucher aucun ciel. Le soleil, curieux détail, parcourait la moitié de l'espace ouvert devant lui, puis rétrogradait. Son image, à l'occident, n'était que son reflet. Enfin les quatre dieux créèrent les géants, et Huitzilipochtli vit alors ses os se couvrir de chair.

Mais la discorde se mit entre les créateurs. Quétzacoatl, d'un coup de bâton, précipita Tezcatlipoca dans l'eau où il se transforma en tigre, et prit la place de son frère comme soleil. Après une période de plus de six cents ans, le grand tigre Tezcatlipoca, donnant un coup de patte à Quétzacoatl, le précipita à son tour du ciel. La chute du dieu produisit un tel vent que presque tous les hommes périrent ; ceux qui survécurent se trouvèrent transformés en singes.

Les querelles des dieux furent lentes à s'apaiser. Tezcatlipoca fit pleuvoir du feu sur la terre, Chalchiutlicué la noya, et il fallut la repeupler. Camaxtlé-Huitzilipochtli, frappant alors un rocher de son bâton, en fit sortir les Chichimèques-Otomites, qui peuplèrent la terre avant les Aztèques.

Arrêtons-nous. Et pourtant, ainsi que l'a judicieusement remarqué le licencié Orozco, ces fables, si absurdes qu'elles paraissent, renferment des mythes astronomiques, religieux et sociaux. Elles nous montrent les idées des peuples de l'Anahuac touchant la création de la terre et les rapports qu'ils imaginaient exister entre cette dernière et le ciel. De même que beaucoup d'autres peuples, les Nahuatlacas étaient convaincus que le conflit

des quatre éléments : eau, feu, terre et eau, avait amené de grands cataclysmes. On voit, dans leurs fables, poindre l'idée d'un dieu unique. L'astronomie naît, les races humaines, avec leurs couleurs typiques, sont déjà classées. Les arts domestiques apparaissent avec le maïs donné en dot à la première femme. Au lieu de l'Atlas des Grecs, des colonnes des Védas, des éléphants des Hindous, c'est une baleine qui porte le monde ; mais quelle curieuse analogie ! Enfin une nation apparaît ; les Chichimèques surgissent sous la baguette d'un dieu frappant un rocher, l'humanité commence.

Abordons, maintenant, la cosmogonie particulière du peuple dont nous essayons de reconstruire le passé, puis sa mythologie.

La cosmogonie et la mythologie aztèques, de même que celles de toutes les nations, sont évidemment l'histoire primitive altérée par la tradition orale, transformée par l'imagination et symbolisée. Les dieux mexicains, de même que ceux des Grecs, ont été de grands hommes que l'on a peu à peu divinisés. Ainsi, à ne pouvoir en douter, le fameux dieu de l'air, Quétzacoatl, a été un législateur, et Huitzilipochtli, ce Mars sanguinaire qui faisait égorger sur ses autels ceux qu'il épargnait dans les combats, un guerrier fameux. Mais vouloir aujourd'hui rendre à la vérité historique ces figures du passé serait se perdre dans des hypothèses, aussi ne l'essayerons-nous pas.

D'après les peintures idéographiques conservées à Rome et connues sous le nom de *Collection du Vatican*, les Aztèques croyaient que quatre soleils, créés successivement par la volonté d'un dieu, avaient éclairé la terre. Le premier de ces astres, Atonathiu ou *soleil d'eau*, s'éteignit un jour et produisit un déluge. Le deuxième, Ehécatonathiu, expira en déchaînant un vent auquel rien ne put résister. Le troisième, Tlétonathiu, détruisit la terre par le feu, et enfin le quatrième, Tlatonathiu, amena, par sa

création, l'état de choses que nous voyons aujourd'hui. Remarquons que l'ordre dans lequel parurent ces soleils a été souvent interverti, selon que les manuscrits consultés ont été lus de gauche à droite ou de droite à gauche.

Au résumé, selon les Aztèques, qui, du reste, avaient emprunté cette cosmogonie aux peuples qu'ils avaient remplacés dans l'Anahuac, le genre humain aurait été anéanti à trois reprises différentes, et la terre repeuplée autant de fois par des couples échappés à ces cataclysmes. D'après le calcul approximatif des époques assignées à chacune de ces destructions, notre globe noyé, rasé, puis brûlé, serait âgé de vingt mille ans environ.

Bien que d'une façon assez imparfaite, les Aztèques avaient l'idée d'un Être suprême, indépendant et absolu. Comme ils le tenaient pour invisible, ils ne tentèrent jamais de le représenter par des images, et ils le désignaient sous le nom générique de *Téotl*, Dieu. Ce mot *Téotl*, plus semblable encore par le sens que par la prononciation au *Théos* des Grecs, a donné lieu à de savantes dissertations sur l'origine des habitants du nouveau monde. Au résumé, il n'est qu'une rencontre curieuse dont on ne peut, croyons-nous, tirer aucune conséquence.

Pour peindre la grandeur de ce Dieu par excellence, les Aztèques se servaient des épithètes les plus expressives. Ainsi, ils le nommaient Ipalnémoani (*celui par lequel on vit*) ou Tloqué nahuaqué (*celui qui renferme tout*). Mais la connaissance de cette suprême divinité s'effaçait devant une multitude de dieux secondaires, enfantés par la superstition. Notons qu'à Téotl on opposait un esprit nuisible, ennemi de la race humaine, nommé Tlacatécolotl (*hibou raisonnable*). Dans les croyances aztèques, cet esprit ne se laissait voir des hommes que pour les épouvanter ou leur causer quelque préjudice; il remplissait le rôle du Satan des chrétiens.

Les Aztèques, de même que les autres nations de l'Anahuac en voie de civilisation, croyaient à l'existence de l'âme, et la regardaient comme immortelle. Du reste, ainsi que le démontrent leurs rites funèbres, ils accordaient la même prérogative au principe qui anime tous les êtres vivants. D'après eux, trois lieux principaux servaient de refuge aux âmes séparées des corps qu'elles avaient habités. L'âme des soldats morts en combattant, celle du prisonnier sacrifié par l'ennemi et celle de la femme qui succombait durant le travail de l'enfantement étaient transportées dans la demeure du soleil, pour y jouir d'une vie de délices. Chaque matin, ces âmes célébraient le lever de l'astre par des hymnes, des danses, des concerts, et elles l'accompagnaient jusqu'au zénith. Là, des âmes de femmes, venues à sa rencontre, escortaient à leur tour le dieu jusqu'à son coucher, avec les mêmes démonstrations d'allégresse. Après quatre années de cette vie « glorieuse », les âmes allaient animer les nuages, les oiseaux à voix harmonieuses et à plumage éclatant; libres de s'élever dans les profondeurs du ciel ou de descendre sur la terre pour y savourer le nectar des fleurs ou chanter.

Ces derniers privilèges, les Tlaxcaltèques ne les accordaient qu'à l'âme des nobles, qui, outre le corps des oiseaux chanteurs ou à riche plumage, vivifiaient, d'après eux, celui des quadrupèdes doués d'instincts généreux. Quant aux âmes des plébéiens, elles se réfugiaient dans le corps des scarabées ou d'autres bêtes infimes. Le système de la transmigration pythagoricienne eut donc, vers le sixième siècle, des partisans dans le nouveau monde.

Toujours d'après les Aztèques, l'âme de ceux qui mouraient frappés de la foudre, noyés, ou par suite de tumeurs, d'hydropisie, de plaies, etc., s'envolaient, de même que l'âme des enfants sacrifiés à Tlaloc, dieu des eaux, dans un séjour frais et agréable

nommé *Tlalocan*, où elles goûtaient des plaisirs variés et se nourrissaient de mets délicieux. Dans l'enceinte du grand temple de Mexico, existait un lieu réservé où, certain jour de l'année, toutes les âmes des enfants venaient soi-disant se réunir. Enfin un enfer, nommé *Mictlan*, servait de résidence au dieu Mictlanteuctli et à sa lieutenante, la déesse Mictlancihuatl. Dans cet enfer, situé au centre de la terre, les âmes n'avaient à souffrir que d'une seule peine, terrible pour des gens accoutumés aux splendeurs du soleil tropical : celle de vivre dans l'obscurité.

Les Aztèques conservaient des traditions sur la création du monde, sur un déluge universel, sur la confusion des langues et la dispersion des hommes à la surface du globe, faits représentés dans un grand nombre de leurs peintures hiéroglyphiques. Ils racontaient que, les premiers habitants de la terre ayant été noyés par des pluies incessantes, un seul homme, nommé Coxcox, et une femme, nommée Téocipatli, avaient pu, comme Noé, se sauver dans une barque et aborder près de la montagne de Colhuacan. Les deux fugitifs eurent par la suite beaucoup d'enfants, qui tous naquirent et demeurèrent muets, jusqu'au jour où une colombe, du haut d'un arbre, leur apprit à chacun une langue différente.

Après Téotl, le principal dieu des Aztèques se nommait Tezcatlipoca (*miroir luisant*), et les images qui le représentaient tenaient toujours un de ces instruments à la main. On le nommait aussi « Ame du monde », car il passait pour le créateur du ciel et de la terre, pour le maître de toutes choses, pour la Providence. On le personnifiait sous les traits d'un jeune homme, car les ans ne pouvaient rien sur lui, et pour cette raison on le nommait aussi Telpuctli. C'était ce dieu qui récompensait les justes, et qui châtiait les méchants en les affligeant de maladies. Cependant, sous le nom de Nécoc-Yaotl (*semeur de discordes*), il passait

pour armer les hommes et les porter à s'entre-détruire. Dans les villes, à l'encoignure des rues, existaient des sièges de pierre ornés de verdure destinés à lui servir de lieu de repos, sièges sur lesquels il était défendu de s'asseoir. On le disait descendu



Fig. 8. — Tezcatlipoca. Terre cuite trouvée à Nahualac (Etat de Mexico), par M. D. Charnay. (Musée d'ethnographie du Trocadéro.)

du ciel à l'aide d'un fil d'araignée. A son arrivée sur la terre, il avait combattu, poursuivi et chassé de l'Anahuac Quétzacoalt, grand prêtre du royaume de Tula, qui plus tard fut rangé lui-même au nombre des dieux.

La principale image de Tezcatlipoca, richement parée, était en

téotetl (pierre divine), sorte de marbre noir brillant. Ses oreilles étaient ornées d'anneaux d'or, et de sa lèvre inférieure pendait un tube de cristal renfermant une plume verte ou bleue simulant une pierre précieuse. Ses cheveux étaient retenus par un cordon d'or auquel pendait une oreille du même métal, emblème de la prière des affligés. Sa poitrine était couverte d'or massif, et ses bras portaient des bracelets également en or. Une émeraude figurait son nombril, et il tenait de la main gauche un éventail d'or garni de plumes multicolores, figurant un miroir à l'aide duquel il voyait ce qui se passait sur la terre. Parfois, pour symboliser sa justice, on le montrait assis sur un banc, enveloppé d'une étoffe rouge sur laquelle étaient brodés des crânes et des ossements humains. Il tenait alors de la main gauche un bouclier et quatre flèches, tandis que sa main droite, levée, se disposait à lancer un dard. Tout son corps était peint en noir, et sa tête couronnée de plumes de perdrix.

Nous rapporterons, à titre de curiosité, une prière que ses dévots adressaient à Tezcatlipoca, et qui semble une paraphrase de notre *Pater noster*. Cette prière est citée sans commentaire par Sahagun et par Torquémada.

« Dieu puissant, disaient les fidèles, qui nous donnez la vie et dont nous sommes les esclaves, faites-moi la grâce suprême de m'accorder à manger et à boire, de me faire jouir de votre clémence, afin qu'elle me soutienne dans mes travaux et dans mes besoins. Ayez pitié de moi, qui vis triste, pauvre, abandonné, et puisque je vous sers en balayant votre temple, ouvrez-moi les mains de votre miséricorde. »

Ométeuctli (*deux fois seigneur*) et Omécihualt (*deux fois femme*) étaient des divinités qui, dans le ciel, habitaient une ville enchantée, séjour de tous les plaisirs. De là, elles veillaient sur le monde, Ométeuctli chargé de donner aux hommes leurs

inclinations, et Omécihualt de présider à celles des femmes. On racontait que cette dernière, déjà mère de nombreux enfants, mit un jour au monde un couteau de silex que ses fils indignés lancèrent sur la terre. En tombant, le couteau donna naissance à mille six cents demi-dieux. Ceux-ci, ne trouvant personne pour les servir — la terre venait d'être dépeuplée par un fléau — envoyèrent une ambassade à leur mère pour lui demander le don de créer des hommes. La déesse répondit que, si leurs pensées eussent été dignes de leur origine, ils seraient venus habiter près d'elle. Étant donné qu'ils préféraient vivre sur la terre, ils devaient avoir recours à Mictlanteuctli, dieu des enfers, afin d'obtenir de lui des os humains qu'ils arroseraient de leur sang et desquels naîtraient un homme et une femme qui se multiplieraient. Elle les engagea à se méfier du dieu des enfers, qui, après avoir accédé à leur demande, pourrait se repentir de sa complaisance. Suivant le conseil de sa mère, un des demi-dieux, Xolotl, descendit au centre de la terre. Après avoir obtenu ce qu'il désirait, il s'éloigna en courant. Mis en méfiance par cette fuite, Mictlanteuctli le poursuivit; mais, n'ayant pu l'atteindre, il rentra dans son empire.

Dans sa fugue précipitée, Xolotl fit une chute et rompit en plusieurs morceaux d'inégale grandeur l'os qu'il portait. Il ramassa ces débris, rejoignit ses frères, puis, les précieux fragments ayant été placés au fond d'un vase, chacun les arrosa de son sang. Le quatrième jour naquit un garçon, et le septième jour une fille, enfants que Xolotl se chargea de nourrir avec du suc de chardon. De cette tradition est née la coutume, si commune parmi les nations de l'Anahuac, de se saigner fréquemment sur quelque partie du corps. En outre, la cause de la différence de taille qui se remarque parmi les hommes s'expliquait, pour les Aztèques, par la grosseur inégale des fragments de l'os brisé.

Ométeuctli se nommait aussi Citlatonac, et Omécihuatl, Citlaticué.

Parmi les déesses de la mythologie mexicaine, la principale était Cihuacohuatl (*femme-serpent*). On la considérait comme la première femme qui eût enfanté, et elle mettait invariablement au monde des gémeaux. Elle se laissait souvent voir des hommes, toujours richement parée et chargée d'un berceau au fond duquel reposait un nouveau-né; cette apparition présageait un malheur. Les Aztèques voyaient une incarnation de cette déesse dans le tabac.

Le soleil et la lune, le premier sous le nom de *Tonathiu*, la seconde sous celui de *Meztli*, furent divinisés par les Aztèques. Le genre humain reconstitué de la façon qui a été rapportée, tous les demi-dieux eurent leurs serviteurs et leurs partisans. Mais le soleil primitif s'étant éteint, ils se réunirent à Téotihuacan autour d'un grand feu, et déclarèrent à leurs serviteurs que celui d'entre eux qui oserait se jeter dans ce brasier serait transformé en soleil. Aussitôt un homme plus intrépide que ses compagnons, Nanahuatzin, se précipita dans les flammes et descendit en enfer. Les assistants demeurèrent dans l'attente, très anxieux de savoir sur quel point du ciel allait apparaître le nouveau soleil. Enfin, l'astre se leva du côté nommé depuis lors *orient*, puis, à peine au-dessus de l'horizon, il se tint immobile. Les demi-dieux l'invitèrent à continuer sa course, et le soleil répondit qu'il le ferait lorsqu'ils seraient tous morts. Cette réponse consterna les demi-dieux; un d'eux, nommé Citli, saisit son arc avec colère et lança vers le soleil une flèche que celui-ci évita en s'inclinant. Citli, sans plus de succès, lança deux autres flèches. Irrité à son tour, le soleil repoussa un des dards vers le provocateur et le lui cloua sur le front, blessure dont mourut l'audacieux.

Consternés du malheur arrivé à leur frère et ne pouvant lutter

contre le soleil, les demi-dieux résolurent de mourir par la main de Xolotl, qui, après leur avoir ouvert à tous la poitrine, se tua ensuite lui-même.

Les hommes demeurèrent attristés de la mort de leurs maîtres. Mais bientôt le dieu Tezcatlipoca ordonna à l'un d'eux de se rendre au séjour du soleil et de le prévenir que, pour le voyage qu'il devait entreprendre sur la mer, on lui disposerait un pont de baleines et de tortues. Le dieu apprit lui-même au messager une chanson que celui-ci devait chanter durant sa mission. De là, selon les Aztèques, venait non seulement la découverte de la musique, mais leur coutume de célébrer la fête de leurs dieux par des chants et des danses. D'autre part, n'est-ce pas aussi dans l'affreuse immolation faite par Xolotl de ses frères qu'il faut chercher l'origine de ces holocaustes humains si communs parmi les anciens Mexicains ?

Une fable à peu près semblable à celle qui se racontait sur la naissance du soleil avait cours pour celle de la lune. Imitant l'exemple de Nanahuatzin, un homme s'était jeté dans le foyer allumé à Téotihuacan ; seulement, les flammes ayant diminué d'intensité, il en sortit moins brillant que son prédécesseur, et fut transformé en lune. Dans les plaines de Téotihuacan, existent les ruines des deux temples dont l'un, dédié à l'astre du jour et l'autre à celui de la nuit, consacraient cette antique tradition.

Le dieu de l'air, chez toutes les nations de l'Anahuac, se nommait Quétzacoatl, c'est-à-dire *serpent orné de plumes*. On racontait qu'il avait été grand prêtre de Tula, que c'était un homme à peau blanche, de haute taille, au front large, aux grands yeux, aux cheveux noirs et longs, à la barbe touffue. Par décence, il portait toujours d'amples vêtements, et il était si riche qu'il possédait des palais d'argent et de pierres fines. Industrieux, il avait inventé l'art de fondre les métaux et celui de travailler la

pierre. Les lois qu'il avait données aux hommes prouvaient son savoir, et sa vie austère sa sagesse. Lorsqu'il voulait promulguer une loi, il envoyait sur le Tzatzitépetl (*montagne des clameurs*) un héros dont la voix s'entendait à cent lieues de distance.



FIG. 9. — Quétzacoatl. Statuette aztèque, en terre cuite, trouvée près de Mexico. (Musée d'ethnographie du Trocadéro.)

Au temps de Quétzacoatl, le maïs devenait si magnifique qu'un épis formait la charge d'un homme. Les calebasses ne mesuraient pas moins de quatre pieds, et la teinture du coton devenait inutile, attendu qu'il en poussait de toutes les couleurs. Les autres produits de la terre atteignaient naturellement des dimensions

analogues à celles du maïs, et les oiseaux chanteurs ou parés de brillants plumages foisonnaient. Tous les hommes étaient riches alors. En un mot, les Aztèques croyaient que le règne de Quétzacoatl avait été l'âge d'or de la contrée qu'ils habitaient.

De même que le Saturne des Grecs, auquel on peut le comparer, le dieu d'origine toltèque abandonna son pays. Au milieu de sa prospérité, Tezcatlipoca, pour une raison inconnue, lui apparut sous la forme d'un vieillard et lui révéla que la volonté des dieux ordonnait qu'il se rendît dans le royaume de Tlapallan. En même temps, il lui offrit une boisson avec laquelle Quétzacoatl crut acquérir l'immortalité. Mais, à peine eut-il absorbé le breuvage qu'il fut saisi d'un désir si irrésistible de se rendre à Tlapallan qu'il se mit aussitôt en route, escorté de nombre de ses partisans qui chantaient des hymnes. Près de la ville de Cuauhtitlan, Quétzacoatl lança contre un arbre des pierres qui restèrent collées au tronc. Près de Tlanépantla, il posa sa main sur une roche qui en garda l'empreinte, moule que les Mexicains montrèrent aux Espagnols après la conquête.

Enfin, lorsque Quétzacoatl atteignit Cholula, les habitants de cette ville lui confièrent le pouvoir suprême. L'intégrité de sa vie, la douceur de ses mœurs, sa répulsion pour toute espècede cruauté séduisirent les Cholultèques. Ils apprirent de lui à fondre les métaux, art qui les rendit célèbres par la suite. Longtemps ils obéirent aux lois qu'il leur dicta. C'est à Quétzacoatl qu'ils attribuaient les rites de leur religion et leur connaissance de la division du temps.

Après un séjour de vingt années à Cholula, Quétzacoatl résolut de continuer son voyage vers la ville imaginaire de Tlapallan, emmenant avec lui quatre jeunes nobles. Parvenu dans la province de Goatzacoalco, il congédia ces disciples et les chargea d'annoncer aux Cholultèques qu'il reviendrait bientôt parmi eux. Les Cholultèques confièrent le gouvernement de leur ville aux

mandataires de leur bienfaiteur, en souvenir de l'amitié qu'il avait pour eux. Peu à peu, le bruit de la mort de Quétzacoatl se répandit; il fut alors proclamé dieu par les Toltèques de Cholula, puis déclaré protecteur de leur cité, au centre de laquelle ils élevèrent en son honneur une haute montagne qu'ils couronnèrent d'un temple. De Cholula, le culte de Quétzacoatl, vénéré comme dieu de l'air, s'étendit dans tout le pays. Les Cholultèques conservèrent longtemps avec piété de petites pierres vertes, admirablement travaillées, qui avaient, disaient-ils, appartenu à leur dieu favori. Les rois du Yucatan se glorifiaient de descendre de Quétzacoatl. Dévotions singulières, c'est lui qu'imploraient les femmes stériles pour avoir des enfants et, dans leurs expéditions nocturnes, les voleurs portaient une de ses images. Quétzacoatl passait pour dominer le dieu des eaux, le vent, dans les contrées où on l'adorait, précédant presque toujours la pluie.

Au résumé, les idées les plus contradictoires ont eu cours sur cette divinité qui, tantôt considérée comme étant d'origine céleste, tantôt comme un homme ayant conquis l'immortalité des dieux, semble être en réalité la réunion de plusieurs personnes. Le fait irrécusable, c'est que Quétzacoatl créa une nouvelle religion basée sur le jeûne, la pénitence et la pratique de la vertu. Il appartenait certainement à une autre race que celle qu'il civilisa; mais quelle était sa patrie? Il mourut en annonçant son retour à la tête d'hommes au visage blanc, et nous avons vu que les Indiens crurent sa prophétie accomplie lors du débarquement des Espagnols sur les côtes de leur pays.

D'après Sahagun, les ornements les plus ordinaires des images de Quétzacoatl étaient une mitre tachetée comme la peau d'un tigre, une chemisette brodée, des boucles d'oreilles en turquoises, puis un collier d'or supportant de fins coquillages. Les jambes de ces images étaient serrées dans des guêtres en peau de tigre, et

leurs pieds chaussés de sandales noires. A leur bras gauche pendait un bouclier, et elles tenaient de la main droite un sceptre garni de pierres précieuses, insigne dont l'extrémité se recourbait comme celle de la crosse d'un évêque.



Fig. 10. — Tlaloc. Statuette en serpentine trouvée dans les environs d'Oxaca. (Mus. d'ethnogr. du Trocadéro.)

Le Neptune aztèque, nommé *Tlaloc* ou *Tlalocateuctli*, était en même temps maître du paradis. On le qualifiait des titres de *fécondeur de la terre*, de *protecteur des biens temporels*. Il passait pour habiter le sommet des hautes montagnes, régions où se forment les nuages, et c'était là qu'on allait l'implorer. Les historiens aztèques racontent que, lorsque les Alcolhuas arrivèrent sur le plateau d'Anahuac, durant le règne de Xolotl, premier roi des Chichimèques, ils trouvèrent sur le sommet du mont Tlaloc une idole de ce dieu taillée dans une pierre blanche assez légère; elle représentait un homme assis sur un socle carré, regardant vers l'orient, ayant à ses pieds un vase que l'on remplissait de gomme élastique et de toutes sortes de semences. Chaque année on renouvelait cette offrande, comme remerciement des récoltes obtenues. Cette statue, considérée comme la plus ancienne de la contrée, avait été dressée par les Toltèques. Elle demeura en ce lieu jusqu'au commencement du seizième siècle, époque à laquelle Nézahualpilli, roi d'Alcolhuacan, voulant conquérir l'amour de ses sujets, la remplaça par une autre taillée dans une pierre noire très dure. La nouvelle idole ayant été mutilée par la foudre, et les prêtres ayant déclaré que c'était là une vengeance

du dieu, l'ancienne fut réédifiée et demeura en place jusqu'au jour où elle fut brisée par ordre du premier évêque de Mexico, Mgr Zumarraga, indigné du nombre d'enfants annuellement sacrifiés à cette figure de pierre, nombre que, dans une lettre, il évalue à vingt mille !

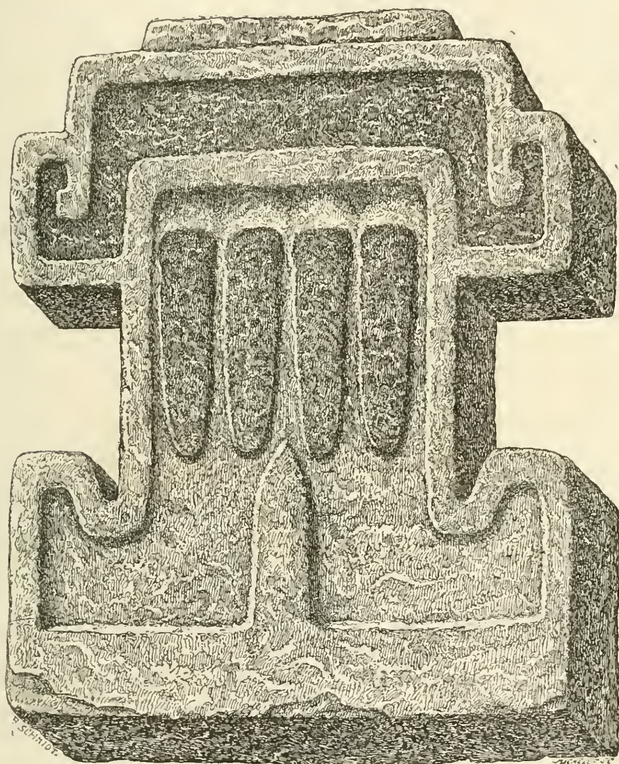


Fig. 11. — Croix de Tlaloc, trouvée à Téotihuacan, dans des ruines toltèques. (Musée d'ethnographie du Trocadéro.)

Les signes les plus caractéristiques des idoles qui représentent Tlaloc sont des yeux ronds, entourés d'un cercle figurant des lunettes. Un relief, en forme de moustaches, surmonte leur bouche et se prolonge parfois en un appendice nasiforme. De leurs lèvres sortent des dents ordinairement au nombre de

quatre, longues, courbes et aiguës. Leurs mains, levées à la hauteur de la tête, semblent lancer la foudre et déchaîner les eaux. Le dieu brandit parfois un serpent, image de l'éclair.

J'ai recueilli quantité de statuettes en terre cuite de ce dieu, dans les grottes de la sierra de Songolica, et, sur la couronne bordée de perles dont elles sont coiffées, se voit la croix dont la présence sur plusieurs des monuments du Mexique intrigua si fort les anciens missionnaires, et qui est un des attributs de Tlaloc quelquefois usurpé par Quétzacoatl. Les missionnaires, dans cette rencontre, crurent voir une preuve que le christianisme avait été déjà prêché aux Indiens, et saint Thomas passa pour avoir découvert l'Amérique avant Colomb. Dans un savant et judicieux mémoire sur une croix trouvée à Téotihuacan (fig. 11), M. le docteur Hamy a clairement démontré de quelle façon un des attributs de Tlaloc, destiné à figurer la pluie, a pris peu à peu, sous le ciseau des sculpteurs, la forme du signe révéré des chrétiens.

Pour les historiens modernes, ce n'était pas Tlaloc seul qui habitait les montagnes, mais une multitude de dieux subalternes nommés Tlaloques. Néanmoins les appellations *Apozonalotl* (onde écumeuse); *Atlacamani* (tempêtueux); *Ayauh* (onde capricieuse), etc., etc., désignent, je crois, Tlaloc lui-même, qualifié par la désignation des différents états du liquide qu'il gouvernait; ces qualifications s'appliquaient également à sa sœur ou femme, la déesse Chalchiuitlicué.

Dans les manuscrits idéographiques, l'image de Tlaloc est peinte de vert et d'azur, afin de représenter les diverses nuances de l'eau. Elle est armée d'une baguette d'or roulée en spirale et terminée par une pointe aiguë, comme représentation de la foudre. Tlaloc possédait, sur le sommet du grand temple de Mexico, une chapelle aussi importante que celle de Huitzilipochtli, à laquelle elle faisait pendant. On fêtait ce dieu plusieurs fois l'an, par

des cérémonies bizarres et des sacrifices humains, d'enfants surtout. Le cimetière récemment découvert par M. Désiré Charnay à 4 000 mètres d'altitude, sur un des versants du Popocatépetl, et dans lequel ne se trouvent que des os d'enfants, est considéré par le docteur Hamy comme le lieu de sépulture des jeunes victimes immolées à Tlaloc.

Le jour de la fête des Tlaloques, les prêtres de ces ministres du dieu des eaux se rendaient à la lagune de Citlatépetl, située à quelques lieues de Mexico, afin de couper les joncs destinés à parer les autels. Durant ce trajet, ils avaient le droit de s'emparer des vêtements et des marchandises que portaient ceux qu'ils rencontraient, même lorsqu'il s'agissait de tributs appartenant au roi. Ce jour-là encore, les prêtres qui, durant l'année, avaient manqué à leurs devoirs, étaient plongés et maintenus sous l'eau jusqu'à ce qu'ils perdissent connaissance.

Les eaux, nous l'avons vu, n'étaient pas sous la dépendance exclusive de Tlaloc, mais aussi sous celle de Chalchihuitlicué, désignée, de son côté, sous une multitude de noms peignant les divers états de l'eau. Sur le mont Tlaxcala, cime autour de laquelle se forment les orages qui viennent fondre sur la ville de Puebla, se dressait un temple dédié à cette déesse, invoquée surtout le jour de la naissance des enfants.

Xiutécuhtli (*seigneur des comètes*), dieu de l'année et de la verdure, l'était en même temps du feu sous la désignation expressive d'Izcozauhqui (*visage jaune ou couleur de flamme*). Ce dieu était un des plus révérés, on lui offrait la première bouchée de tous les mets et la première gorgée de toutes les boissons, en les jetant dans un brasier.

La déesse de la terre et du maïs, Centéotl (*entourée d'autres déesses*), se nommait aussi Tonacayohua (*celle qui nourrit*). Cette Cérès était surtout adorée par les Totonaques, habitants du lit-

toral de Veracruz, qui voyaient en elle leur principale protectrice. Ils lui édifièrent au sommet d'une montagne un temple imposant desservi par de nombreux prêtres, temple dans lequel se rendaient des oracles. Les Totonaques affectionnaient cette divinité



Fig. 12. — Centléotl. Statue en pierre trouvée dans la vallée de Mexico. (Musée d'ethnographie du Trocadéro.)

qui repoussait les victimes humaines et se contentait de l'immolation de cailles, de tourterelles et de lapins. Ils croyaient qu'elle les défendait contre les dieux qui réclamaient du sang. A Mexico, lors de la fête de Centéotl, le seuil des maisons était arrosé, dès le matin, par le sang que chacun de leurs habitants devait se tirer des oreilles; en outre, toutes les portes se garnissaient de palmes ou de joncs, coutume qui rappela aux Espagnols

celle du jour des Rameaux. Bien que Centéotl, chez les Totonaques, se contentât d'offrandes de fleurs, de fruits et plus particulièrement d'épis de maïs, les prêtres aztèques n'hésitaient pas à lui sacrifier des animaux et des victimes humaines.

La terre, dans son ensemble, était divinisée par les Aztèques; ils la représentaient sous la forme d'un animal pourvu de bouches à toutes ses articulations, bouches remplies de sang. La terre, disaient-ils, dévore et absorbe tout.

Mictlanteuctli (*dieu de l'enfer*), dont nous avons déjà parlé, et sa sœur ou compagne, Mictlancihuatl, étaient très honorés. On leur offrait des sacrifices nocturnes, et leur grand prêtre se peignait le corps en noir pour remplir ses fonctions. Quant au dieu de la nuit, Xoalteuctli, on le confondait avec Meztli (*la lune*), ou avec Xoaticitl (*déesse des berceaux*). On l'invoquait comme protecteur du sommeil des enfants.

Huitzilipochtli ou Mexitli, le terrible dieu de la guerre, dont le nom signifie *le guerrier gaucher*, était sans contredit la divinité la plus honorée chez les Aztèques, qui, nous l'avons vu, se considéraient comme ses protégés spéciaux. Les uns prétendaient que ce dieu était un pur esprit, d'autres qu'il était de nature humaine.

D'après la tradition, vivait à Coatépec, ville voisine de l'antique cité de Tula, une femme nommée Coatlicué, dévouée au culte des dieux. Un jour que, selon sa coutume, elle balayait le temple, elle vit tomber du ciel une boule formée de plumes qu'elle ramassa et garda sur sa poitrine, se proposant de se servir de ces plumes pour orner l'autel. Sa tâche terminée, elle chercha en vain la boule, et en même temps elle se sentit grosse. Sa grossesse se dessina, et ses fils la remarquèrent. Or, bien qu'ils ne missent pas en doute la vertu de leur mère, redoutant la honte qui rejaillirait sur eux de sa délivrance, ils résolurent de la tuer.

Coatlicué, ayant eu connaissance des intentions de ses fils, fut prise de peur. Alors qu'elle se désolait, elle entendit sortir de sa poitrine une voix qui lui dit : « N'ayez aucune crainte, ma mère, je vous sauverai avec honneur pour vous et gloire pour moi. » Néanmoins ses fils, excités par leur sœur Coyolnauhqui, plus exaltée qu'eux, se disposaient à commettre le crime qu'ils avaient prémédité, lorsque naquit Huitzilipochtli, un bouclier dans la main gauche, un dard dans la main droite, la tête surmontée d'un panache vert, le visage rayé d'azur, la jambe gauche ornée de plumes. Aussitôt né, il fit apparaître un serpent qui, transformé en torche, consuma Coyolnauhqui, comme la plus coupable. Éclairé par ce flambeau, le dieu se précipita lui-même sur ses frères avec une si grande impétuosité qu'en dépit de leurs efforts et de leurs prières ils furent massacrés. Ces faits consternèrent ceux qui en furent témoins et valurent au terrible nouveau-né le nom de Tétzahuitl (*épouvante*).

Protecteur attitré des Aztèques, ce fut Huitzilipochtli, selon leurs traditions, qui les amena près des lacs au milieu desquels ils fondèrent la ville de Mexico. Là, ils érigèrent cet immense temple si vanté par les Espagnols, où se dressait une statue colossale de la féroce divinité. Cette statue, taillée dans du bois, représentait un homme assis sur un socle peint en bleu destiné à figurer le ciel, et de chaque angle duquel sortait un serpent. Le front de l'idole était teint d'azur, et son visage traversé par une bandelette de même couleur, allant d'une oreille à l'autre. Sur sa tête se dressait un casque en forme d'oiseau, dont le bec d'or tenait un panache de plumes vertes. Autour du cou de la monstrueuse figure, s'enroulait un collier représentant dix cœurs humains. De la main droite, elle tenait, en guise de sceptre, un serpent onduleux de couleur azurée, et de la gauche un bouclier frangé de plumes jaunes, sur lequel se voyaient cinq

boules, également formées de plumes et disposées en croix. De la partie supérieure du bouclier partaient quatre flèches, envoyées disait-on au dieu par le ciel, comme récompense de ses terribles actions. On le coiffait aussi d'une tête de vautour ou de tigre (fig. 13).



Fig. 13. — Huitzilipochtli. — D'après le manuscrit Le Tellier (Bibliothèque nationale).

Notons que, sur le corps de la hideuse statue, s'étalaient de nombreuses images d'animaux en or, ou taillés dans des pierres précieuses, ornements dont chacun avait une signification. Le dieu était toujours caché par un voile, en signe de respect. Lorsqu'une guerre éclatait, les Aztèques accouraient implorer son secours, et c'est à lui qu'ils sacrifiaient le plus grand nombre de victimes humaines.

Outre un de ses jeunes frères, Tlacahuépan-Cuéxcotzin, qui, de même que lui, présidait aux choses de la guerre, Huitzilipochtli avait un lieutenant nommé Paynal (*véloce*), chargé de présider aux attaques imprévues, surprises ou assauts. En cas de guerre, des prêtres plaçaient l'image de cette divinité sur leurs épaules et parcouraient les rues de la ville au pas de course. A sa vue, tous les militaires devaient aussitôt prendre les armes.

En tête des dieux considérés comme secondaires par la mythologie aztèque, vient se ranger Xacateuctli ou Yacatécutli (*celui qui guide*), lequel présidait au commerce. Les négociants aztèques, très nombreux et très bien organisés, le fêtaient deux fois par an, par des sacrifices et des banquets.

Le dieu de la chasse, Mixcoatl (*serpent nébuleux*), était surtout adoré par les Otomites, qui, vivant dans les forêts, étaient presque tous chasseurs. Ce dieu possédait néanmoins deux temples à Mexico, et on lui sacrifiait des animaux sauvages.

Opochtli (*main gauche*) était le dieu de la pêche. Il passait pour l'inventeur des filets et autres engins propres à capturer le poisson. A Cuitlahuac, ville située dans une petite île du lac Chalco, on le vénérait sous le nom d'Amimitl.

Les nombreuses salines qui existent encore autour de Mexico occupaient de nombreux ouvriers, et ils avaient pour protectrice Huixtocihuatl, déesse du sel, à laquelle on sacrifiait des jeunes filles.

Fait singulier, c'était une femme, la déesse Tlapotlazénan, qui présidait à l'art de guérir. On lui attribuait la découverte des principaux médicaments en usage, et surtout celle de l'*uxitl*, sorte de térébenthine qui servait de base aux onguents.

Tezcatzoncatl, dieu du vin, était désigné sous plusieurs noms peignant les effets de l'enivrante boisson qu'il avait inventée. On l'appelait Téquéchmécaniani (*celui qui étrangle*) ou Téotlahuiani (*celui qui submerge*). Trois cents prêtres, dans la seule

ville de Mexico, étaient consacrés à son culte. Le jour où l'on célébrait sa fête, le prêtre chargé de le représenter se chaussait de sandales blanches, parait ses cheveux de plumes de héron, et ornait le manteau dont il se couvrait les épaules de petits coquillages blancs.

Ixtlilton (*visage noir*), nommé aussi Tlatétécuin (*qui frappe* ou *creuse la terre*), semble avoir présidé à la médecine. Les pères portaient dans son temple leurs enfants malades, et s'efforçaient de faire danser les pauvres petits devant l'idole, leur dictant les prières qu'ils devaient réciter pour recouvrer la santé. Après cette cérémonie, les enfants buvaient une liqueur préparée par les prêtres.

Coatlicué ou Coatlantona (*jupe de couleuvre*), déesse des fleurs, était peut-être la mère de Huitzilipochtli. Les jardiniers, à l'entrée du printemps, lui offraient des guirlandes de fleurs habilement tressées, art charmant dans lequel les Indiens excellent encore.

Tlazoltéotl (*déesse des vilenies*) se nommait aussi Ixcuina et Tlaélquani. C'était la divinité qu'invoquaient les coupables pour obtenir non seulement le pardon de leurs fautes, mais pour échapper à l'infamie qui pouvait en résulter. Ses prêtres, au nom de Tezcatlipoca, avaient le droit d'accorder un pardon absolu aux coupables qui venaient leur avouer leurs erreurs ou leurs crimes, et c'était là une véritable confession auriculaire. Le pénitent devait éviter de retomber dans les péchés dont il avait obtenu l'absolution, car Tezcatlipoca ne pardonnait la même faute qu'une seule fois. La déesse Tlazoltéotl et ses quatre sœurs : Tiacapan, Teicu, Tlaco et Xocoyotzin, correspondaient, par leurs attributions, à la Vénus impudique des anciens.

Xipé totec (*le chauve* ou *l'écorcheur*) était le dieu des orfèvres. On le vénérait d'autant plus qu'il se vengeait de ceux qui négligeaient son culte en les affligeant de maux de tête et d'ophtalmies, sans compter la gale et les abcès. On traînait par les cheveux les

victimes destinées à ses autels, et ses dévots s'affublaient de la peau des hommes écorchés durant les fêtes. C'était là, paraît-il, une menace à l'adresse de ceux qui dérobaient de l'or ou de l'argent, et que l'on châtiait par ce terrible supplice.

Napateuctli (*quatre fois seigneur*) possédait une chapelle — deux d'après Sahagun — dans le grand temple de Mexico. Il était le protecteur des ouvriers en sparterie. On le disait bon, libéral et toujours prêt à pardonner les injures, il passait pour être un des ministres de Tlaloc.

Omacatl ou Oméacatlomacatl (*deux roseaux*) était le dieu des réjouissances, une sorte de Comus. Il assistait, du moins en image, aux banquets que donnaient les grands seigneurs. Dans ces occasions on empruntait au temple l'idole consacrée à ce dieu, et on la plaçait au milieu des convives. Négliger ce soin, c'eût été s'exposer à un malheur.

Tonantzin (*notre mère*) semble être la déesse Cihuacoatl. Son temple s'élevait près d'une colline, à 3 kilomètres de Mexico. Presque au même endroit se dresse aujourd'hui le sanctuaire catholique le plus célèbre du nouveau monde, la chapelle de Notre-Dame de Guadaloupé, vierge qui apparut à l'Indien Juan Diégo, et que les Mexicains modernes ont adoptée pour patronne. Jusqu'en 1853, le clergé toléra que les Indiens, vêtus comme ils l'étaient au temps de Moteuczoma, se livrassent à la danse dans l'intérieur même de la chapelle. Depuis, l'archevêque de Mexico a cru devoir interdire ces divertissements, qui s'exécutaient autrefois en l'honneur de Tonantzin. Mais les Indiens sont tenaces dans leurs coutumes : chassés de l'église, ils dansent maintenant sur son parvis.

Téotéoïnan, comme l'indique le sens aztèque de son nom, était la mère des dieux ; les blanchisseuses l'invoquaient sous le nom de *Técitzin*.

Terminons cette longue nomenclature en mentionnant Ilamateuctli (*vieille dame*), protectrice des femmes âgées; puis les Téopictons, dieux domestiques que l'on représentait par des figurines. Les rois devaient posséder six de ces idoles dans leur demeure, les nobles quatre et les plébéiens deux. Sur les routes et dans les rues des villes, ces images se voyaient par centaines.

Outre les dieux que nous venons d'énumérer, la mythologie mexicaine en comptait deux cent soixante autres auxquels étaient consacrés autant de jours de l'année. Les noms des jours des treize premiers mois du calendrier aztèque sont aussi ceux de divinités secondaires.

Les autres nations de l'Anahuac vénéraient à peu près les mêmes dieux que les Mexicains, seulement, elles ne les adoraient pas toujours de la même façon. Si, à Mexico, le dieu principal était Huitzilipochtli, c'était Quétzacoatl à Cholula, Centéotl chez les Totonaques, Mixcoatl chez les Otomites. Les Tlaxcaltèques, rivaux des Aztèques, adoraient néanmoins les mêmes dieux; mais chez eux Huitzilipochtli portait le nom de Camaxtlé.

Il y a, dans la mythologie mexicaine, quelques exemples de métamorphoses. Ainsi l'on racontait qu'un nommé Xapan, ayant résolu de faire pénitence sur une montagne, fut tenté par une femme et commit un adultère. Il fut aussitôt décapité par Xaotl, que les dieux avaient chargé de veiller sur sa conduite. Non content de ce châtiment, Xaotl poursuivit la femme, qui fut transformée en scorpion. Les dieux, considérant alors que leur mandataire avait outrepassé sa mission, le métamorphosèrent à son tour en sauterelle. C'est à la honte du délit qui lui avait valu sa transformation que les Aztèques attribuaient la coutume, bien connue des naturalistes, qu'a le scorpion de se cacher sous les pierres et de fuir la lumière.

Les divinités grecques, selon la juste remarque du licencié

Orozco, laissaient admirer à leurs dévots leurs formes correctes, caressées avec amour par le pinceau des peintres ou le ciseau des sculpteurs, et les déesses montraient avec une impudique placidité leurs grâces plastiques. Chez les Aztèques, les images des dieux sont laides, et le plus souvent défigurées par un symbolisme fantastique, destiné à produire une impression d'épouvante. Œuvre d'un peuple moralisé, mais encore barbare au point de vue artistique, les statues des dieux aztèques sont chastes d'attitude et toujours couvertes de vêtements. Elles portent l'empreinte d'imaginations sévères, rudes, mélancoliques, qui ne sacrifient pas encore aux raffinements sensuels qu'amène la civilisation, et cherchent le respect dans la terreur.

Le nom, le culte des dieux dont nous venons de secouer la poussière ont-ils complètement disparu de la mémoire des Aztèques modernes ? Nul d'entre eux ne se souvient-il plus du sang versé par ses ancêtres devant les images grimaçantes dont les débris peuplent aujourd'hui nos musées? En un mot, le passé est-il mort dans leur souvenir, et la nouvelle religion qui leur a été imposée par la main vigoureuse des Espagnols a-t-elle complètement effacé de leur esprit les divinités redoutables autrefois si vénérées ? Pour ceux qui ont vécu parmi eux, tout semble le faire croire. Téotihuacan est désert, et ses forêts, déjà séculaires, couvrent les monts aux sommets desquels se dressaient jadis les statues orgueilleuses de Tlaloc, de Tezcatlipoca, de Centéotl. Et pourtant, dans des grottes découvertes à l'improviste, je me suis trouvé plusieurs fois en présence d'une figure de Mictlanteuctli, au pied de laquelle était déposée une récente offrande de vivres. Ces offrandes étaient-elles un hommage au dieu proscrit, ou celles d'un moderne sorcier au diable des chrétiens ? L'Indien est muet lorsqu'on l'interroge sur ces matières, et l'imagination a libre carrière pour adopter l'une ou l'autre interprétation.

VII

Les idoles. — Culte. — Le grand temple de Mexico. — Temples secondaires. -Prêtres et prêtresses. — Ordres religieux.

Le nombre des idoles révérées dans les temples, dans les maisons, sur les chemins et dans les forêts de l'Anahuac était si considérable que Zumarraga, le premier évêque de Mexico, affirme que les seuls moines de Saint-François en détruisirent plus de vingt mille dans l'espace de huit ans. La plupart de ces idoles étaient en terre cuite, en bois, en granit, parfois en or, ou même taillées dans des pierres précieuses. Benedito Fernandez, célèbre dominicain, trouva, sur une montagne d'Achiotla, dans la Mistèque, une petite idole désignée sous le nom de *cœur du peuple*. C'était une magnifique émeraude longue de quatre doigts, large de deux, portant l'image d'un oiseau enlacé par un serpent. Les Espagnols offrirent mille cinq cents piastres pour ce joyau au zélé missionnaire, qui, ne voyant là qu'une œuvre du démon, refusa de le vendre et le brisa devant les Indiens. Nous avons, en énumérant les principaux dieux, décrit la façon dont on les représentait. La Mort (*Miquiztli*), qui ne paraît pas avoir été divinisée chez les Aztèques, était pourtant adorée et figurée par un monstre prêt à saisir une invisible proie (fig. 14).

Tous les peuples de l'Anahuac adoraient leurs dieux en touchant le sol du doigt médium de la main droite, en portant à leur bouche la poussière qui y restait attachée, puis par des prosternations, des jeûnes et autres macérations. Ils leur adressaient leurs

prières accroupis, le visage tourné vers le levant; aussi la porte des temples faisait-elle toujours face au couchant.

Les Aztèques prenaient les dieux à témoin de leur véracité, et la formule de leur serment était : *Par hasard, Dieu ne me voit-il pas?* Dans ce cas, ils touchaient la terre de leur main droite et la baisaient ensuite. Le serment avait une grande valeur devant les tribunaux lorsqu'il s'agissait de se justifier d'un délit, car on ne croyait pas qu'un homme fût assez téméraire pour invoquer à faux le nom des dieux.



FIG. 14. — Miquiztli. Statue trouvée près de Téhuacan de las Granadas, dont un moulage existe au Musée d'ethnographie du Trocadéro.

Les Aztèques, durant leurs longues pérégrinations, construisaient, dans tous les lieux où ils séjournaient, une cabane sacrée pour abriter et adorer leur dieu tutélaire, Huitzilipochtli, et nous avons vu que ce fut un de leurs premiers soins dès qu'ils eurent fondé Mexico. L'humble cabane de roseaux qu'ils élevèrent devint peu à peu un édifice important, autour duquel ils en groupèrent d'autres destinés aux dieux qu'ils considéraient comme secondaires. Les temples étaient désignés par les noms génériques de Téopan et de Téocalli (*maisons de dieu*), noms qui servent de nos jours à leurs descendants pour qualifier les églises catholiques.

Itzacoatl, durant son règne, transforma le rustique abri en un édifice imposant que son successeur, Moteuczoma Ilhuicamina, modifia, embellit et agrandit à son tour. Enfin Ahuitzotl construisit le vaste monument que son prédécesseur, Tizoc, avait com-

mencé, et qu'ont si fort vanté les Espagnols après l'avoir détruit.

Les documents font défaut pour établir les dimensions exactes de ce Téocalli, car les quatre historiens qui l'ont visité et décrit, Cortez, Bernal Diaz del Castillo, le Conquérant anonyme et Sahagun, en parlent avec des contradictions flagrantes. D'après leurs récits, contrôlés par Clavigéro, voici ce que l'on peut considérer comme la vérité :

Construit au centre de la ville, ce vaste édifice, qui avait la forme d'une pyramide tronquée, couvrait, avec les temples annexés, tout l'espace occupé aujourd'hui par la cathédrale de Mexico, sa grande place et les rues qui l'avoisinent. Le mur qui l'entourait, sculpté de figures de serpents enlacés, formait un carré dans lequel, selon Cortez, eût pu tenir un village de cinq cents feux. Fabriqué de pierres et de chaux, ce mur, très épais, était couronné de créneaux et percé de quatre portes faisant face aux quatre points cardinaux. De la porte de l'Orient, partait une large route qui conduisait au lac de Texcoco. Quant aux trois autres issues, elles faisaient face aux trois principales rues de la ville, rues longues, larges et aboutissant, par des chaussées construites sur le lac, aux villages d'Iztapalapan, de Tacuba et de Tépéyacac. Sur chacune de ces portes se trouvait un trophée amplement pourvu d'armes offensives et défensives. En cas de nécessité, c'était là que les soldats accouraient s'armer.

La cour intérieure que bordait ce mur était pavée de pierres si bien polies que les chevaux des Espagnols ne pouvaient s'y aventurer sans courir le risque de s'abattre. Au centre de cette cour, s'élevait la vaste pyramide tronquée affectant, selon les uns, la forme d'un parallélogramme ; celle d'un carré, selon les autres. Cette pyramide, revêtue de briques, se composait de cinq assises égales en hauteur, mais non en longueur ni en largeur, car les plus élevées étaient plus étroites que les inférieures. La pre-

mière assise, base de l'édifice et haute de 4 ou 5 mètres, mesurait 300 pieds du levant au couchant, et près de 250 du nord au midi. La seconde était moins large que la première de 10 pieds environ, et les autres allaient en diminuant dans la même proportion. Par suite de ce retrait, chaque assise se trouvait bordée d'un espace libre sur lequel trois ou quatre hommes pouvaient marcher de front.

L'escalier de cet édifice, placé à l'extérieur, du côté du midi, se composait de cent trente marches d'un pied de haut. Mais cet escalier n'était pas continu. Les premières vingt marches gravies, il fallait faire le tour de l'espèce de corridor dont il vient d'être question pour atteindre celles de la seconde assise, et ainsi de suite. Cette opinion, nous devons le dire, est très controversée.

Parvenu sur la plate-forme de ce singulier monument, plate-forme assez vaste pour que cinq cents nobles mexicains aient pu s'y retrancher et se défendre contre les troupes de Cortez, on voyait, du côté de l'orient, deux tours d'une hauteur de 50 pieds, composées de trois assises. La première de ces assises était construite de pierres et de chaux, les deux autres de bois artistement travaillé. Dans l'assise de pierres était ménagé ce que l'on peut nommer le sanctuaire, et là, sur un autel haut de 5 pieds, s'alignaient les images des dieux tutélaires. Un de ces sanctuaires était consacré à Huitzilipochtli et aux divinités de la guerre, l'autre à Tlaloc. Les étages supérieurs servaient de lieu de dépôt pour les ustensiles nécessaires au culte; les cendres de plusieurs rois et grands dignitaires y étaient déposées.

Les portes des sanctuaires s'ouvraient dans la direction du couchant, et les deux tours se terminaient par des coupoles en bois. Au résumé, la hauteur totale de l'édifice, à la base duquel deux statues de pierre soutenaient des foyers sans cesse alimentés, devait être de 120 pieds. Du sommet des tours on découvrait une

partie de la vallée de Mexico, point de vue d'une beauté merveilleuse, rapportent ceux qui purent en jouir.

Dans l'espace ménagé entre le mur d'enceinte et le grand temple, s'étendait une vaste place réservée pour les danses sacrées, puis, au delà, se succédaient plus de soixante édifices importants — Sahagun en énumère soixante-dix-huit — et les différentes pierres destinées aux sacrifices : techcatls, témalacatls et téocuauhxicallis. Parmi les temples secondaires les plus importants, il faut ranger ceux de Tezcatlipoca, de Tlaloc et de Quétzacoatl. Ces trois édifices n'avaient pas les mêmes dimensions, et leur façade était tournée vers le temple principal. Notons cette particularité que le temple de Quétzacoatl, au lieu de présenter la figure d'un parallélogramme, était circulaire. En outre, sa porte d'entrée simulait la gueule d'un serpent pourvu de ses crochets; et les Espagnols, paraît-il, ne franchissaient pas ce seuil sans terreur.

Un des temples, nommé Ilhuicatitlan (*près du ciel*), était dédié à la planète Vénus. Là se dressait une colonne sur laquelle était peinte ou gravée l'image de l'astre. Près de cette colonne, à l'époque de l'apparition de la planète dans le ciel, on immolait des prisonniers.

Au nombre des édifices groupés dans l'immense enceinte, il faut compter cinq collèges de prêtres et trois séminaires, bâtiments habités par un nombre considérable de personnes vouées au culte des dieux. Venaient ensuite l'Epcoatl (*perle et serpent*), temple des ministres de Tlaloc et des divinités inférieures des eaux; le Macuicalli (*cinq maisons*), où les espions surpris dans Mexico étaient coupés en morceaux; le Tlalxico (*nombril de la terre*), dédié à Mictlanteuctli; l'Iztaccinteutl (*maïs blanc*), temple où l'on sacrifiait des victimes atteintes de lèpre; le Tlélatiloyan, excavation dans laquelle se déposait la peau des victimes écorchées. Mais arrêtons cette sèche nomenclature.

Cependant, citons encore un arsenal situé près du temple Tezcacalli (*maison des miroirs*), où l'on gardait les idoles d'Omacatl, dieu des banquets; puis un autre édifice dédié à la lune et nommé Técucizcalli (*maison de coquilles*), qui présentait cette singularité d'être couvert d'écailles de mollusques. Il était voisin d'une chapelle désignée sous le nom de Quauxicalco (*têtes de calebasses*), lieu rempli de crânes dans lequel se retiraient les souverains pour jeûner et prier. Une seconde maison de retraite, Poyautlan (*lieu sombre*), servait au grand prêtre, et plusieurs autres étaient destinées aux particuliers, ou réservées pour loger les gens de marque des provinces qu'attiraient à Mexico l'ambition, la dévotion ou la curiosité.

Dans un bassin nommé Tezcaapan (*eau-miroir*), nombre de dévots venaient se baigner pour accomplir un vœu. Parmi les fontaines ou sources renfermées dans l'enceinte sacrée, s'en trouvait une dont l'eau ne pouvait être bue que dans les fêtes solennelles. Autour des temples, se voyaient des volières où l'on élevait les oiseaux destinés aux sacrifices, et des jardins où, pour l'ornementation des autels, on cultivait les plantes remarquables par leurs fleurs ou leur parfum. Enfin un petit bois, semé de collines, de lacs, de rochers créés artificiellement, servait à des chasses sacrées.

Dans le grand temple, au nombre des chambres où l'on gardait l'image des dieux et les ornements destinés à leur culte, se trouvaient deux immenses pièces dont les proportions surprirent les Espagnols. Mais l'édifice qui leur parut le plus singulier fut une vaste prison construite en forme de cage, et dans laquelle on renfermait les idoles des nations vaincues.

De nombreux ossuaires attirèrent aussi l'attention des conquérants. Dans les uns (*Cuauxicalli*), les os étaient simplement amoncelés; dans d'autres (*Tzompatli*), les crânes, disposés de

façon à former des dessins symétriques, étaient en outre incrustés dans les murs, la face en dehors, et présentaient un spectacle encore plus répugnant que curieux.

Le plus considérable de ces trophées, situé, selon quelques écrivains, hors du mur d'enceinte du grand temple, et selon d'autres à peu de distance et même en face de sa porte principale, consistait en un vaste terre-plein en forme de parallélogramme, à demi pyramidal, d'une largeur de 154 pieds à sa base. On arrivait à sa partie supérieure par un escalier de trente marches, et sur la plate-forme se dressaient de hauts poteaux séparés par un espace de 4 pieds et percés de trous dans toute leur longueur. Ces trous servaient de support à des barres transversales garnies de crânes enfilés par les tempes. Sur les marches, s'en montraient d'autres entre chaque pierre, et, au sommet de l'édifice, se dressaient deux tours fabriquées de crânes et de chaux. Lorsqu'un de ces funèbres ornements se détériorait, les prêtres se hâtaient de le remplacer, afin de maintenir au complet le chiffre sacramentel exigé pour la symétrie du monument. Au résumé, les crânes exposés dans ces différents édifices étaient si nombreux qu'Andrès de Tapia raconte que, ayant compté ceux qui se trouvaient sur les marches et la plate-forme du grand Tzompatli, il s'arrêta au chiffre de cent trente-six mille.

D'un récent travail du docteur Hamy sur ces affreux édifices, il reste établi que Mexico en possédait cinq : le Mixcoapan-Tzompatli, où l'on plaçait la tête des victimes sacrifiées à Mixcoatl ; le Huéi-Tzompatli, que nous venons de décrire ; le Yopico-Tzompatli, où se rangeaient les têtes des victimes immolées lors de la fête du mois Tlacaxipéhualitztli, et enfin celui des victimes offertes au dieu des marchands.

Outre les temples que nous avons déjà mentionnés, il en existait quantité d'autres sur différents points de la ville. D'après

plusieurs auteurs, leur nombre n'était pas inférieur à deux mille, surmontés de trois cent soixante tours. Sur ce chiffre, dix étaient remarquables par leurs dimensions, particulièrement celui de Tlatélolco, consacré à Huitzilipochtli.

Hors de la capitale, où, d'après Torquémada, tous les édifices religieux étaient construits, sauf les dimensions, sur le modèle du grand Téocalli de Mexico, les temples les plus célèbres étaient ceux de Texcoco, de Cholula et de Téotihuacan. Bernal Diaz, qui eut la curiosité de compter les marches conduisant à leurs sommets, en trouva cent dix-sept pour le temple de Texcoco, et cent vingt pour celui de Cholula. Le grand temple de Cholula, ainsi que nombre d'autres de cette cité, était dédié à Quétzacoalt. Cortez, dans une de ses lettres à l'empereur Charles-Quint, déclare avoir compté, d'une hauteur dominant la ville, quatre cents tours appartenant à des édifices religieux. Aujourd'hui, il ne reste en ce lieu que la célèbre pyramide construite par les Toltèques, laquelle, comme nombre de constructions de ce genre, est faussement attribuée aux Aztèques.

Près de Téotihuacan, à 50 kilomètres de Mexico, se voient les ruines à demi enfouies des deux fameux temples qui servirent de modèle pour la construction de tous ceux de la contrée. Dans l'un de ces édifices on adorait le soleil, dans l'autre la lune. Les deux astres étaient représentés par des figures en pierre, d'une taille gigantesque et couvertes d'or. L'idole du soleil avait sur la poitrine une cavité où se trouvait logée une image de l'astre en or massif. Les Espagnols s'emparèrent du précieux métal et brisèrent les figures.

Autour de ces deux édifices, on remarquait de nombreux monticules qui, d'après les Indiens, étaient autant de temples consacrés aux étoiles. Du reste, c'est à cause de la multiplicité de ces monuments religieux que ce lieu fut autrefois nommé Téoti-

huacan. Torquémada, dans son *Histoire des monarchies indiennes*, estime à quarante mille le nombre des temples construits sur la superficie de l'Anahuac, et cela sans tenir compte des autels établis sur la cime des montagnes, au sein des forêts ou sur les chemins, dans le but d'exciter la dévotion des voyageurs et d'honorer les dieux champêtres.

Les revenus du grand temple de Mexico et ceux des autres temples de l'empire étaient considérables; chacun d'eux possédait des terres et des serfs chargés de les cultiver. Le produit de ces terres servait à l'entretien des prêtres, et l'on en tirait le bois qui se consumait en si grande quantité dans les sacrifices. Des majordomes, prêtres eux-mêmes, visitaient souvent ces domaines, et ceux qui les cultivaient, loin de se plaindre de leur servage, se considéraient comme heureux de contribuer par leurs fatigues au service des dieux et au bien-être de leurs ministres. Aux ressources déjà citées venaient s'ajouter les prémices des récoltes offertes pour obtenir de la pluie ou du beau temps, et les présents spontanés des villes. Il existait près de chaque temple des magasins destinés à garder les comestibles donnés aux prêtres. L'excédent de ces provisions était distribué aux pauvres.

La multiplicité des dieux mexicains exigeait un grand nombre de prêtres, qui étaient presque aussi vénérés que la divinité qu'ils servaient. Si l'on songe que le grand temple de Mexico en abritait au moins cinq mille, que quatre cents étaient affectés au culte de Tezcatzoncatl, le Bacchus aztèque, on peut admettre que les historiens ne se trompent guère en évaluant leur chiffre total à un million. Les honneurs que l'on rendait aux prêtres, le respect que l'on avait pour eux contribuaient à attirer les jeunes gens vers les fonctions sacerdotales. Les nobles, pour un temps déterminé, se plaisaient à consacrer leurs enfants au culte des dieux, exemple suivi par la petite noblesse qui acceptait les emplois

subalternes. Servir les dieux, c'était, parmi les Aztèques, honorer sa caste et conquérir un signe de distinction.

Plusieurs degrés hiérarchiques séparaient les prêtres les uns des autres. Le premier des pontifes suprêmes — ils étaient deux — portait le titre de Téoteuctli (*seigneur divin*), et le second celui de Huéitéopixqui (*grand prêtre*). Ces deux dignités ne se conféraient qu'à des personnes illustres par leur naissance, leur probité ou leur connaissance des cérémonies religieuses.

Les grands prêtres étaient des oracles que les rois consultaient dans les circonstances critiques, et jamais on n'entreprenait de guerre sans leur consentement. Ce sont eux qui sacraient les rois, qui arrachaient le cœur des victimes humaines dans les sacrifices. Le grand prêtre de Mexico était chef de la religion dans tout l'empire; mais les nations soumises par les Aztèques, aussi habiles politiques sur ce point que les Romains, conservaient le libre exercice de leur culte.

La dignité de pontife se conférait par élection; toutefois, on ignore si les électeurs étaient des prêtres ou les nobles chargés d'élire les rois. A Mexico, l'insigne de cette dignité consistait en un gland de coton suspendu sur la poitrine. Dans les fêtes, sur les vêtements luxueux du grand prêtre, se voyaient les attributs de la divinité que l'on honorait ce jour-là.

Après les deux hautes dignités sacerdotales dont nous venons de parler, la plus élevée était celle de Mexitlitéohuatzin, que le grand prêtre conférait. La tâche de ce ministre consistait à veiller, dans les fêtes religieuses, sur l'observation des rites et l'ordre des cérémonies. En même temps, il surveillait la conduite des prêtres placés à la tête des séminaires, afin de châtier ceux qui manquaient à leurs devoirs. En raison de ses fonctions compliquées, il était secondé par deux aides, sorte de vicaires dont l'un faisait office de supérieur général des séminaires. Comme insigne,

le premier de ces vicaires portait sans cesse sur lui un sac d'encens.

Venaient ensuite, dans l'ordre hiérarchique, le Tlatquimiloltecutli ou économe du sanctuaire, puis le compositeur des hymnes chantés dans les fêtes, l'Ométochtli. Les prêtres ordinaires se désignaient par le nom de Téopixqui (*ministre de dieu*), qui sert aujourd'hui à qualifier les prêtres catholiques. Dans chaque quartier de Mexico, un prêtre principal dirigeait les fêtes et les actes religieux.

Parmi les prêtres, on distinguait encore les sacrificateurs, les devins, les chanteurs; de ces derniers, les uns étaient de service le jour et les autres la nuit. Puis venaient ceux qui s'occupaient de la propreté du temple, de l'ornement des autels, de l'instruction de la jeunesse, de l'ordonnance du calendrier et enfin des peintures mythologiques.

Quatre fois par jour, le matin, à midi, le soir et à minuit, les prêtres devaient encenser les autels. A cette dernière heure, les ministres les plus importants du temple venaient assister celui qui se trouvait de garde. On encensait le soleil quatre fois dans la journée et cinq fois durant la nuit. Les parfums employés étaient le styrax liquide (*Liquidambar styraciflua*) et la résine de copal (*Rhus copallina*). Dans certaines fêtes on se servait de *chapopotli*, sorte de bitume qui se recueille sur le rivage du golfe du Mexique et qui semble provenir de volcans sous-marins. Les encensoirs étaient en terre, parfois en or et, pourvus d'un manche, ils rappelaient la forme de nos poêlons. Chaque matin, les prêtres se peignaient le corps à l'aide de noir de fumée et, sur cette peinture, ils traçaient des dessins à l'aide d'ocre rouge ou jaune. Le soir venu, tous se baignaient dans les étangs renfermés dans l'enceinte des temples.

Le vêtement ordinaire des prêtres aztèques ressemblait à celui

des autres citoyens, sauf un bonnet en coton, teint de noir, dont ils se coiffaient. Dans les cérémonies, ils portaient le largouti ou la mante. Ils laissaient croître leurs cheveux, qui parfois leur descendaient jusqu'aux pieds; ils les tressaient alors avec des rubans ou les laissaient ébouriffés et les enduisaient de couleurs, ce qui leur donnait un aspect hideux.

Outre les peintures à l'ocre, ils en préparaient d'autres pour les sacrifices qui avaient lieu sur la cime des monts ou dans les grottes ténébreuses. Prenant des scorpions, des araignées, des vers, de petites couleuvres et d'autres animaux répugnants ou venimeux, ils les brûlaient sur les foyers du temple, délayaient les cendres produites, puis les mélangaient de noir de fumée, de tabac et d'insectes vivants. Après avoir présenté ce mélange à leurs dieux, ils s'en barbouillaient le corps. Ainsi enduits, ils affrontaient tous les périls, persuadés qu'ils étaient devenus invulnérables, qu'ils pouvaient braver la dent des fauves et les morsures des serpents. Cette mixture se nommait Téopatli (*médecine divine*), et passait pour curative de toutes les maladies. Les élèves des séminaires étaient chargés de récolter les animaux nécessaires à la confection de cet étrange liniment, encore en usage parmi les Indiens. Le téopatli servait aussi aux enchantements et, dans l'esprit populaire, il a, jusqu'à aujourd'hui, conservé ses vertus surnaturelles.

Les prêtres mexicains menaient une vie très dure et jeûnaient sans cesse. Ils buvaient rarement des boissons fermentées et ne se grisaient jamais. Les trois cent trois ministres de Tezcatzoncatl, après avoir terminé le chant par lequel ils l'invoquaient, plaçaient dans l'immense jarre posée devant son image et maintenue pleine de vin d'agavé par des dévots, trois cent trois roseaux dont un seul était percé jusqu'à son extrémité. Le prêtre auquel ce roseau tombait en partage avait seul le droit de boire la liqueur fermentée, puisque seul il pouvait l'aspirer.

Durant les jours où leur service les retenait au temple, les prêtres évitaient de se rencontrer avec une autre femme que la leur; si le hasard amenait une étrangère sur leur chemin, ils passaient en baissant les yeux pour ne pas la voir. Du reste, toute incontinence de leur part était sévèrement punie. A Téotihuacan, le prêtre convaincu d'avoir enfreint les lois de la chasteté était livré au peuple et tué la nuit à coups de bâton. A Ichcatlan, le grand prêtre devait vivre dans le temple et s'abstenir de toute communication avec les femmes. Si, par malheur, il manquait à ce devoir, il était massacré, et l'on présentait ses membres à son successeur, comme exemple.

On perforait les oreilles et les lèvres des prêtres qui, cédant à la paresse, ne se levaient pas pour assister aux dévotions nocturnes, ou bien on leur arrosait la tête d'eau bouillante. A la seconde infraction, on les expulsait du temple, puis on les noyait dans un lac à l'époque de la fête du dieu des eaux. Les prêtres, d'ordinaire, vivaient en communauté sous la surveillance d'un supérieur.

Le sacerdoce, chez les Aztèques, ne durait souvent qu'un temps déterminé, à l'expiration duquel les prêtres prenaient leur retraite ou rentraient dans la vie civile pour y occuper des emplois importants. Toutefois, certains d'entre eux se vouaient aux autels pour toute leur vie. Les femmes étaient admises à la prêtrise, mais leurs fonctions se réduisaient à encenser les idoles, à entretenir le feu sacré, à balayer le temple, à préparer les comestibles des oblations, à les présenter à l'autel; elles ne pouvaient ni sacrifier aux dieux ni aspirer aux dignités supérieures, quelle que fût leur capacité.

Parmi ces prêtresses, les unes étaient vouées dès leur enfance à la vie religieuse par leurs parents, tandis que d'autres se liaient volontairement par des vœux d'un ou deux ans, soit à la suite

d'une maladie, soit pour obtenir un bon mariage, ou encore afin d'intéresser les dieux au bien-être de leur famille. La consécration des premières se pratiquait de la manière suivante. A la naissance de l'enfant, les parents l'offraient à la divinité qu'ils vénéraient, et avisaient de cet acte le prêtre de leur quartier, qui le communiquait au Tépantéohuatzin ou supérieur général des séminaires. Deux mois plus tard, on portait l'enfant au temple, on lui plaçait dans la main une fleur de grenadille (*passiflora*), un petit encensoir et un peu d'encens, comme symboles de ses occupations futures. Chaque mois on renouvelait cette cérémonie, où figuraient des écorces d'arbres destinées au feu sacré. A l'âge de cinq ans, la petite fille était remise au Tépantéohuatzin, qui la plaçait dans un séminaire. Là, on l'instruisait des règles de la religion, on lui apprenait à se bien conduire, à s'occuper des travaux propres à son sexe. Quant aux jeunes filles qui entraient dans un séminaire par suite d'un vœu, elles devaient d'abord faire le sacrifice de leur chevelure. Toutes ces religieuses vivaient très renfermées, dans le silence et le recueillement, sous la garde de supérieures. Les unes se levaient avant minuit, d'autres après, puis d'autres avant l'apparition du jour, pour attiser le feu et encenser les idoles. Bien que des prêtres assistassent à cette cérémonie, ils ne pouvaient communiquer avec les prêtresses.

Chaque matin, ces dernières s'occupaient des comestibles destinés aux oblations, et balayaient les bas côtés du temple. Les moments que leurs occupations leur laissaient libres, elles les employaient à filer ou à tisser de riches étoffes pour vêtir les idoles et orner les autels. La chasteté de ces vestales était l'objet constant de la surveillance de leurs supérieures, et la moindre faute restait sans pardon.

Lorsque la jeune fille consacrée au culte des dieux depuis son enfance atteignait sa dix-septième année, ses parents lui cher-

chaient un époux. Après l'avoir trouvé, ils présentaient au Tépantéohuatzin, sur un plat ouvragé, des cailles, de l'encens, des fleurs et des comestibles, le remerciaient des soins qu'il avait pris pour l'éducation de leur enfant, et lui demandaient la permission de la marier. Le haut dignitaire accordait d'ordinaire l'autorisation sollicitée, et il exhortait son élève au parfait accomplissement des nouveaux devoirs qu'elle allait avoir à remplir.

Parmi les différents ordres religieux des Mexicains — il y en avait d'hommes et de femmes — ceux qui prenaient Quétzacoatl pour patron méritent une mention particulière. Ils menaient une vie des plus rudes, se plongeaient dans l'eau à minuit, et veillaient presque jusqu'au jour en chantant des hymnes ou en se livrant à des actes de pénitence. Ces prêtres et prêtresses avaient le droit de se rendre à toute heure dans les forêts et de se saigner eux-mêmes, privilège dont ils jouissaient en raison de leur grande renommée de sainteté. Les supérieurs de ces couvents portaient le nom du dieu qu'ils servaient et ne rendaient de visites qu'au roi.

C'est dès leur naissance que les religieux de cet ordre étaient consacrés à Quétzacoatl, et le père qui destinait son fils au culte de ce dieu priait le supérieur du couvent à dîner. Celui-ci envoyait à sa place un de ses moines, auquel on présentait l'enfant. Le religieux, prenant entre ses bras la petite créature, l'offrait à Quétzacoatl en prononçant une prière, et lui entourait le cou du collier nommé *yanueli*, qu'elle devait porter jusqu'à l'âge de sept ans. A l'accomplissement de sa deuxième année, l'enfant était conduit au supérieur, qui lui faisait une incision sur la poitrine, incision qui, avec le collier, était un signe de consécration. A sept ans, après avoir écouté un long discours moral, dans lequel on lui rappelait par suite de quel vœu il était lié à Quétzacoatl, en l'exhortant à se bien conduire, à prier pour les siens et pour la nation, il entrait au couvent.

Un autre ordre, nommé Telpochtilztli (*réunion d'enfants*) était consacré à Tezcatlipoca. Les enfants étaient voués à ce dieu suprême par des cérémonies à peu près semblables à celles qui viennent d'être relatées, mais ils ne vivaient pas en communauté. Dans chaque quartier de la ville, à l'heure du coucher du soleil, ils étaient réunis par un supérieur pour danser, puis pour chanter l'éloge des dieux.

Chez les Totonaques existait une confrérie vouée au culte de la déesse Centéotl, et dont les membres menaient une vie des plus austères. Il n'y entrait que des hommes de soixante ans, veufs et de bonnes mœurs. Leur nombre était limité, et non seulement le peuple, mais les plus hauts personnages, y compris le grand prêtre, venaient les consulter. Ils écoutaient les questions qu'on leur adressait assis sur un banc, les regards fixés sur le sol, et leurs réponses étaient recueillies comme des oracles, même par les rois de Mexico. Ces religieux employaient leurs loisirs à la confection de peintures historiques et les remettaient au grand prêtre pour qu'il les montrât au peuple.

Au résumé, les prêtres aztèques étaient en général des lettrés, et leur vie austère, leur savoir, augmentaient encore l'influence qu'ils devaient à leur caractère sacré. Les missionnaires espagnols, en dépit de leurs préventions, ont toujours rendu justice à leur moralité, à leur chasteté. Ils les tenaient pour des gens aveuglés par le démon, et non pour des imposteurs.

Bien que le culte extérieur des Aztèques ait été avant tout sanguinaire, de nombreuses analogies avec plusieurs des coutumes de l'Église catholique frappèrent tout d'abord les Espagnols. Les croix de Tlaloc, le baptême des nouveau-nés, la confession auriculaire, les vœux de chasteté, les ordres monastiques, etc., etc., portèrent les premiers missionnaires à croire que l'Anahuac avait été évangélisé dès l'origine du christianisme, et ils voulurent voir

dans Quétzacoatl, qui prêchait la charité, la douceur et la concorde, un disciple de Jésus-Christ. La science moderne a fait évanouir ces illusions, aussi bien que celles qui prêtaient aux peuples du Mexique une origine égyptienne, européenne ou hindoue. Les Chichimèques, les Toltèques et les Aztèques ont été des peuples, sinon autochtones, au moins américains. Quant à leurs civilisateurs, on ne peut rationnellement les ranger parmi les disciples du Christ, mais peut-être faut-il voir en eux des sectateurs de Bouddha.

VIII

Sacrifices humains. — Offrandes. — Combats de gladiateurs. — Nombre des victimes annuellement sacrifiées. — Fête du feu. — Fêtes de Tezcatlipoca et de Huitzilipochtli. — Pénitences.

On ignore quel genre de sacrifices les Toltèques offraient à leurs dieux ; quant aux Chichimèques, ils restèrent longtemps sans temples, ne présentant aux objets de leur culte, le soleil et la lune, que des fleurs, des fruits et de l'encens. Aucun des peuples de l'Anahuac, du reste, n'eut l'idée d'égorger par dévotion des êtres humains, avant que les Aztèques eussent donné ce déplorable exemple.

Chez ceux-ci, les sacrifices, selon le dieu dont on célébrait la fête, variaient tant pour le nombre des victimes que par la façon dont on les tuait. Le plus souvent, on ouvrait la poitrine des malheureux désignés pour mourir; mais d'autres étaient brûlés, noyés, écorchés, condamnés à périr de faim dans les grottes où l'on enterrait les morts. D'autres, en petit nombre, succombaient dans les duels que les Espagnols nommèrent combats de gladiateurs. En général, c'était dans les temples que se commettaient les atrocités que nous aurons à raconter, car tous possédaient un autel destiné à ces meurtres religieux. Celui du temple de Mexico, nommé *téchcatl*, était un bloc de jaspe vert, convexe dans sa partie supérieure; il mesurait 3 pieds de haut, autant de large et 5 de long.

Les ministres ordinaires des sacrifices étaient au nombre de

six, qui tous possédaient leur charge par héritage. Le premier d'entre eux se nommait *Topiltzin;* mais, à l'heure où il accomplissait ses terribles fonctions, il prenait le nom du dieu auquel il sacrifiait. En outre, il endossait un vêtement rouge, rappelant la forme d'un scapulaire, et garni de franges de coton. Sur sa



Fig. 14. — Sacrifice, d'après Clavigéro.

tête, se balançait un panache de plumes vertes et jaunes; à ses oreilles étaient suspendues des émeraudes, et à sa lèvre inférieure une plume ou un *tentetl* de couleur bleue. Les autres sacrificateurs s'affublaient de robes blanches bordées de noir. Leurs cheveux flottaient libres, hérissés, et ils se ceignaient le front de bandelettes ornées de rondelles de papyrus de diverses couleurs. Tout leur corps était peint en noir, sauf le tour de leurs bouches, qu'ils barbouillaient de blanc.

Ces bourreaux, une fois en possession de la victime, la por-

taient nue jusqu'au grand autel (*téchcatl*), sur lequel ils l'étendaient après avoir indiqué aux assistants l'idole à laquelle on allait offrir le sacrifice, afin qu'ils l'adorassent. Quatre des prêtres maintenaient alors le malheureux patient par les jambes et les bras, tandis qu'un autre, à l'aide d'un instrument de pierre ou de bois taillé en forme de fer à cheval et représentant parfois un serpent recourbé, l'empêchait de remuer la tête. La pierre de l'autel étant convexe, le corps se trouvait arqué, la poitrine et le ventre saillaient, et la victime ne pouvait opposer aucune résistance. Le Topiltzin s'approchait alors et, avec un couteau de jaspe ou de calcédoine, conformément au rite, il ouvrait la poitrine du prisonnier, lui arrachait le cœur, offrait ce trophée palpitant au soleil, puis le jetait ensuite au pied de l'idole pour le brûler et contempler sa cendre avec vénération (fig. 14). Si l'idole était grande et creuse, on lui plaçait le cœur tout sanglant dans la bouche à l'aide d'une cuiller d'or, et on lui enduisait les lèvres de sang. Lorsque le patient était un prisonnier de guerre, on lui coupait la tête afin de la conserver pour le Tzompatli, puis on précipitait son corps sur l'assise inférieure du temple. Là, l'officier ou le soldat qui l'avait capturé s'emparait de cette proie, l'emportait, la faisait cuire et la servait à ses amis dans un banquet. On mangeait seulement les jambes, les cuisses et les bras. Quant au tronc, il était réduit en cendres ou jeté en pâture aux fauves de la ménagerie royale. Les Otomites coupaient la victime par quartiers et vendaient ces débris au marché. Chez les Zapotèques, on sacrifiait des hommes aux dieux, des femmes aux déesses et des enfants aux divinités inférieures. Hâtons-nous d'ajouter que, bien qu'anthropophages par sentiment religieux et non par goût, les Aztèques ne furent jamais cannibales.

Nous venons de décrire le mode le plus ordinaire des sacrifices ; mais on y apportait des raffinements encore plus barbares.

Ainsi, à la fête de Téotéoïnan, la femme qui représentait cette déesse était décapitée, tandis qu'une autre femme la portait sur ses épaules. A la fête dite *de l'arrivée des dieux*, les victimes étaient brûlées. Lors de l'une des fêtes de Tlaloc, on noyait deux enfants de chaque sexe ; dans une autre, on achetait deux enfants de six à sept ans, puis, supplice affreux, on enfermait ces innocents dans une grotte où on les laissait mourir de frayeur ou de faim.

Le sacrifice dit *des gladiateurs* était très honorable, mais les prisonniers célèbres par leur valeur y avaient seuls droit. Il existait, près du temple des grandes villes, une vaste place au milieu de laquelle se dressait un terre-plein de forme ronde, haut de 8 pieds, et sur lequel était posée une pierre semblable à une meule de moulin. Sur cette pierre, nommée *témalacatl* et que nous avons déjà mentionnée, on plaçait le prisonnier armé d'un bouclier et d'une courte épée, puis on l'attachait par un pied. Un officier ou un soldat, parfaitement équipé, montait alors sur la pierre pour combattre avec le prisonnier. On peut s'imaginer les efforts désespérés de ce malheureux pour éviter la mort, et ceux de son adversaire pour ne pas perdre sa réputation militaire devant ses compatriotes assemblés. Si le prisonnier était vaincu, un sacrificateur accourait et, mort ou vif, le portait sur la pierre des sacrifices pour lui ouvrir la poitrine et lui arracher le cœur. Le vainqueur, applaudi par la foule, était récompensé par un insigne militaire. Si, au contraire, le captif triomphait non seulement de cet antagoniste, mais de six autres, on lui rendait la liberté, ses armes, et il retournait glorieux dans son pays. Le Conquérant anonyme, qui fournit ce détail, raconte que, dans une bataille que livrèrent les Cholultèques à leurs voisins les Huéxotzincos, le principal seigneur de Cholula se lança si avant dans la mêlée que, séparé des siens, il fut fait prisonnier. Placé

sur le témalacatl, il vainquit les sept combattants qui lui furent opposés. Les Huéxotzincos, redoutant le mal que pourrait leur causer un si vaillant ennemi, s'ils le laissaient libre, lui donnèrent la mort, action qui les couvrit d'infamie aux yeux des peuples voisins.

Dans ces combats, il faut bien le dire, le prisonnier échappait rarement à la mort, car lorsqu'il résistait avec trop de courage on lui opposait un soldat qui, accoutumé à manier ses armes de la main gauche, le déroutait et avait promptement raison de lui. Aussi, pour échapper aux angoisses d'une lutte qu'ils savaient d'avance être inutile, nombre de prisonniers refusaient de se défendre, et présentaient leurs poitrines aux sacrificateurs. Les combats de gladiateurs, on le devine, attiraient toujours la foule et la passionnaient. Des repas et des danses terminaient d'ordinaire ces sanglantes journées.

Touchant le nombre des victimes annuellement sacrifiées dans l'Anahuac, les historiens sont d'opinions très diverses. Néanmoins, sans trop s'éloigner de la vérité, on peut l'évaluer à vingt mille. Du reste, le nombre des sacrifices dépendait de celui des prisonniers faits à la guerre ; dans les combats, les soldats mexicains se préoccupaient bien moins de tuer leurs ennemis que de les prendre vivants.

Le plus souvent, les victimes étaient affublées des vêtements et des insignes de l'idole à laquelle on devait les offrir. Une escorte de soldats les promenait ainsi parées dans la ville, et recueillait des aumônes pour le temple. Si le prisonnier s'échappait, on immolait à sa place le chef de l'escorte.

Outre des hommes, les Mexicains sacrifiaient aussi des animaux. Ils offraient des perdrix et des faucons à Huitzilipochtli ; des lièvres, des lapins et des renards à Mixcoatl. Chaque matin, un certain nombre de prêtres, tenant à la main une perdrix, épiaient

le lever du soleil. A peine apparu, l'astre était salué par les sons de bruyants instruments de musique, et les perdrix, aussitôt décapitées, lui étaient offertes.

Les plantes, les pierres fines, l'encens servaient aussi d'offrandes. On présentait à Tlaloc et à Coatlicué les premières fleurs, à Centéotl les premiers épis de maïs. Les offrandes de comestibles, nous l'avons vu, étaient assez considérables pour suffire à la nourriture des prêtres, car chaque matin les autels étaient encombrés par les fidèles de mets brûlants, afin que leur vapeur, montant jusqu'aux narines des idoles, allât nourrir les dieux qu'elles représentaient.

Toutefois, l'offrande la plus fréquente était celle de l'encens, et chaque demeure possédait un encensoir. Les Aztèques encensaient les idoles, les prêtres, les quatre points cardinaux, les pères de famille, les juges dans les tribunaux, surtout lorsqu'ils se disposaient à prononcer une sentence. C'était là, on le comprend, un hommage rendu aux puissants plutôt qu'un acte religieux.

Les cruautés et les superstitions des Mexicains furent imitées non seulement par toutes les nations qu'ils soumirent, mais aussi par leurs voisins, qui pourtant les pratiquaient moins fréquemment. Les Tlaxcaltèques, dans une de leurs fêtes, attachaient un prisonnier à une haute croix et le tuaient à coups de flèche; parfois, la croix était basse et l'on massacrait la victime à coups de bâton.

La grande fête de la « rénovation du feu » commençait le dernier jour du siècle, qui, nous le savons, se composait de cinquante-deux ans. Le soir venu, on éteignait le feu dans les temples, dans les maisons, puis on brisait tous les ustensiles de terre, se préparant ainsi à la fin du monde. A dater de cet instant, chacun vivait avec le terrible doute de savoir s'il avait vu le jour pour la dernière fois, si le soleil se lèverait le lendemain, s'il laisserait le

ciel perdu dans les ténèbres. Tout l'empire était en proie à cette anxiété, et, posté sur les tours des temples, sur le toit des maisons, on se tenait silencieux, les regards tournés vers les sommets où devaient s'allumer d'immenses bûchers, si les dieux se montraient cléments.

A une heure marquée, les prêtres, revêtus des ornements du dieu qu'ils servaient, chargés, en outre, d'une de ses images, se dirigeaient, suivis d'une multitude à la fois fiévreuse et consternée, vers le mont Huitzachtla, distant de Mexico d'une lieue environ. Ils avançaient en mesurant leurs pas sur la marche des étoiles, de façon à n'arriver près de la montagne qu'un peu avant minuit. L'un d'eux, appartenant au faubourg de Capulco, possédait le privilège de produire le feu nouveau ; aussi marchait-il pourvu d'un instrument composé de deux morceaux de bois sec emboîtés, instrument nommé *tlétaxoni*. L'heure solennelle arrivée, ce prêtre s'approchait d'une victime de noble origine, dont on venait d'arracher le cœur, posait son briquet sur la blessure, et imprimait à l'une de ses branches un rapide mouvement de rotation. Bientôt des étincelles jaillissaient, et un immense cri de joie s'échappait de toutes les poitrines, car la vue des étincelles annonçait que le jour reparaîtrait, que le soleil éclairerait encore la terre pendant cinquante-deux ans.

Aussitôt le feu produit, on incendiait un immense bûcher sur lequel on jetait la victime sacrifiée. Une activité extraordinaire succédait alors à l'abattement des dernières heures. Chacun se hâtait d'enflammer la torche dont il s'était pourvu, puis de regagner sa demeure. Des courriers, portant le feu sacré, s'éloignaient dans toutes les directions, allumaient le flambeau de ceux qui les attendaient sur les routes, et ceux-ci rendaient le même service aux personnes qu'ils rencontraient à leur tour. C'étaient, dans toutes les directions, des courses affolées et partout s'allu-

maient des torches et des bûchers. Ce feu nouveau, communiqué de proche en proche, allait ranimer les foyers jusqu'aux confins de l'empire.

Pendant ce temps, les prêtres retournaient au grand temple, disposaient un brasier devant l'autel de Huitzilipochtli, brasier auquel tous les habitants de la ville venaient allumer des branches de pins. On riait, on chantait, on se félicitait, on avait cinquante-deux ans de plus à vivre ! Aussi, les treize jours complémentaires du siècle, jours destinés à remettre d'accord l'année solaire et l'année civile, étaient-ils employés à réparer les édifices, à blanchir les maisons, à renouveler les meubles, les vêtements afin que tout fût neuf, ou du moins en eût l'apparence, le jour où le nouveau siècle commencerait. Ce jour-là, des illuminations, des danses, des banquets venaient consoler des heures amères que l'on avait passées, et de nombreuses victimes couvraient de leur sang les degrés des temples.

Notons, comme une singulière superstition, que, dans la dernière nuit du siècle, les femmes en état de grossesse étaient enfermées par leurs maris dans les greniers, et qu'on leur couvrait le visage de feuilles d'agavé. Par ce soin, on voulait éviter qu'elles fussent transformées en fauves. On couvrait aussi d'un masque le visage des enfants, et on les empêchait à tout prix de s'endormir, dans la crainte qu'ils fussent métamorphosés en souris.

Les sacrifices que les habitants de Cuauhtitlan offraient tous les quatre ans au dieu du feu étaient célèbres. Le jour terrible arrivé, ils plantaient six grands arbres au pied de l'autel, tuaient deux femmes, leur arrachaient la peau et leur retiraient les os des cuisses. Le jour suivant, deux prêtres se paraient de ces dépouilles.

Portant les os à la main, ils descendaient à pas lents les degrés du temple, poussant des cris aigus auxquels le peuple répon-

dait : « Voici que nos dieux approchent. » Parvenus à la dernière assise, les prêtres, tandis que les tambours résonnaient, étaient parés d'ailes en papier, puis on leur plaçait dans la bouche une perdrix sans tête. Ils commençaient alors une danse qui ne se terminait qu'à la nuit, durant laquelle le peuple égorgeait parfois jusqu'à huit mille perdrix. Ces cérémonies terminées, les prêtres suspendaient six prisonniers au sommet des arbres, et ces malheureux devenaient le but de milliers de flèches. Ces prisonniers morts, les prêtres détachaient leurs cadavres, les laissaient choir, puis leur arrachaient le cœur. Les restes de ces victimes, de même que les corps des perdrix, se partageaient entre les prêtres et les nobles, et formaient un des plats du banquet qui terminait la fête.

Du reste, les peuples de l'Anahuac se traitaient eux-mêmes avec une cruelle rudesse ; accoutumés dès leur enfance à voir verser le sang, ils répandaient le leur avec profusion. Les pénitences qu'ils s'imposaient, soit pour l'expiation d'une faute, soit pour se préparer à célébrer la fête de leurs dieux, font frémir. Ils martyrisaient leur chair comme si elle eût été insensible, dit Clavigéro, et versaient leur sang comme un liquide superflu.

Quelques prêtres se saignaient journellement. A l'aide d'épines d'agavé, ils se perçaient les lèvres, la langue, les bras et les mollets. Dans les blessures produites par ces piqûres, ils introduisaient des tiges de bambou dont ils augmentaient peu à peu la taille. Le sang de ces blessures était recueilli sur les feuilles d'une espèce de palmier, et l'on plantait les épines sur des boules de foin que l'on exposait dans le temple. Ceux qui se livraient à ces macérations se baignaient dans un bassin nommé *Ezapan*, parce que ses eaux étaient toujours teintes de sang.

Les jeûnes étaient fréquents chez les Mexicains ; ils s'abstenaient alors de boissons fermentées, de viande, et ne mangeaient qu'une

fois dans les vingt-quatre heures. Parmi ces jeûnes, il en était d'obligatoires pour le peuple, comme celui des cinq jours qui précédaient la fête de Tezcatlipoca, et celui de la fête du soleil. A ces époques, le roi se retirait dans le temple pour se saigner, selon l'usage national.

D'autres jeûnes étaient particuliers, comme celui des propriétaires des victimes, la veille du jour où celles-ci devaient être immolées. Les maîtres des prisonniers de guerre que l'on sacrifiait à Xipé jeûnaient pendant quarante jours. Les nobles, de même que le roi, avaient dans le temple des appartements spéciaux pour faire pénitence, et, certains jours de fête, tous les employés publics devaient, après leur travail, passer la nuit dans une de ces retraites.

Dans le temple principal de Téotihuacan, habitaient quatre prêtres célèbres par l'austérité de leur vie. Vêtus comme les pauvres gens, ils se nourrissaient d'un pain de maïs de deux onces, et leur boisson se composait d'une tasse d'*atolli*, sorte de bouillie de maïs encore en usage aujourd'hui. Chaque nuit, deux d'entre eux veillaient, chantaient des hymnes, encensaient les idoles et versaient un peu de leur sang sur les autels. Ils menaient cette vie de jeûne pendant quatre ans, sans autre répit qu'un jour de fête qui revenait tous les mois, et durant lequel ils pouvaient manger ce qui leur plaisait. La veille d'une cérémonie religieuse, ces fanatiques se perforaient les oreilles à l'aide d'épines d'agavé, et introduisaient des morceaux de bambou dans la blessure. Si l'un d'eux mourait, un postulant prenait sa place. Enfin, le temps de la pénitence écoulé, quatre nouveaux prêtres recommençaient aussitôt la même vie. La renommée de ces ascètes était si grande que les rois eux-mêmes les respectaient. Mais malheur à celui d'entre eux qui manquait à ses devoirs : on le tuait à coups de bâton; son corps était brûlé, et l'on jetait ses cendres au vent.

Dans les calamités publiques, le grand prêtre de Mexico se condamnait à un jeûne extraordinaire. Il se retirait au fond d'un bois, dans une cabane de verdure dont on renouvelait les rameaux à mesure qu'ils se flétrissaient. Privé de toute communication avec ses semblables, sans autre aliment que du maïs cru et de l'eau, il passait là une année en prière, répandant de temps à autre son sang.

Une des quatre grandes fêtes aztèques était celle de Tezcatlipoca. Dix jours avant sa date, un prêtre, paré des vêtements de l'idole, sortait du temple, un bouquet à la main, soufflant dans un flageolet de terre cuite moulée, qui rendait des sons aigus. Après avoir salué les quatre points cardinaux, en commençant par le levant, le prêtre soufflait avec plus de violence dans son instrument, puis il ramassait un peu de terre qu'il se mettait dans la bouche et l'avalait. Chacun s'agenouillait en entendant les sons de la flûte, et, pleins de terreur, ceux qui avaient commis un crime priaient le dieu de leur pardonner leur faute, de ne pas permettre qu'elle fût découverte, et leur zèle, leur trouble, les trahissaient. En même temps, les soldats demandaient force et valeur pour combattre victorieusement l'ennemi et faire de nombreux prisonniers. A une heure donnée, tout le peuple répétait l'action d'avaler de la terre et implorait la protection des dieux.

Les sons du flageolet se faisaient entendre chaque jour, jusqu'à l'heure où commençait enfin la fête. La veille, les nobles portaient à l'idole un nouvel habillement, dont les prêtres la revêtaient aussitôt; l'ancien, placé dans un coffret, était conservé comme une relique. Outre ce vêtement neuf, on parait le dieu d'insignes d'or, d'argent et de plumes, et l'on soulevait les draperies qui fermaient d'ordinaire l'entrée du temple, afin que tous les fidèles pussent voir et adorer le dieu.

Le jour de la fête, non seulement les esclaves recouvraient momentanément leur liberté; mais, dans la crainte de déplaire au dieu, leurs maîtres s'abstenaient de les maltraiter, même en parole. Le soleil levé, le peuple s'assemblait sur l'assise inférieure du temple. Plusieurs prêtres, peints en noir, vêtus de la même façon que l'idole, la portaient sur une litière. Les jeunes gens des deux sexes lui entouraient le cou d'une longue corde garnie de grains de maïs grillés, puis enfilés et formant une guirlande. Cette guirlande, symbole de la sécheresse, si redoutée des Mexicains, se nommait *Toxcatl*, nom qui devint celui du mois durant lequel la fête se célébrait.

Portant de ces chapelets à la main et autour du cou, les jeunes gens et les nobles marchaient en procession autour du temple, dont le pavé était semé de fleurs et d'herbes odoriférantes. On replaçait alors la statue sur l'autel, puis on lui offrait de l'or, des joyaux, des fleurs, des plumes, des animaux et des comestibles préparés par les femmes ou les jeunes filles qui, par suite de vœux, remplissaient, ce jour-là, l'office de servantes du dieu. Les jeunes filles, guidées par un prêtre vêtu d'une façon bizarre, portaient les vivres que les jeunes gens distribuaient. Enfin, on procédait au sacrifice de la victime qui représentait le dieu Tezcatlipoca, victime choisie parmi les prisonniers les plus jeunes et les plus remarquables par leurs qualités physiques. Désigné pour mourir une année à l'avance, ce jeune homme, à dater de ce jour, portait les mêmes vêtements que l'idole. Il parcourait la ville à son gré, mais toujours escorté de gardes, et on l'adorait comme l'image de la divinité suprême. Vingt jours avant la fête, on mariait ce malheureux à quatre jeunes filles et, durant les cinq derniers jours, on lui procurait tous les plaisirs possibles.

Le matin de la fête, on le conduisait au temple en grande pompe, et, un instant avant d'y arriver, il adressait ses adieux à

ses femmes. Il accompagnait l'idole dans la procession que nous venons de décrire; puis, l'heure du sacrifice venue, on l'étendait devant l'autel, où le grand prêtre, avec des façons respectueuses, lui ouvrait la poitrine et lui arrachait le cœur. Son cadavre n'était pas jeté du haut des degrés comme celui des autres victimes, mais porté jusqu'au temple et décapité. Le crâne se plaçait dans le Tzompatli, où se conservaient tous ceux des malheureux qui l'avaient précédé. Ses bras et ses cuisses, cuits et condimentés, figuraient sur la table des nobles.

Après le sacrifice, les séminaristes et les prêtres se livraient à la danse jusqu'au coucher du soleil, et les jeunes filles portaient à l'idole des fruits ornés de crânes et du pain de maïs pétri avec du miel. Ce pain et ces fruits, placés devant l'autel, servaient de prix aux jeunes gens qui sortaient victorieux d'une course entreprise sur les escaliers du temple. Du reste, ce n'était pas là leur seule récompense, on les parait de riches vêtements, et ils étaient acclamés par les prêtres et par le peuple. La fête se terminait par la mise en liberté des séminaristes des deux sexes en âge de se marier. Ceux qui restaient au séminaire accablaient alors leurs anciens compagnons de railleries outrageantes et les criblaient de flèches de jonc, leur reprochant d'abandonner le service des dieux pour les plaisirs du mariage. Les prêtres permettaient ces excès comme un soulagement à l'effervescence naturelle à la jeunesse.

Dans le cours du même mois, on célébrait la première fête de Huitzilipochtli, dont les prêtres fabriquaient d'abord une statue de la taille d'un homme. Ils figuraient les os par du bois d'acacia, et simulaient les chairs à l'aide d'une pâte composée des semences dont ils faisaient usage dans leur cuisine, semences broyées et mêlées de sang. Aussitôt achevée, la statue était revêtue d'habits en étoffe de coton ou de fil d'agavé, et couverte d'un manteau de

plumes. On lui posait sur la tête un parasol de papier orné de plumes, surmonté d'un couteau de silex ensanglanté, et on lui plaçait une plaque d'or sur la poitrine. Tous les vêtements de l'image étaient semés de dessins représentant des os et diverses parties du corps humain, soit pour rendre hommage au pouvoir du dieu dans les batailles, soit pour rappeler la terrible vengeance tirée par lui de ceux qui avaient conspiré contre l'honneur et la vie de sa mère.

La statue, posée ensuite sur une litière soutenue par quatre serpents en bois, était portée, de l'endroit où elle avait été fabriquée jusqu'à l'autel, par les quatre officiers les plus renommés de l'armée. Des jeunes gens, formant un cercle à l'aide de flèches que les uns tenaient par la pointe et les autres par la baguette, précédaient la litière, chargés d'une sorte de pancarte sur laquelle étaient représentées les actions glorieuses du dieu, actions que l'on célébrait en même temps par des hymnes.

Le jour de la fête, on décapitait le matin nombre de perdrix, dont on jetait les corps au pied de l'autel. Le premier qui sacrifiait un de ces oiseaux était le roi, bientôt imité par les prêtres et le peuple. Tout ce gibier garnissait ensuite la table royale et celle des prêtres. Les fidèles, armés d'encensoirs en terre, brûlaient des parfums en l'honneur du dieu, et recueillaient les braises dans un foyer nommé *Tlexictli.*

Après cette cérémonie, qui valait à la fête le nom d'« Encensement de Huitzilipochtli », les jeunes filles et les prêtres dansaient. Les premières se peignaient le visage, ornaient leurs bras de plumes, se couronnaient de chapelets de maïs et portaient à la main des bambous surmontés de banderoles en coton ou en papier. Les prêtres, le visage noirci, le front couvert de rondelles de papyrus, les lèvres enduites de miel, étaient armés d'un sceptre terminé par un globe de plumes surmonté d'une fleur. Sur le

bord du foyer où brûlait le feu sacré, deux hommes, chargés d'une cage en sapin, dansaient, tandis que les prêtres s'appuyaient sur leurs sceptres, cérémonies qui avaient toutes une signification. Dans un lieu séparé, les courtisans et les officiers se livraient également à la danse; mais les musiciens, au lieu d'occuper le centre du bal, se postaient de façon qu'on entendît le son des instruments sans voir ceux qui en jouaient.

Une année avant la fête, en même temps que la victime destinée à Tezcatlipoca, on choisissait celle qui devait être offerte à Huitzilipochtli. Cette nouvelle victime était désignée sous le nom d'*Ixtéocalé* (savant seigneur du ciel). Les deux captifs se promenaient ensemble; toutefois, on n'adorait pas le représentant de Huitzilipochtli. Le jour du sacrifice, la victime était vêtue d'un habit de papier peint et on la couronnait d'une sorte de mitre fabriquée de plumes d'aigle. Sur l'épaule, on lui plaçait un filet et un sac, et, avec cette charge, elle prenait part aux danses. La coutume permettait à ce malheureux de fixer lui-même l'heure de son supplice. Aussi, une fois résolu à mourir, il se présentait aux sacrificateurs qui, au lieu de l'étendre sur l'autel, lui arrachaient le cœur en le soutenant sur leurs bras. Leur tâche accomplie, ils reprenaient leurs danses jusqu'à la nuit, ne s'interrompant que pour encenser l'idole. C'est dans cette fête que les prêtres pratiquaient une incision sur le ventre, la poitrine et les poignets des enfants nés une année auparavant; cette opération les consacrait au dieu protecteur de la nation, et c'est elle qui a dû faire croire que la circoncision se pratiquait chez les Aztèques. Cependant, Torquémada affirme qu'elle faisait partie des coutumes totonaques.

Chaque dieu avait donc ses fêtes, toujours terminées par des sacrifices humains, et le temps devait à peine suffire aux Aztèques pour accomplir les devoirs réclamés par leur religion. Selon toute

probabilité, en dehors des fêtes de Tlaloc, de Quétzacoatl, de Tezcatlipoca et de Huitzilipochtli, chacun n'était tenu de manifester son zèle que pour le dieu protecteur de sa caste ou de son métier. Mais nous croyons en avoir dit assez sur ce sujet; il devient fastidieux, écœurant de décrire sans cesse des cérémonies sanglantes, à peu près identiques et sans enseignement; aussi n'irons-nous pas plus loin. C'est dans les rites observés pour les naissances, les mariages et les enterrements, que nous étudierons de nouveau les superstitions du peuple étrange dont nous écrivons l'histoire.

IX

Election des rois. — Couronnement. — Conseillers royaux. — Ambassadeurs. Courriers. — La noblesse. — Le peuple. — Impôts et tributs.

Le jour où les Aztèques placèrent à leur tête Acamapictli, en lui conférant le pouvoir, les honneurs et les prérogatives de la royauté, ils semblent avoir établi du même coup que dorénavant les rois seraient toujours élus. Aussi, quelque temps après, on nomma quatre électeurs chargés, à l'heure voulue, de résumer les votes de la nation. Ces électeurs, choisis parmi les principaux nobles et appartenant même à la race royale, étaient en outre des hommes d'une sagesse renommée. Leur mandat cessait après l'élection, et ils ne pouvaient être réélus qu'avec l'assentiment général de la noblesse. Si un des électeurs mourait avant le roi, on le remplaçait aussitôt. A dater du règne d'Itzacoatl, les rois d'Alcolhuacan et de Tacuba firent partie des électeurs ; mais leur titre paraît avoir été purement honorifique, car aucun fait ne démontre qu'ils aient jamais pris une part directe à l'élection.

Afin de ne pas donner aux électeurs un pouvoir trop absolu ou pour éviter autant que possible les luttes de partis, on rendit la couronne héréditaire dans la famille d'Acamapictli. Par la suite, il fut décidé qu'au roi mort succéderait non un de ses fils, mais un de ses frères. A défaut de frère, on devait élire un neveu ou un cousin du défunt, en laissant aux électeurs le soin de choisir le plus digne. Il est à remarquer qu'au Mexique la primogéniture, à ce point de vue, ne conférait aucune prérogative ;

ainsi, à la mort de Moteuczoma I, son cousin Axayacatl, qu'il avait lui-même recommandé, fut élu de préférence à ses frères aînés, Tizoc et Ahuitzotl.

On ne procédait à l'élection du nouveau roi qu'après avoir célébré les funérailles de son prédécesseur. L'élection terminée, on en communiquait le résultat aux grands feudataires et aux rois d'Alcolhuacan et de Tacuba, chargés de la ratifier. Les deux rois, accompagnés de toute la noblesse et après avoir choisi un jour d'heureux augure, conduisaient le nouveau souverain au temple. Les feudataires ouvraient la marche du cortège, revêtus des insignes de leur dignité, suivis des nobles de la cour parés des marques distinctives des emplois qu'ils remplissaient. Venaient ensuite les deux rois alliés et, derrière eux, le nouvel élu, sans autre vêtement qu'une ceinture exigée par la décence. Il montait au temple appuyé sur l'épaule des deux seigneurs les plus importants de la cour, et un des grands prêtres, escorté de tous les dignitaires religieux, venait le recevoir. Le nouveau roi commençait par adorer Huitzilipochtli en touchant le sol de la main et en la portant ensuite à ses lèvres. Le grand prêtre l'enduisait alors d'une sorte de teinture noire et l'aspergeait quatre fois d'une eau sacrée à l'aide de branches de cèdre, de saule et de tiges de maïs. On le couvrait aussitôt d'un manteau sur lequel étaient peints des crânes et des os humains, on lui posait sur la tête deux voiles, un noir et un vert, ornés des mêmes funèbres emblèmes. Enfin, on le chaussait de riches sandales, puis on lui suspendait au cou une petite calebasse pleine de semences destinées à le protéger contre certaines maladies, contre les maléfices et les tromperies; on plaçait alors entre ses mains un encensoir et un sac plein de résine de copal afin qu'il encensât les dieux.

Durant toutes ces cérémonies, le roi restait accroupi. Le grand

prêtre, prenant place sur un siège, prononçait un discours dans lequel, après avoir félicité le nouvel élu, il énumérait les devoirs qu'il aurait à remplir envers les sujets qui lui confiaient le pouvoir. Il lui recommandait le zèle pour la religion, la justice, l'assistance des pauvres et la défense de la patrie. Venaient ensuite les harangues des rois alliés, puis celles des nobles, auxquelles le roi répondait par des paroles de reconnaissance et par la promesse de se dévouer au bonheur de l'État.

Après ces discours officiels, le roi accompagné de son cortège, regagnait les degrés inférieurs du temple, où l'attendait le reste de la noblesse qui, après avoir juré obéissance au nouvel élu, lui offrait des vêtements et des bijoux. Il pénétrait ensuite dans une salle particulière. Là, il devait rester seul durant quatre jours, se contenter d'un unique repas par vingt-quatre heures, se baigner journellement et se piquer les oreilles afin de présenter, en même temps que des parfums, des gouttes de son sang à Huitzilipochtli. Enfin, il demandait aux dieux de lui donner les lumières dont il avait besoin pour gouverner sagement le royaume. Le cinquième jour, les nobles venaient le chercher pour le conduire au palais. Là, il confirmait les feudataires dans leurs charges, et les divertissements populaires : bals, banquets et illuminations, commençaient.

Par suite d'une coutume que Moteuczoma érigea en loi, le nouveau roi, avant de se voir couronner, devait entreprendre une guerre et conquérir les victimes destinées aux dieux dans cette importante cérémonie. Or, soit qu'ils eussent à châtier des rebelles, soit qu'ils cherchassent querelle à leurs voisins, les occasions de combattre ne manquaient jamais aux Aztèques.

Les historiens sont muets sur le cérémonial usité pour le couronnement ; on ne sait qu'une chose, c'est qu'il appartenait au roi des Alcolhuas de poser la couronne sur le front de l'élu.

Cette couronne, nommée *copilli*, ressemblait à une mitre dont la partie antérieure se redressait et se terminait en pointe, tandis que la partie inférieure retombait sur le cou. Elle se composait de plaques ou de fils d'or, parfois de plumes choisies au goût de celui qui devait la porter (fig. 15).

Dans l'intérieur du palais, le roi était vêtu d'un manteau bleu et blanc, couleurs royales dont il avait seul le droit de faire usage. Lorsqu'il se rendait au temple, ses habits étaient toujours blancs. Du reste, il revêtait un costume différent selon qu'il ren-

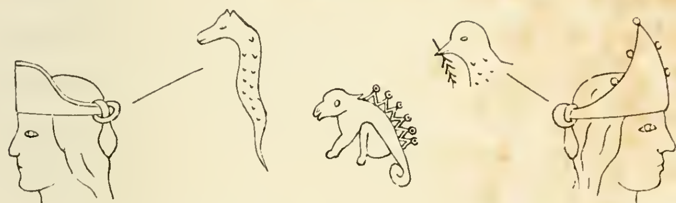


Fig. 15. — Ahuitzotl et Huitzilihuitl, coiffés du copilli et avec l'hiéroglyphe de leur nom; d'après les manuscrits idéographiques.

dait la justice, présidait son conseil ou assistait à une fête publique. Il ne sortait qu'entouré de courtisans, coiffé du *copilli* et précédé d'un noble armé de baguettes en bois aromatique ou mi-parties or et argent, signe qui annonçait au peuple l'approche du souverain.

L'autorité des rois aztèques, comme toute autorité royale, varia avec les circonstances et selon le caractère de l'élu. Au début de la monarchie, leur pouvoir fut très restreint, presque paternel. Leur conduite était alors pleine d'humanité, et la redevance qu'ils exigeaient de leurs sujets très modérée. Peu à peu, l'orgueil, d'une part, la servilité, de l'autre, leur firent dépasser les limites de la puissance que la nation leur avait concédée, et ils en arrivèrent au pouvoir absolu, au despotisme. En dépit de ces usurpations, les Mexicains respectèrent toujours leurs rois; ils ne se

révoltèrent qu'en face de la faiblesse de Moteuczoma Xocoyotzin, lorsqu'ils le virent accepter le joug des Espagnols.

Les rois aztèques avaient trois conseils suprêmes composés d'hommes de la première noblesse. Dans ces conseils se discutait tout ce qui était relatif au gouvernement des provinces, aux contributions et aux guerres à entreprendre. Le roi, d'ordinaire, ne prenait aucune mesure importante sans l'assentiment de ces conseillers qui, peu à peu, devinrent de simples courtisans.

Parmi les nombreux fonctionnaires de la cour, il y avait un trésorier général ou grand majordome, chargé de recevoir les tributs levés sur les provinces. Les comptes, d'après Bernal Diaz del Castillo, étaient tenus à l'aide de peintures. Un autre trésorier prenait soin des bijoux et dirigeait en même temps les ouvriers qui les fabriquaient. Un troisième surveillait les artistes en plumes, et un grand veneur approvisionnait les bois de gibier.

Les rois aztèques se faisaient représenter par des ambassadeurs, et, bien que le cérémonial imposât des discours dont on variait peu les formules, ils choisissaient toujours, pour les missions délicates, des hommes de haute naissance et d'une éloquence reconnue. Une ambassade se composait de plusieurs individus portant des insignes consacrés. En général, les plénipotentiaires se paraient d'un vêtement vert garni de franges, et leur coiffure était ornée de plumes magnifiques. Ils tenaient de la main droite une flèche dont ils dirigeaient la pointe vers la terre. A leur bras gauche, ils suspendaient un bouclier et un filet, ce dernier rempli de provisions. Ils étaient accueillis avec égard partout où ils passaient, et, en pays ennemi, tant qu'ils ne s'écartaient pas de la grande route qui conduisait au lieu vers lequel ils se dirigeaient, leurs personnes étaient inviolables.

Arrivés près de la ville où devait s'exercer leur mandat, ils attendaient, pour y pénétrer, que les nobles de la localité vinssent

à leur rencontre afin de les conduire dans la « maison publique », où ils étaient logés, nourris et entourés de soins. On brûlait devant eux des parfums, on leur offrait des bouquets, et, aussitôt qu'ils se sentaient reposés, on les conduisait au palais du gouverneur ou du roi. On les introduisait enfin dans la salle d'audience, où celui vers lequel ils étaient envoyés les attendait, assis et entouré de ses conseillers.

Après une profonde révérence, les ambassadeurs s'asseyaient sur le sol, au milieu de la salle, puis, sans lever les yeux, sans desserrer les lèvres, ils attendaient qu'on les invitât à parler. Cette invitation faite, le principal d'entre eux, après un salut, exposait à voix basse l'objet de sa mission. Le roi et ses conseillers l'écoutaient avec attention, sans jamais l'interrompre. La harangue terminée, les ambassadeurs regagnaient leur logis. Pendant ce temps, le roi discutait avec ses conseillers, puis un de ses ministres portait sa réponse aux ambassadeurs. Alors on les approvisionnait de vivres pour leur voyage, et ceux qui étaient allés les recevoir les reconduisaient jusqu'aux portes de la ville.

Les rois aztèques avaient des courriers, et ces hommes, à l'occasion, revêtaient des insignes qui révélaient au peuple les nouvelles intéressantes qu'ils portaient au souverain. S'il s'agissait d'une bataille perdue, ils cheminaient les cheveux épars. En arrivant à Mexico, ils se rendaient droit au palais, s'agenouillaient devant le roi et lui racontaient la défaite. Si, au contraire, ils venaient annoncer une victoire, leurs cheveux étaient attachés à l'aide d'une corde de couleur, et ils se drapaient dans une étoffe blanche. Tenant un bouclier de la main gauche, et de la droite une épée, ils avançaient en faisant le simulacre de combattre et chantaient des hymnes qui rappelaient les victoires passées. Le peuple, enthousiasmé par les nouvelles qu'ils apportaient, les escortait en poussant des cris d'allégresse.

Afin que les messagers pussent arriver avec promptitude de toutes les parties de l'empire à la capitale, il existait sur les routes principales, de 6 kilomètres en 6 kilomètres, de petites tours où des courriers se tenaient constamment prêts à se relayer. Le premier qui partait gagnait le poste prochain, communiquait verbalement à un de ses collègues la nouvelle dont il était chargé, ou lui remettait les peintures hiéroglyphiques qui tenaient lieu d'écrits. De poste en poste, les nouvelles parvenaient vite à leur destinataire, car on prétend que ces courriers franchissaient jusqu'à 100 lieues par jour. C'est grâce à cette organisation que l'on pouvait journellement servir, sur la table de Moteuczoma, du poisson frais venu du golfe du Mexique, distant de 80 lieues environ.

Les courriers s'exerçaient à la course dès leur enfance, et les prêtres chargés de les dresser à cet emploi stimulaient leur zèle en les récompensant par des prix. De nos jours encore, les distances que franchissent les piétons indiens, qui trottent plutôt qu'ils ne marchent, sont une cause de surprise permanente pour les Européens.

La noblesse de l'empire aztèque se divisait en une multitude de classes que les Espagnols confondirent sous la dénomination générale de Caciques. Ce mot, qui signifie *prince* ou *seigneur*, appartient à la langue haïtienne, et son équivalent mexicain est *Tlaotani*. A l'arrivée des Espagnols, il existait trente de ces feudataires possédant cent mille vassaux, et trois mille possédant une ville ou un bourg.

Les nobles de chaque catégorie jouissaient de privilèges distincts et portaient un costume qui permettait de reconnaître, à première vue, leur rang hiérarchique. Les nobles seuls avaient le droit de parer leurs vêtements de bijoux d'or, d'argent et de pierres précieuses. Jusqu'au règne de Moteuczoma II, les charges

importantes du palais, de la magistrature et de l'armée furent l'apanage exclusif de la noblesse.

En général, les titres de noblesse étaient héréditaires chez les Aztèques, et plusieurs grandes familles, issues des fondateurs de Mexico, conservèrent leur influence jusqu'à l'heure de la conquête. Aujourd'hui encore il existe quelques branches de ces puissants d'autrefois, mais avilies par la misère et confondues avec la plèbe.

Les terres du Mexique étaient divisées entre la couronne, les nobles, les prêtres et les plébéiens, et le majordome du palais en possédait des plans très exacts. Les terres royales, sur ces cartes, étaient indiquées par la couleur pourpre; celles des nobles par un rouge foncé fourni par la cochenille; celles du peuple par la couleur jaune. Dans ces plans, on voyait du premier coup d'œil les limites et les dimensions de chaque propriété, et ils servirent longtemps aux Espagnols pour régler les différends qui s'élevaient entre les Indiens. Plusieurs villages conservent de ces titres; je citerai entre autres celui du village de Tilapa, dans la vallée d'Orizava, que j'ai vainement tenté d'acquérir. Dans ce document, se trouvent figurées non seulement les propriétés, mais les produits que l'on y récoltait et les animaux que l'on y rencontrait.

Parmi les biens inaliénables de la couronne, il en était dont certains dignitaires de la cour possédaient l'usufruit. Ces seigneurs ne payaient aucun tribut; seulement, à chacune de leurs visites au souverain, ils lui offraient, en signe de vasselage, des fleurs et des oiseaux. En outre, l'entretien des palais et des jardins royaux leur incombait. Ces usufruitiers entouraient le roi lorsqu'il se présentait en public, ce qui leur valait des honneurs et des marques de respect. Lorsqu'un de ces seigneurs mourait, son fils aîné lui succédait; mais il perdait ses droits s'il changeait

de résidence, et un nouveau titulaire, nommé par le roi ou élu par les habitants du district, prenait alors sa place.

Les domaines des nobles avaient pour origine des dons royaux, accordés comme récompense des services rendus à l'État, et ils se transmettaient de père en fils. Ces terres n'étaient pas inaliénables; toutefois, il était interdit de les donner ou de les vendre à des plébéiens.

Dans les héritages, les Mexicains respectaient le droit d'aînesse. Cependant, si le premier-né de leurs fils était incapable d'administrer ses biens, le père pouvait choisir un autre de ses enfants, à la condition que cet héritier se chargeât de subvenir aux besoins de son aîné. Les filles, au moins à Tlaxcala, n'héritaient jamais; par cette disposition, on voulait éviter que des biens de famille passassent dans des mains étrangères.

Les majorats prirent naissance sur le sol d'Anahuac vers le douzième siècle, lorsque Xolotl, roi des Chichimèques, divisa les terres entre les nobles de sa nation et ceux d'Alcolhuacan. Ces donations furent faites sous la condition expresse, pour les favorisés, d'une fidélité inviolable, de la reconnaissance du pouvoir royal et de l'obligation, en cas de besoin, d'aider la couronne de leurs biens, de leur personne et des bras de leurs vassaux.

Les terres qui appartenaient aux villes et aux villages se divisaient en autant de lots qu'il y avait de quartiers; elles ne pouvaient être aliénées sous aucun prétexte, et certaines parties étaient affectées à pourvoir l'armée de vivres. Les rois d'Espagne assignèrent plus tard des terres aux Indiens et leur en concédèrent la possession perpétuelle. Ce soin a été vain. Grâce à l'influence de certains particuliers et à l'injustice de plusieurs juges, les Indiens se sont souvent vus déposséder. De nos jours, il est peu de villages, surtout dans les alentours des villes, qui ne soient en procès avec les municipalités de leurs puissantes voi-

sines, pour défendre ce qui leur reste des terres que leur octroyèrent les rois d'Espagne, terres sans lesquelles ils cesseraient d'exister.

Toutes les provinces que conquéraient les rois aztèques étaient ordinairement partagées entre leurs favoris, et elles payaient à la couronne un tribut qui se composait d'une quantité de fruits, d'animaux et de minéraux déterminée par un tarif. En outre, les marchands, en guise d'impôt, devaient livrer une part de leurs marchandises, les artisans une part de leur travail. Dans la capitale de chaque province, existait un magasin destiné à recevoir les grains, les denrées, les vêtements, tous les objets recueillis par les percepteurs du district. Ces percepteurs, qui, comme insigne de leur charge, portaient une baguette d'une main et un éventail de l'autre, étaient détestés par le peuple, partout et toujours ennemi du fisc, dont il voit mieux les inconvénients que l'utilité.

Les plébéiens étaient soumis à des corvées et tenus de travailler aux embellissements de la capitale; toutefois, cette obligation cessait après leur mariage. Ils offraient alors un banquet aux préposés des travaux publics, leur présentaient leur femme, et recevaient, comme signe de libération, une hache de cuivre.

Les trésoriers de la couronne, en guise de registres, faisaient, ainsi que nous l'avons dit, usage de peintures où se trouvaient désignés non seulement les peuples tributaires, mais la nature, la quantité et la qualité des produits qu'ils étaient tenus de livrer. D'après ces statistiques, nombreuses dans la collection de Mendoza, Xocomocho, Huéhuétla et Mazatlan, unies à d'autres villes de la côte de l'océan Pacifique, devaient approvisionner annuellement le trésor royal de vêtements de coton, de quatre mille bottes de plumes de couleurs variées, de deux cents sacs de cacao, de quarante peaux de tigre et de cent soixante oiseaux d'espèces déterminées. Huaxyacac, Coyalpan et Atlacuéchahuaxan, villes zapo-

tèques, étaient imposées de quarante lingots d'or et de vingt sacs de cochenille. Tlachquiauhco, Axotlan et Téotzapotlan fournissaient vingt vases d'une dimension convenue, remplis de poudre d'or. Tochtépec, Otatitlan, Cozamaloapam, avec d'autres villes du littoral atlantique, outre des vêtements de coton, du cacao et de l'or, payaient un tribut de vingt mille bottes de plumes, de six colliers d'émeraudes, de quarante morceaux d'ambre et de cristal de roche montés en or de façon à servir de pendants d'oreilles, auquel il faut ajouter cent outres de résine de liquidambar et seize mille charges de gomme élastique.

Tépéyacac, Quécholac, Técamalchalco, Acatzinco, etc., etc., fournissaient quatre mille sacs de chaux, quatre mille charges de grands bambous pour la construction des édifices, autant de petits pour la fabrication des flèches, plus une certaine quantité de matières aromatiques. Molinaltépec et ses voisines de la Terre-Chaude envoyaient six cents mesures de miel, quarante vases pleins d'ocre jaune, cent soixante haches de cuivre, quarante rondelles d'or et des turquoises. Les villes du pays des Tlahuicas versaient au trésor seize mille grandes feuilles de papyrus et quatre mille gourdes de tailles différentes. Les nattes, au nombre de huit mille, étaient fournies par Téhuiloxacan. Enfin, d'autres provinces envoyaient de la chaux, des poutres, des oiseaux et des quadrupèdes. Xilotépec, ville des Otomites, payait un tribut de quarante aigles vivants, et, toujours d'après les peintures de la collection de Mendoza, nous savons encore que les Matlatzincos, soumis par le roi Axayacatl, devaient, outre les tributs ordinaires, cultiver un vaste terrain dont les produits appartenaient à l'armée.

Ces énormes contributions, augmentées des produits de la guerre, des cadeaux des gouverneurs de provinces et de ceux des feudataires, rendaient les souverains si opulents que leur luxe

émerveilla les conquérants espagnols. Par contre, ces charges écrasaient le peuple, qui les voyait croître sans cesse. Il est certain qu'une grande partie de ces richesses servait à payer les employés, les ministres, les magistrats, à récompenser les services rendus à l'État et aussi à secourir les veuves, les orphelins, les invalides, les vieillards, classes pour lesquelles les Aztèques ressentaient une vive compassion. Il est certain encore que, dans les temps de disette, les magasins royaux s'ouvraient pour le peuple ; mais combien de malheureux, qui pouvaient à peine payer leur tribut, n'en revoyaient jamais rien. Au poids écrasant de ces contributions il faut ajouter la dureté avec laquelle elles étaient recouvrées ; car celui qui se trouvait hors d'état d'y satisfaire était vendu comme esclave, et sa liberté payait la dette que son travail n'avait pu acquitter.

Au résumé, derrière le luxe inouï de la cour, se cachait la misère, qui découle naturellement de tout gouvernement despotique. Le roi, les nobles, les prêtres, les officiers, les classes privilégiées vivaient dans l'abondance; quant au peuple, attaché à la terre, fatigué de corvées, mal nourri, sans espérance de voir son sort s'améliorer, il peinait pour subvenir, non à ses besoins, mais à ceux des grands. Entre le roi et ses vassaux existait un abîme infranchissable, et ces derniers, les soldats surtout, considéraient la mort comme un bien, car elle leur ouvrait les portes d'un monde où leurs souffrances devaient enfin cesser. Oppresseur ou opprimé, ces deux mots, hélas! ne résument-ils pas l'histoire de l'homme à travers les siècles et dans tous les pays?

X

Naissance. — Baptême. — Mariages. — Cérémonies nuptiales. — Polygamie. Enterrements. — Crémation.

Lorsqu'une Mexicaine se sentait dans un état intéressant, elle communiquait cette nouvelle à ses proches. La famille se réunissait aussitôt pour féliciter la future mère et faire choix de la matrone qui aurait à l'assister. « L'heure mortelle » arrivée, si la patiente venait à succomber, on la parait de ses vêtements les plus luxueux; puis, après le coucher du soleil, son mari l'emportait sur ses épaules, escorté par nombre de matrones armées d'épées et de boucliers. Il s'agissait de défendre le corps de la défunte contre les entreprises des soldats novices, auxquels une étrange superstition faisait croire que l'un des doigts d'une femme morte dans l'enfantement était un talisman qui rendait invincible. Cette mutilation évitée, on déposait le corps sous les degrés du temple des déesses Cihuapilli (*femmes célestes*). Assisté de ses amis, le mari devait veiller pendant quatre jours encore sur la chère dépouille, menacée alors par les sorciers.

Dans les cas ordinaires, la sage-femme lavait le nouveau-né et lui disait : « Reçois cette eau, car ta mère est la déesse Chalchiutlicué. Ce bain effacera les souillures qui viennent de tes pères, nettoiera ton cœur et te donnera une bonne vie. » S'adressant ensuite à la déesse, elle lui demandait de l'exaucer. Prenant alors de l'eau avec la main droite et soufflant dessus, elle en humectait la bouche, la tête, la poitrine de l'enfant, et le baignait en disant :

« Que le dieu invisible descende sur cette eau, qu'il efface tous tes péchés, et qu'il te garde contre la mauvaise fortune. Gracieuse créature, les dieux Ométeuctli et Omécihuatl t'ont créée dans le lieu le plus élevé du ciel, pour t'envoyer sur la terre ; mais sache que la vie est triste, douloureuse, pleine de misère, de maux, et que tu ne pourras manger qu'en travaillant. Que Dieu t'aide dans les nombreuses adversités qui t'attendent ! » Après ce discours, elle félicitait le père, la mère et les parents.

Le bain terminé, on consultait les devins sur la bonne ou la mauvaise fortune réservée à l'enfant. On tenait alors compte du signe qui marquait le jour de sa naissance, de celui qui dominait dans la période écoulée depuis treize ans. Si l'enfant était né à minuit, on comparait le jour précédent et le suivant. Leurs observations achevées, les devins pronostiquaient le sort futur du nouveau-né. Si le jour passait pour néfaste, on rejetait à cinq jours plus tard le second bain de l'enfant.

Le second bain avait plus d'importance que le premier ; on y conviait ses parents, ses amis et nombre d'enfants. Si le père était riche, il donnait un banquet et faisait don d'un habit à chaque convive. S'il était soldat, il fabriquait un vêtement, un arc et quatre flèches à la taille du nouveau-né ; et, s'il était laboureur ou artisan, de petits outils pareils à ceux dont il se servait dans son métier. Mêmes soins pour les filles, auxquelles on préparait de petits fuseaux. On allumait nombre de lumières, puis la sage-femme promenait l'enfant dans la cour de l'habitation, le posait sur un amas de feuilles, près d'un bassin, et répétait les paroles déjà rapportées. Lui frottant tous les membres, elle ajoutait : « Où es-tu, mauvaise fortune? Sors du corps de cet enfant. » Elle l'élevait alors au-dessus de sa tête, et l'offrait aux dieux, les priant de lui donner toutes les vertus. Elle invoquait ensuite la déesse des eaux, puis le soleil et la terre. « Toi, soleil, père de

tous les vivants, disait-elle, et toi, terre, notre mère, acceptez cet enfant, protégez-le comme s'il était votre fils. S'il doit être soldat, qu'il meure à la guerre, en défendant l'honneur des dieux, afin qu'il puisse jouir dans le ciel des délices réservées aux braves qui sacrifient leur vie pour une si bonne cause. »

On plaçait alors entre les petites mains de l'enfant l'imitation en miniature des armes qu'il devait porter, ou des outils dont il devait faire usage, et l'on invoquait le dieu tutélaire de la profession à laquelle il était destiné. Les armes étaient ensuite enfouies dans un champ où l'on supposait que l'enfant pourrait combattre dans l'avenir. S'il s'agissait d'une fille, le petit fuseau s'enterrait dans la demeure même, sous le *métatl* ou pierre à broyer le maïs. D'après Boturini, le néophyte, ce jour-là, devait être passé quatre fois au-dessus d'une flamme.

Avant de placer les outils dans les mains du nouveau-né, la sage-femme engageait les enfants amenés pour la cérémonie à donner un nom à leur petit compagnon, et ceux-ci prononçaient le nom que le père leur avait indiqué d'avance. On habillait alors le poupon, puis on le déposait sur un lit en priant Xoalticitl, déesse des berceaux, de le réchauffer sur son sein, et Xoalteuctli, dieu de la nuit, de l'endormir.

Le nom donné à l'enfant s'empruntait parfois aux signes astronomiques du jour de sa naissance, coutume presque constante chez les Mistèques. Ainsi, on le nommait Macuilcoatl, c'est-à-dire *cinquième serpent*, ou Omécalli, *seconde maison*. Parfois encore on profitait d'une des circonstances remarquables de sa venue au monde pour le désigner, comme il arriva pour un des quatre chefs qui régissaient la république de Tlaxcala lors du débarquement des Espagnols. Ce chef se nommait Citlapoca (*étoile fumante*), parce qu'il était né lors de l'apparition d'une comète.

Le garçon qui naissait le jour de la rénovation du feu prenait

le nom de Molpilli, et la fille celui de Xiuhnénetl, noms qui rappelaient les particularités de cette fête. On donnait encore des noms d'animaux aux garçons et des noms de fleurs aux filles, selon les rêves du père ou les conseils des devins. D'ordinaire, l'enfant ne recevait qu'un nom; toutefois, les garçons pouvaient en acquérir un second par leurs prouesses, leurs qualités ou leurs défauts; ce fut le cas de Moteuczoma I, dit Ilhuicamina (*celui qui lance des flèches vers le ciel* ou *l'homme colérique*).

La cérémonie du bain terminée, un banquet avait lieu. On buvait un peu plus que de coutume, mais sans aller jusqu'à l'ivresse. On laissait les lumières se consumer, et, durant les quatre jours qui séparaient le second bain du premier, on prenait soin que le feu ne s'éteignît pas, accident qui eût été de mauvais augure. Un nouveau banquet réunissait les convives à l'époque du sevrage de l'enfant, c'est-à-dire vers sa troisième année. La circoncision, nous l'avons dit, n'existait pas chez les Aztèques, bien qu'elle paraisse avoir été une coutume des Totonaques.

Notons que, sociables au plus haut degré, d'une urbanité qui ne s'est pas encore effacée de leurs mœurs, les Aztèques aimaient les fêtes et les banquets. Dans ces réunions, la place de chaque invité était marquée selon son rang, son mérite ou son âge. Les repas, admirablement ordonnés, surprirent les Espagnols par le luxe des plats, du service et du linge, par une observation sévère des convenances et par des raffinements de propreté que méconnaissent ou méprisent toujours les nations non civilisées.

Dans les mariages, les lois de la pudeur étaient sévèrement respectées, et les unions entre proches parents prohibées, excepté entre beau-frère et belle-sœur. Les pères décidaient du mariage, qui ne se concluait jamais sans leur consentement. Lorsqu'un jeune homme atteignait l'âge de vingt ou vingt-deux ans, une

jeune fille celui de dix-sept ou dix-huit, les parents cherchaient à les assortir et interrogeaient les devins. Après avoir consulté les jours de naissance des deux jeunes gens, les augures annonçaient si l'union souhaitée serait heureuse ou malheureuse. Si le pronostic se montrait favorable, la jeune fille était demandée à son père par des « solliciteuses » choisies parmi les parentes les plus respectables du jeune homme. Ces ambassadrices faisaient leur première visite vers le milieu de la nuit, portaient des cadeaux au père et à la mère, puis les suppliaient de leur accorder la main de leur fille. La première demande était infailliblement repoussée, quels que fussent les avantages de l'union projetée et le désir des parents de la conclure. Ceux-ci, pour la forme, manifestaient une vive répugnance à se séparer de leur enfant. Après plusieurs jours, les solliciteuses revenaient à la charge, appuyant leur nouvelle instance de prières et de raisons plausibles, énumérant les biens du jeune homme, s'informant de ceux de la jeune fille. Les parents, cette fois, déclaraient ne pouvoir se décider avant d'avoir consulté leur fille et leurs proches. Les solliciteuses se retiraient pour ne plus revenir, le père de la fiancée restant chargé de transmettre une réponse.

Si celle-ci était favorable, on fixait la date du mariage. Le père et la mère de la jeune fille, après l'avoir exhortée à la fidélité, à l'obéissance envers son mari, et après l'avoir engagée à se bien conduire par respect pour sa propre famille, la menaient chez son beau-père avec accompagnement de musique. Le futur et ses parents, précédés de quatre femmes portant des torches enflammées, recevaient la future épouse à la porte de leur demeure. Les fiancés s'encensaient mutuellement, puis le jeune homme, prenant l'accordée par la main, l'introduisait dans la salle où le mariage devait se célébrer. Tous deux s'asseyaient sur une natte neuve, placée au milieu de la pièce, près du feu

préparé pour la cérémonie. Alors un prêtre attachait un pan du manteau de la jeune fille à celui du jeune homme, et en cela consistait essentiellement le contrat de mariage. L'épouse faisait ensuite sept fois le tour du foyer; de retour près de la natte, elle offrait, en compagnie de son mari, de l'encens aux dieux, puis tous deux se présentaient de menus cadeaux.

Suivait un banquet; les mariés mangeaient sur leur natte, se portant réciproquement les mets à la bouche. Lorsque les convives, assis à part, commençaient à s'échauffer par l'effet de leurs libations, ils allaient danser dans la cour de la maison. Les époux demeuraient quatre jours dans le même lieu, ne sortant que vers le milieu de la nuit pour aller encenser les idoles et leur offrir des comestibles. Ces quatre jours, ils les passaient à jeûner et à prier. Leur couche se composait de deux nattes neuves couvertes de morceaux d'étoffes, ayant à leur centre une plume, un fragment de peau de tigre et une pierre fine nommée *chalchihuitl*. Aux quatre coins, on posait des bambous et des épines d'agavé, afin qu'ils se tirassent du sang des oreilles et de la langue en l'honneur des dieux. Les prêtres se chargeaient de la confection du lit; mais on ignore la signification des joyaux, des plumes et des bambous dont ils le garnissaient. Enfin, le mariage était consommé. Les époux revêtaient alors un costume neuf dont ils se faisaient don, puis l'épouse se parait la tête de plumes blanches et les pieds de plumes rouges. La fête se terminait par le cadeau d'un vêtement présenté par la famille à chaque convive; on portait ensuite au temple les nattes, les étoffes, les bambous et les comestibles, comme hommage aux idoles. Par une singulière superstition, un morceau de charbon ou des cendres, trouvés dans la chambre nuptiale, étaient considérés comme de mauvais augure, tandis que la découverte d'un grain de maïs passait pour un signe de félicité.

Ces usages, suivis dans tout l'empire aztèque, se modifiaient sur quelques points dans les contrées voisines. A Ichcatlan, le jeune homme qui voulait se marier se présentait aux prêtres. Ceux-ci le conduisaient dans le temple, devant les idoles, lui coupaient quelques cheveux, et, le montrant au peuple, ils criaient : « Cet homme veut se marier. » On lui faisait ensuite descendre les degrés du sanctuaire, et la première femme libre qu'il rencontrait devenait son épouse, comme si elle lui eût été destinée par les dieux. Naturellement, les jeunes filles qui ne voulaient pas du postulant pour mari se gardaient ce jour-là de s'approcher du temple. Pour la célébration de l'union, on suivait l'usage des Mexicains.

La polygamie était permise chez les Aztèques ; aussi les rois et les nobles possédaient-ils un grand nombre de femmes. Toutefois, la première seule semble avoir eu droit aux cérémonies nuptiales.

Lorsqu'un Aztèque mourait, après avoir pris soin de lui fermer les yeux, on appelait les maîtres des cérémonies mortuaires, gens très honorés. Après avoir découpé nombre de morceaux de papyrus, ces fonctionnaires en couvraient le corps du défunt, puis lui versaient un vase d'eau sur la tête. Ils l'habillaient ensuite d'une façon conforme à sa condition, à sa fortune ou aux circonstances de sa mort. S'il s'agissait d'un militaire, on le parait comme l'idole de Huitzilipochtli ; comme celle de Xacateuctli, s'il était marchand. Celui qui mourait noyé était habillé comme Tlaloc, et l'on revêtait ceux qui succombaient aux suites de l'ivresse des insignes de Tezcatzoncatl, dieu du vin.

On plaçait près du mort un vase rempli d'une eau destinée à l'abreuver dans son voyage pour l'autre monde, et on le munissait de fragments de papyrus en lui expliquant l'usage qu'il en devait faire. « Avec celui-ci, disait un des maîtres de cérémonie, tu pas-

seras sans danger entre les deux montagnes qui se battent; avec cet autre, tu chemineras sans obstacle sur la route défendue par le grand serpent, et, avec ce troisième, tu franchiras sans encombre le domaine du grand crocodile Xochitonatl. » Le quatrième papyrus était un sauf-conduit pour traverser les sept déserts; le cinquième servait pour les huit collines et le sixième pour se défendre contre la bise, car on croyait que le mort aurait à passer par un lieu où régnait un vent si violent qu'il soulevait les pierres, et si aigu qu'il coupait comme un couteau. Pour la même raison, on brûlait les vêtements et les armes du funèbre voyageur afin que la chaleur produite par cette combustion le préservât du froid de ce terrible vent.

Une des principales cérémonies consistait à tuer un *téchichi* — quadrupède domestique assez semblable au chien et dont la race est aujourd'hui perdue — afin qu'il accompagnât le mort dans son voyage. On entourait le cou de l'animal d'une corde pour qu'il pût traverser la profonde rivière des Neuf-Eaux. Le téchichi était enterré ou brûlé en même temps que son propriétaire, selon le genre de mort de ce dernier.

Tandis que les maîtres de cérémonie incendiaient le bûcher sur lequel ils avaient placé le défunt, les prêtres entonnaient un hymne funèbre. Le cadavre brûlé, on recueillait ses cendres dans un vase de terre au fond duquel on plaçait un joyau d'une valeur proportionnée à la fortune du défunt et destiné à lui servir de cœur dans les régions qu'il allait habiter. Le vase s'enterrait dans une fosse profonde, que pendant quatre jours on recouvrait d'offrandes de pain et de vin, coutume à laquelle n'ont pas renoncé les Aztèques modernes.

C'étaient là les rites funèbres des gens de basse condition. D'après Gomara, lorsque le roi tombait malade, on couvrait de masques le visage des idoles Huitzilipochtli et Tezcatlipoca, mas-

ques que l'on n'enlevait qu'à la guérison ou à la mort du patient. Aussitôt le roi expiré, on publiait la nouvelle avec grand apparat, et l'on prévenait tous les nobles du royaume afin qu'ils vinssent assister aux funérailles.

En attendant, on couchait le cadavre royal sur des nattes de grand prix, et ses domestiques montaient la garde autour de lui. Le quatrième ou le cinquième jour, quand les nobles, vêtus d'habits de gala, étaient rassemblés ainsi que les esclaves qui devaient assister à la cérémonie, on habillait le mort d'une quinzaine de vêtements de coton teints de différentes couleurs, on l'ornait de joyaux d'or, d'argent et de pierres fines; on lui suspendait une émeraude à la lèvre inférieure pour lui servir de cœur, on lui cachait le visage sous un masque, puis on le parait des insignes du dieu dans le temple duquel ses cendres allaient être déposées. En outre, on coupait une partie de sa chevelure, que l'on réunissait à des boucles qu'on lui avait enlevées dans sa jeunesse. Ces reliques étaient enfermées dans un coffret au-dessus duquel on plaçait son buste en pierre ou en bois afin de perpétuer sa mémoire. On tuait ensuite l'esclave qui avait coutume de l'assister dans ses dévotions, afin que ce malheureux pût continuer son service dans l'autre monde.

On emportait le cadavre, qu'escortaient les parents et la noblesse. Les femmes du défunt figuraient dans le cortège, remplissant l'air de leurs lamentations. Les nobles portaient un grand étendard de papyrus, les armes du mort et les insignes de la royauté. Les prêtres chantaient, mais sans accompagnement d'instruments.

Le premier gradin du temple atteint, les grands prêtres et leurs acolytes venaient recevoir le corps et le déposaient sur un bûcher composé de bois résineux et couvert d'encens. Tandis que le royal cadavre se consumait, on immolait nombre de ses esclaves,

plus ceux qu'offraient les nobles pour cette solennité. On sacrifiait aussi quelques-uns des êtres difformes que le roi entretenait dans son palais, afin qu'ils allassent divertir leur maître dans l'autre monde, en compagnie de plusieurs de ses femmes. Le chiffre des victimes variait selon l'importance des funérailles; d'après les calculs les mieux établis, il n'était guère éloigné de deux cents, y compris le téchichi, sans lequel le mort n'eût pu sortir des tortueux sentiers qui conduisaient à l'autre monde.

Le jour suivant, on recueillait les cendres et les dents du défunt, puis l'émeraude qu'on lui avait suspendue à la lèvre, et ces reliques allaient rejoindre ses cheveux dans le coffret qui devenait un cercueil. Pendant quatre jours on portait sur la tombe des offrandes de comestibles; le cinquième, on sacrifiait encore quelques esclaves, cérémonie qui se répétait le vingtième, le soixantième et le quatre-vingtième jour. A dater de cet instant, on n'offrait plus au mort, et cela l'année suivante, que des lapins, des papillons, des perdrix ou d'autres oiseaux; puis du pain, du vin, de l'encens, des fleurs et des bambous remplis de matières aromatiques. Cet anniversaire se célébrait pendant quatre ans. En général, on brûlait les cadavres et l'on n'enterrait que les gens qui se noyaient ou mouraient d'hydropisie.

Les Aztèques n'avaient pas de cimetières proprement dits; ils enfouissaient les cendres des morts près d'un temple, dans les champs ou sur les montagnes au sommet desquelles ils avaient coutume d'offrir des sacrifices. Les cendres des rois et des nobles, nous l'avons vu, se déposaient dans les tours dont les temples étaient surmontés.

Dans les manuscrits mexicains, le mort est toujours représenté ficelé, empaqueté, les jambes ramenées devant le tronc, les genoux sous le menton. D'après le Conquérant anonyme, le corps que l'on enterrait se déposait dans une fosse profonde; on asseyait

le cadavre sur une chaise basse, avec les outils de sa profession. Le militaire était enterré avec un bouclier et une épée, les femmes avec un fuseau, un balai et des vases culinaires ; les gens riches avec leurs bijoux et de l'or. Aussi, les Espagnols s'occupèrent-ils de bonne heure à fouiller les tombeaux, d'où ils retirèrent de grandes richesses.

Les Chichimèques, à l'origine, enterrèrent leurs morts dans les grottes ; puis, lorsqu'ils se civilisèrent, ils adoptèrent les cérémonies des Alcolhuas, à peu près semblables à celles des Aztèques.

Les Mistèques ne conservèrent qu'en partie les anciens usages des Chichimèques. Lorsqu'un de leurs chefs tombait malade, on faisait des prières publiques, et l'on offrait aux dieux des ex-voto et des sacrifices. Si le patient guérissait, on célébrait son rétablissement par des fêtes; s'il mourait, on continuait à parler de lui comme s'il eût été vivant. On plaçait devant son cadavre un de ses esclaves revêtu de ses habits, on couvrait le visage de ce malheureux d'un masque et, pendant un jour, on lui rendait les mêmes hommages que l'on avait coutume de rendre au défunt. A minuit, quatre chefs s'emparaient du corps pour l'enterrer dans une forêt ou dans une grotte, de préférence dans une de celles qui passaient pour être une des portes du paradis. Au retour, on sacrifiait l'esclave qui avait tenu la place de son maître, et on l'enterrait avec les insignes de son éphémère autorité. Chaque année, à l'époque de la naissance du défunt, on célébrait sa fête, mais on ne parlait jamais de sa mort. Les Zapotèques embaumaient le corps du chef de leur nation, coutume qui paraît avoir été aussi en usage parmi les Chichimèques.

Durant les longues années que j'ai passées au Mexique, mes explorations sur le versant atlantique de la Cordillère m'ont fait découvrir un nombre considérable de grottes funéraires. C'était parfois un Indien, mais plus souvent encore le hasard qui me

conduisait en face d'ouvertures étroites, qui ne laissaient guère deviner les merveilles qu'elles cachaient. Les grottes mexicaines, surtout celles qui sont placées à mi-côte des montagnes, sont d'un accès que rendent difficile la végétation et les accidents du terrain, aussi n'est-ce jamais sans peine que l'on peut les aborder. Dans presque toutes celles que j'ai visitées, qu'elles fussent étroites ou spacieuses, j'ai pu déterrer des figurines et des vases en terre cuite. Les vases, à peu d'exceptions près, contenaient des cendres et des charbons, au milieu desquels se trouvait la tête d'un oiseau ou d'un petit mammifère. Ces cendres étaient-elles celles d'un cadavre brûlé ? J'ai de bonnes raisons pour le penser, car les urnes qui les contenaient étaient souvent recouvertes d'un crâne, et je n'ai jamais rencontré de squelettes. Ce n'étaient pas là, je me hâte de le dire, des sépultures d'Aztèques, mais celles de l'une des nations qui les ont précédés dans l'Anahuac.

Que de souvenirs, que de regrets inutiles m'ont laissés les explorations que je viens de rappeler ! Après une rude ascension, mes regards, du sommet d'une crête, plongeaient au fond d'une gorge obscure, ou se promenaient sur les sommets qui me faisaient face et bornaient mon horizon. Tout à coup, parmi les roches ou les arbres placés au-delà du ravin que je dominais, m'apparaissait une ouverture béante. Pris d'une invincible curiosité, je me remettais aussitôt en route, et souvent il me fallait plus d'une journée pour atteindre le point entrevu. Ce point, que d'heures encore perdues à le chercher dans l'amoncellement des rochers, au milieu des grands cyprès dont j'avais pourtant pris soin d'étudier la position, et qui, vus de près, se confondaient dans une désolante similitude ! Enfin, après l'avoir vingt fois côtoyé sans l'apercevoir, je me trouvais à l'improviste devant le but cherché.

Parfois l'entrée de la grotte se présentait spacieuse, vestibule magnifique d'un palais mystérieux ; mais, parfois aussi, elle me

livrait difficilement passage. Je rampais, la lueur enfumée de la branche de pin qui me servait de torche perçait à peine les ténèbres et, dans l'air humide raréfié, elle dessinait des cercles concentriques multicolores. Qu'allais-je trouver dans les profondeurs inconnues que je sondais? des reptiles ou des fauves? Pris de panique en se remémorant à l'improviste ses superstitions, l'Indien qui m'accompagnait rebroussait chemin à la hâte, et je restais seul. Plus d'autre bruit autour de moi que celui de mon haleine, que le crépitement de la résine de mon flambeau improvisé. Mon cœur se mettait à battre, et mon esprit, inquiet du silence, des ténèbres, se forgeait des périls chimériques. Pris à mon tour de peur, je songeais à rétrograder, mais, au fond d'un couloir, des crânes posés sur le sol m'apparaissaient; il n'en fallait pas davantage pour mettre en fuite les fantômes de mon imagination, pour me ramener à la réalité. Bientôt, agenouillé sur le sol, je creusais la terre avec mon couteau, au besoin avec mes ongles, et des objets du temps passé : pointes de flèche, urnes, colliers, images de dieux, venaient récompenser ma hardiesse.

Souvent, après avoir parcouru d'étroits couloirs, je débouchais dans une immense crypte, où des stalactites me présentaient leurs merveilles. Alors, furetant dans les coins les plus secrets, je faisais de nouvelles découvertes. Que de richesses archéologiques ainsi ramenées à la lumière, puis abandonnées à l'heure du départ, faute de moyens matériels pour les emporter!

Les grottes de la Cordillère sont de vastes musées. Quand des routes ou simplement des sentiers sillonneront les hauteurs à peine accessibles que j'ai visitées, c'est par milliers que l'on recueillera les œuvres des premiers habitants de l'Anahuac, que l'on trouvera des documents pour leur histoire. Mais laissons les souvenirs et l'avenir, et revenons aux Aztèques du passé.

XI

Éducation. — Conseils d'un père à son fils. — Conseils d'une mère à sa fille. Écoles publiques. — Séminaires.

Une nation belliqueuse et cruelle, toujours prête à se mesurer avec ses voisins, dans l'unique but de les dépouiller de leurs richesses ou de les immoler, ne devait guère, en apparence, songer à la justice. Si nous considérons en outre que, chez cette nation, par suite d'un fanatisme farouche, l'anthropophagie était regardée comme un acte agréable aux dieux, il semble que toutes ses coutumes durent se ressentir de cette barbarie, et pourtant, étrange contradiction, on trouve dans le gouvernement politique des Aztèques, dans leurs usages domestiques, une constante préoccupation de la justice et du bien général. Le tableau que nous allons tracer de la civilisation partielle, des arts et des lois de ce peuple qui paraît n'avoir vécu que pour combattre, est de nature à surprendre ceux qui ne le jugeraient que par les inhumains sacrifices qu'il offrait à ses dieux.

L'éducation de la jeunesse, a écrit Clavigero, est incontestablement la base principale d'un État et ce qui fait le mieux connaître le caractère d'une nation. Or, chez les Aztèques, cette éducation était de nature à confondre l'orgueilleux mépris qui, durant tant d'années, les a fait considérer comme des êtres à peine rationnels par leurs conquérants. Il serait difficile, en effet, de citer un peuple qui ait mieux surveillé ce point si important de la force et du bonheur des États. Il est certain que des superstitions déplo-

rables, surtout au point de vue humanitaire, faussaient souvent l'esprit des jeunes Aztèques ; mais le zèle de leurs parents pour les moraliser était sans bornes. Il l'est encore aujourd'hui.

Dans l'Anahuac, toutes les mères, y compris les reines, nourrissaient leurs enfants. Si une maladie venait mettre obstacle à ce soin, on ne confiait le poupon à une nourrice qu'après s'être informé de ses mœurs, qu'après avoir reconnu la bonne qualité de son lait. Dès son premier âge, on accoutumait l'enfant à supporter la faim, la chaleur et le froid. A cinq ans, qu'il fût fils de noble ou de roi, on le plaçait dans une école. S'il devait faire son éducation dans la maison paternelle, son père commençait par lui apprendre le culte des dieux, les prières qu'il fallait réciter pour les implorer, et le conduisait souvent dans les temples pour l'attacher à la religion.

Tous les soins tendaient à inspirer aux enfants l'horreur du vice, la modestie dans les actions, le respect de leurs aînés et l'amour du travail. On les faisait dormir sur une natte, ne leur donnant que les aliments nécessaires à l'entretien de la vie. Une fois l'âge de la puberté atteint, on leur apprenait le maniement des armes, et, s'ils étaient fils de soldats, ils accompagnaient leur père à la guerre, afin de s'instruire dans l'art militaire et perdre toute crainte du péril. Si le père était artisan, il enseignait au jeune garçon le métier qu'il exerçait. Les mères dressaient de bonne heure leurs filles à filer et à tisser. En général, bonne et saine règle, on voulait que les enfants des deux sexes fussent sans cesse occupés.

Un des points recommandés avec sollicitude par les pères à leurs enfants, c'était la véracité. Si on les prenait en flagrant délit de mensonge, on leur piquait la langue avec des épines d'agavé. On liait les pieds des jeunes filles qui aimaient trop la promenade, et l'enfant désobéissant ou querelleur était fouetté avec des

orties ou châtié d'une façon proportionnée, d'après les mœurs, à la faute commise.

Un jeune Aztèque était élevé avec un si profond respect pour ses parents, que, même longtemps après son mariage — et ceci est encore vrai de nos jours — il osait à peine parler en leur présence. Du reste, pour donner une idée de l'éducation qu'il recevait, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire deux documents souvent cités et qui ne sauraient l'être trop; ce sont les exhortations d'un père à son fils et celles d'une mère à sa fille, véritables cours de morale que l'on ne peut qu'admirer :

« Mon fils, disait le père, tu es sorti du sein de ta mère comme le poussin sort de l'œuf, et, grandissant comme lui, tu te prépares à voler par le monde, sans qu'il nous soit donné de savoir combien de temps le ciel nous concédera la jouissance de la pierre précieuse que nous possédons en toi. Mais, quoi qu'il arrive, tâche de vivre avec droiture, priant sans cesse Dieu de t'y aider. C'est lui qui t'a créé, et tu lui appartiens. Il est ton père, il t'aime encore plus que je ne t'aime; place en lui tes pensées et adresse-lui jour et nuit tes soupirs.

« Révère et salue tes aînés, et ne leur donne jamais aucun signe de mépris. Ne sois pas muet avec les pauvres et les malheureux; au contraire, hâte-toi de les consoler par de bonnes paroles. Honore tout le monde, plus spécialement ton père et ta mère, à qui tu dois obéissance, crainte et service. Garde-toi d'imiter l'exemple de ces mauvais fils qui, comme les brutes privées de raison, ne respectent pas ceux qui leur ont donné l'être, n'écoutent pas leurs conseils et ne veulent pas se soumettre aux châtiments que leurs aînés jugent nécessaires. Celui qui suivra la trace de ces méchants finira mal; il mourra dans le désespoir, lancé dans un précipice, ou entre les griffes des fauves.

« Ne te moque jamais des vieillards, mon fils, ni de ceux dont

le corps est contrefait. Ne te moque pas non plus de celui à qui tu vois commettre une faute, et ne la lui jette pas à la face. Rentre, au contraire, en toi-même et crains qu'il t'arrive ce qui te blesse chez les autres. Ne va pas là où personne ne t'appelle, et ne te mêle jamais de ce qui ne te regarde pas. Par tes paroles comme par tes actions, cherche à prouver ta bonne éducation. Lorsque tu causes avec quelqu'un, ne le tire pas par ses vêtements. Ne parle pas trop, et n'interromps jamais les autres par tes discours. Si tu entends quelqu'un déraisonner et que tu ne sois pas chargé de sa conduite, tais-toi. Si tu ne dois pas te taire, pèse tes paroles et ne relève pas la faute avec arrogance, afin que ta leçon soit bien accueillie.

« Lorsqu'une personne te parle, écoute-la avec attention et respect, sans remuer tes pieds, sans mordre ton manteau, sans cracher, sans te lever à chaque instant si tu es assis, car ces actions sont un indice de légèreté et de mauvaise éducation.

« Alors que tu es à table, ne mange pas trop vite et ne manifeste aucune répugnance si un mets te déplaît. Si quelqu'un survient à l'heure de ton repas, partage avec lui et ne le regarde pas manger.

« Lorsque tu marches, vois où tu vas afin de ne heurter personne. Si tu rencontres quelqu'un sur ta route, range-toi pour lui faire place. Ne passe jamais devant tes aînés, si ce n'est par nécessité ou quand ils te l'ordonnent. Lorsque tu prends ton repas en leur compagnie, ne bois pas avant eux et offre-leur ce dont ils ont besoin, afin de gagner leur bienveillance.

« Si l'on te fait un cadeau, accepte-le avec reconnaissance. Si le don est considérable, ne t'en montre pas orgueilleux, et s'il est de peu de valeur, ne le méprise pas, ne t'en moque pas ; crains de blesser celui qui a voulu t'obliger. Si tu t'enrichis, ne deviens pas insolent avec les pauvres et ne les humilie pas, car les dieux, qui

leur ont refusé la richesse pour te la donner, pourraient s'irriter et te la ravir pour en favoriser un autre. Vis de ton travail ; tu n'en seras que plus heureux. Moi, mon fils, je t'ai nourri jusqu'à ce jour par mon labeur, je n'ai pas failli à mes obligations paternelles, je t'ai donné le nécessaire sans l'enlever à personne : fais de même.

« Ne mens jamais, c'est une grande faute que de mentir. Lorsque tu rapportes à quelqu'un ce que l'on t'a raconté, dis la simple vérité, sans y rien ajouter. Ne médis de personne, et tais-toi sur les défauts que tu remarques chez les autres, s'il ne t'appartient pas de les corriger. Ne sois pas bavard et garde-toi de la médisance. Lorsque tu portes un message, si celui qui le reçoit s'emporte et dit du mal de celui qui le lui envoie, ne répète ses paroles qu'en les adoucissant, afin de n'être pas cause d'une brouille ou d'un scandale que tu aurais à te reprocher.

« Ne perds pas ton temps au marché, car c'est là un lieu où les occasions de commettre des excès abondent.

« Si l'on t'offre un emploi, suppose que l'on veut t'éprouver et ne l'accepte pas sur l'heure ; alors même que tu te considérerais comme plus apte que personne à le remplir, refuse-le jusqu'à ce que l'on te force à l'accepter : tu seras ainsi plus estimé.

« Ne sois pas dissolu ; les dieux s'indigneraient contre toi et te couvriraient de honte. Réprime, mon fils, tes appétits sensuels, car tu es encore jeune. Attends que la jeune fille que les dieux t'ont destinée pour femme atteigne l'âge voulu pour te marier. Lorsque cette heure sonnera, n'agis pas sans le consentement de tes parents : ton union serait malheureuse.

« Ne dérobe jamais, tu deviendrais l'opprobre des tiens alors que tu dois être leur honneur, comme récompense de l'éducation qu'ils t'ont donnée. Si tu es bon, ton exemple confondra les mé-

chants. Je veux, par ces conseils, fortifier ton cœur. Ne les méprise ni ne les oublie, ta vie et ta félicité en dépendent. »

Tels étaient les excellents préceptes que les nobles aztèques cherchaient à graver dans l'âme de leurs fils. Les laboureurs et les artisans y joignaient des avis particuliers à l'exercice de leur profession. Les conseils que, de leur côté, les mères donnaient à leurs filles sont assez sages pour n'être pas omis.

« Ma fille, disait la mère, enfant née de ma chair, mise au monde par mes douleurs, nourrie de mon lait, j'ai fait tous mes efforts pour te bien élever, et ton père t'a soignée et polie comme si tu étais une émeraude, afin que tu paraisses aux yeux des hommes comme un joyau de vertu. Efforce-toi d'être toujours bonne, car, si tu ne l'es pas, on te méprisera, et nul ne te voudra pour épouse. La vie est laborieuse, et toutes nos forces sont nécessaires pour obtenir les biens que les dieux nous envoient; il convient donc de n'être ni paresseuse ni négligente, mais active en toute chose. Sois propre, et que ta maison soit bien ordonnée. Donne de l'eau à ton mari pour qu'il se lave les mains, et pétris le pain des tiens. Là où tu vas, présente-toi avec modestie; ne presse jamais le pas, ne te moque jamais des personnes que tu rencontres, n'arrête pas tes regards sur elles, et ne les promène pas à droite et à gauche, si tu veux que ta réputation n'ait rien à souffrir. Réponds avec politesse à ceux qui te saluent ou te parlent.

« Emploie tes heures à filer, à tisser, à coudre ou à broder; alors tu seras estimée et tu auras le nécessaire pour te nourrir et te vêtir. Ne dors pas la grasse matinée, ne te repose pas à l'ombre, ne va pas prendre le frais, ne t'abandonne pas à l'oisiveté : l'inaction engendre la paresse et d'autres vices.

« Lorsque tu travailles, ne pense qu'au service des dieux et au bien-être des tiens. Si ton père ou moi t'appelons, accours vite

savoir ce que nous voulons de toi, afin que ton retard ne nous fâche pas. Ne réponds jamais avec arrogance et ne montre jamais de répugnance à exécuter ce qu'on t'ordonne. Si tu ne peux accomplir la tâche qu'on t'impose, excuse-toi avec humilité. Si l'on appelle une autre personne et qu'elle ne réponde pas, réponds à sa place ; fais ce qu'on te commande et fais-le bien. Cependant, ne t'offre pas pour remplir une tâche au-dessus de tes forces. Ne trompe personne, les dieux te voient. Vis en paix avec tout le monde. Aime chacun honnêtement et avec réserve, afin que chacun t'aime.

« Ne te montre pas avare des biens que les dieux t'ont concédés. Si tu vois donner aux autres, ne soupçonne pas le mal, car les dieux, maîtres de toutes choses, les accordent à qui leur plaît. Si tu ne veux pas que les autres te blessent, ne les blesse pas toi-même.

« Évite les familiarités indécentes avec les hommes ; ne t'abandonne pas aux appétits pervers de ton corps, tu serais alors la honte des tiens, et le mal salirait ton âme comme la fange salit l'eau. Ne fréquente ni les femmes dissolues, ni les menteuses, ni les paresseuses, elles empoisonneraient ton cœur par leur exemple. Soigne les tiens ; reste chez toi ; ne te promène ni dans les rues ni sur la place du marché, ce serait courir à ta perte. Considère que le vice, comme une herbe vénéneuse, donne la mort à qui le goûte et que, lorsqu'il a pris possession de notre âme, il est difficile de l'en arracher. Si tu rencontres dehors un jeune homme audacieux et qu'il t'insulte, passe sans répondre, sans écouter. S'il te suit, ne le regarde pas : il s'éloignera et te laissera en paix. N'entre dans la maison d'autrui que pour une cause urgente, afin que l'on ne pense rien de contraire à ton honneur. Si tu vas chez tes parents, salue avec respect, puis occupe-toi ; prends un fuseau ou emploie-toi aux ouvrages nécessaires.

« Lorsque tu te marieras, respecte ton mari et obéis-lui avec empressement. Ne lui cherche pas querelle et ne te montre avec lui ni orgueilleuse ni fantasque. S'il t'afflige pour une cause quelconque, ne lui laisse pas voir ton chagrin alors qu'il te commande. Plus tard, tu lui expliqueras ta peine avec douceur, afin de le désarmer et de l'empêcher de t'affliger de nouveau. Ne le chicane pas devant les tiens, le déshonneur serait pour toi. Si l'on vient lui rendre visite, montre-toi aimable et reçois de ton mieux. Si ton mari est colérique, sois calme. S'il gère mal ta fortune, donne-lui de bons conseils. Mais, s'il est incapable, prends en main cette charge, soigne ton avoir et paye tes ouvriers avec exactitude. Tu ne dois rien perdre par manque de soin.

« Suis, ma fille, les conseils que je te donne. Je suis âgée, j'ai l'expérience de la vie, je suis ta mère et veux ton bonheur. Grave mes avis dans ton cœur, et tu seras heureuse. Si, pour ne m'avoir pas écoutée et par mépris de mes leçons, il t'arrive malheur, ce sera ta faute et tu en souffriras. Que les dieux te soutiennent ! »

Pour toutes les circonstances graves de la vie, les Aztèques possédaient de ces discours empreints d'une morale sévère. Ils les savaient par cœur, ne manquaient jamais de les citer, et les faisaient apprendre à leurs enfants. Non contents de leur donner ces leçons, ils les envoyaient de bonne heure dans les écoles publiques (*techputcalli*), toujours établies près des temples et dans lesquelles, durant trois années, on les instruisait des choses religieuses. Quant aux nobles, ils faisaient élever les leurs dans les séminaires (*calmécac*), très nombreux dans l'empire. Des prêtres, entièrement voués à la tâche de former la jeunesse, s'occupaient sans cesse de ces établissements, et de respectables matrones dirigeaient ceux où l'on recevait les jeunes filles. Aucune communication n'existait entre les écoles des deux sexes ; toute infraction à cette règle était châtiée avec sévérité. Nous savons déjà

que les jeunes patriciens étaient employés au service immédiat du sanctuaire, tandis que les plébéiens ne s'occupaient que des soins domestiques. Toutefois, les uns et les autres suivaient les leçons de professeurs chargés de leur enseigner l'histoire, la peinture, la musique, en un mot, les arts qui convenaient à la classe à laquelle ils appartenaient.

Les jeunes filles qui avaient mission de nettoyer le temple devaient se lever trois fois dans la nuit pour encenser les idoles. C'étaient elles qui préparaient les comestibles destinés aux offrandes, et elles tissaient toutes sortes d'étoffes. On les dressait aux soins du ménage, autant pour les soustraire à l'oisiveté que pour les accoutumer aux fatigues journalières. Elles dormaient dans de grandes salles, sous l'œil de leurs gardiennes, qui leur prêchaient surtout la modestie et surveillaient leurs actions.

Les jeunes filles élevées dans ces espèces de couvents étaient très recherchées comme épouses, autant à cause de leurs bonnes mœurs que pour leur habileté dans tous les ouvrages propres à leur sexe.

Lorsqu'un élève allait visiter ses parents, ce qui arrivait rarement, il était toujours accompagné de plusieurs de ses condisciples et d'un supérieur. Après avoir écouté les conseils que lui donnait son père, le jeune homme était aussitôt ramené au séminaire.

Le séminariste qui, à l'âge de vingt-deux ans, ne se mariait pas, restait à jamais consacré au service des dieux. Si, dans l'avenir, il voulait rompre son célibat, il avait peine à trouver une épouse et, du reste, devenait infâme. Dans la république de Tlaxcala, on coupait, au contraire, les cheveux des jeunes gens qui ne se mariaient pas, et c'était là un signe déshonorant.

Parmi les Aztèques, les fils adoptaient généralement le métier qu'exerçaient leurs pères, et les arts se perpétuaient ainsi dans les familles. Les jeunes gens destinés à la magistrature étaient

souvent conduits aux tribunaux, où ils apprenaient les lois du royaume, la pratique et les formules de la justice.

On donnait aux fils des rois et des nobles des gouverneurs chargés de veiller sur leur conduite, et, bien avant qu'ils entrassent en possession des emplois qu'ils devaient remplir, on leur confiait le gouvernement d'une ville ou d'un district afin de les accoutumer à l'art si difficile de diriger les hommes. Cette sage coutume fut établie dès le temps des rois chichimèques.

Les châtiments corporels étaient rudes parmi les Aztèques, qui ne connaissaient pas la douceur. Nous avons vu qu'ils piquaient à l'aide d'épines la langue des enfants pris en flagrant délit de mensonge, et qu'ils attachaient les pieds des jeunes filles qui aimaient trop la promenade. Dans les cas de désobéissance, ils pinçaient les garçons sur plusieurs parties du corps, les filles uniquement aux mains. Les verges figurent dans les peintures idéographiques, elles sont parfois formées d'orties. On châtiait les adolescents en leur brûlant les cheveux ou en les piquant avec des branches de pin taillées en pointes.

De cette cruauté, de cette soif inextinguible de sang versé qu'il nous faut rappeler sans cesse et qui sont les traits dominants des Aztèques, leurs descendants n'ont rien gardé. Il n'est pas de peuple plus soumis, plus humain que l'Indien moderne. Quand l'ivresse ne trouble pas sa raison, il est doux et paternel non seulement avec les siens, mais avec ses voisins. Sérieux, pensif, il ne verse jamais le sang dans ses querelles, commet rarement un meurtre, et, chose étrange, il n'a même pas adopté le duel au couteau des Espagnols, qui semblait répondre à ses instincts. Lui qui se plaisait aux luttes des gladiateurs et à l'égorgement des victimes, il délaisse les combats de taureaux, et c'est lui qui, aujourd'hui, blâme la férocité de ceux qui ont asservi ses pères.

XII

La justice. — Les tribunaux et les juges. — Les lois. — Les peines. — Les prisons.

Les anciens Aztèques, pour l'administration de la justice, possédaient plusieurs classes de magistrats et de tribunaux. A Mexico, aussi bien que dans les principales villes de l'empire, résidait un juge suprême nommé *Cihuacoatl*, si puissant que l'on ne pouvait en appeler de ses sentences même devant le roi. Ce magistrat, qui ne s'occupait que des affaires criminelles, nommait les juges secondaires, c'est lui aussi qui vérifiait les comptes des percepteurs de la couronne.

Au-dessous de cette espèce de vice-roi, existait un tribunal composé de trois juges dont le premier prenait la qualification de *tlacaltécatl*. Ce tribunal s'occupait des causes civiles et criminelles en première et en seconde instance, disposait d'un certain nombre d'officiers de police et siégeait chaque jour dans une salle de la « maison publique ». Là, les juges, drapés dans un manteau de forme particulière, écoutaient les plaideurs avec une admirable patience, examinaient avec rapidité les causes et rendaient des jugements conformes aux lois. Si la cause était civile, il n'y avait pas d'appel ; si elle était criminelle, on la soumettait de nouveau au Cihuacoatl. Les magistrats, dans l'empire aztèque, jouissaient d'une grande considération, car on les regardait comme les représentants du roi.

Dans chaque quartier des villes, un lieutenant de tribunal, élu par ses concitoyens, jugeait en première instance les causes de

son district et rendait compte de ses sentences au Cihuacoatl. Au-dessous de lui, venaient des commissaires également élus par le peuple ; ces commissaires ne jugeaient pas ; ils veillaient simplement au maintien de l'ordre. Les notifications judiciaires étaient faites par des courriers ; des gardes de police procédaient aux arrestations.

Dans le royaume d'Alcolhuacan, la justice se rendait dans six villes principales. Les juges devaient siéger de l'aurore au coucher du soleil, prendre leurs repas dans la salle d'audience afin de n'être pas distraits par les soins de leur famille et demeurer ainsi à l'abri de toute séduction. De même que les juges aztèques, ils possédaient des terres et des esclaves chargés de les cultiver. Ces biens, inaliénables, appartenaient non à l'homme, mais à l'emploi.

Dans les affaires graves, du moins dans la capitale, les juges ne prononçaient d'arrêts qu'après avoir pris l'avis du roi, sous la présidence duquel ils se réunissaient tous les vingt jours afin de terminer les causes restées pendantes. Si ces causes étaient par trop compliquées, on les réservait pour une séance plus solennelle encore, qui avait lieu tous les quatre-vingts jours et dans laquelle les différends en souffrance se réglaient. C'était alors le roi qui prononçait les sentences, en traçant avec une flèche une raie sur la tête peinte de l'accusé, et le verdict s'exécutait sur l'heure.

Les Aztèques plaidaient probablement eux-mêmes, car on ignore s'ils avaient des avocats. Dans les causes criminelles, l'accusateur ne pouvait rien avancer qu'appuyé sur des témoins, mais l'accusé avait droit de prêter serment pour se défendre. Dans les procès ayant pour motif les limites d'une propriété, on consultait les peintures officielles, qui tenaient lieu d'écritures authentiques.

Les magistrats devaient juger d'après les lois du royaume, se conformer aux textes formulés dans les peintures. Chez les Aztèques, les lois furent d'abord édictées par les prêtres, puis par la noblesse. A dater du règne d'Iztacoalt, les souverains devinrent les législateurs de la nation, et, tant qu'ils gouvernèrent avec leurs attributions premières, ils surveillèrent avec soin l'application des lois promulguées par eux-mêmes ou par leurs prédécesseurs. Dans les dernières années de la monarchie, le despotisme faussa la justice au gré de son caprice, et le bon vouloir remplaça l'équité.

Nous allons citer quelques-unes des lois en vigueur chez les Aztèques lors de l'arrivée des Espagnols; dans les unes, on verra des traits de sagesse, d'humanité et un zèle ardent pour les bonnes mœurs; dans d'autres, une sévérité, une dureté qui souvent dégénère en cruauté. Mais il ne faut pas oublier que les législateurs mexicains avaient à régenter des hommes rudes, accoutumés à mépriser les douleurs physiques, qu'ils ne réussissaient à maintenir dans le devoir qu'en les frappant de terreur.

Commençons par les lois politiques :

Le traître au roi ou à l'État était écartelé; ceux de ses parents qui avaient eu connaissance de ses desseins et ne les avaient pas révélés perdaient leur liberté.

Il y avait peine de mort et confiscation de biens pour celui qui usurpait les insignes du roi ou du cihuacoatl, et la femme et les fils du délinquant étaient emprisonnés.

Celui qui maltraitait un ambassadeur, un ministre ou un courrier, était puni de mort. Mais ni l'ambassadeur ni le courrier ne pouvaient s'écarter de la route qu'on leur avait tracée sans perdre leur inviolabilité.

On condamnait à mort ceux qui fomentaient une révolte ; ceux qui déplaçaient ou détruisaient les limites des propriétés. La

même peine frappait les juges qui prononçaient une sentence injuste ou contraire aux lois, ceux qui faisaient au roi ou au magistrat suprême un rapport inexact, ceux qui se laissaient corrompre par des présents.

On décapitait celui qui, à la guerre, attaquait l'ennemi sans ordre de son chef ou abandonnait son drapeau.

Quiconque altérait les mesures établies par les magistrats était puni de mort, et l'exécution suivait immédiatement la sentence.

Voici, maintenant, quelques lois d'ordre civil :

L'homicide payait son crime de sa vie, sa victime fût-elle son esclave. L'époux qui tuait sa femme lorsqu'il la surprenait en flagrant délit d'adultère était exécuté, car on considérait qu'il avait usurpé les droits des magistrats, seuls autorisés à juger et à punir. Toutefois, l'adultère entraînait la peine de mort, et les coupables, après avoir été lapidés, avaient la tête écrasée. On ne regardait pas comme adultérin le commerce d'un homme marié avec une fille, ce qui prouve que l'on exigeait plus de fidélité conjugale chez la femme que chez l'homme. Du reste, l'adultère était châtié sur toute la surface de l'empire, et dans certaines villes avec plus de sévérité que dans d'autres. A Ichcatlan, la femme adultère était amenée devant le tribunal ; si les preuves de sa faute étaient convaincantes, on l'écartelait séance tenante, et les juges se partageaient ses membres. A Istépec, la loi ordonnait au mari de couper le nez et les oreilles à sa femme infidèle. Sur un autre point, on punissait de mort le mari qui, connaissant les désordres de sa femme, continuait à cohabiter avec elle.

Un homme ne pouvait répudier sa femme sans l'autorisation des magistrats. Il devait se présenter devant eux, puis leur exposer ses griefs. Les juges l'exhortaient à la concorde et tentaient de le dissuader ; s'il persistait dans son intention et que ses motifs fussent valables, on lui permettait d'agir à son gré, mais on

ne sanctionnait pas son divorce. Une fois séparé, on lui défendait de ne jamais reprendre la femme qu'il avait répudiée.

L'inceste, au premier degré de consanguinité ou d'affinité, était puni de mort. Les mariages entre parents étaient sévèrement prohibés, excepté entre beau-frère et belle-sœur, ainsi que nous l'avons déjà noté. Chez les Aztèques, de même qu'entre les Hébreux, le frère épousait souvent la veuve de son frère, lorsqu'elle avait des enfants. Sur les confins de l'empire, les nobles se mariaient parfois avec leur belle-mère, si elle n'avait pas eu d'enfant. A Mexico, ces unions étaient considérées comme incestueuses et châtiées comme telles.

Le laïque convaincu de vices hors nature était pendu; le coupable était brûlé vif s'il s'agissait d'un prêtre. Du reste, chez toutes les nations de l'Anahuac, les lois se montraient impitoyables pour ces délits réputés abominables.

Le prêtre qui, lorsqu'il appartenait au temple, abusait d'une jeune fille, se voyait dégradé et avili.

On brûlait publiquement les cheveux des courtisanes avec des branches de pin enflammées, et on leur enduisait la tête de la résine du même arbre. Le châtiment de ces malheureuses était d'autant plus sévère que celles qui s'y livraient appartenaient à une classe plus élevée.

Une loi condamnait à mort la femme qui s'habillait en homme et l'homme qui s'habillait en femme.

Le voleur de menus objets devait simplement les restituer; c'est là un usage qui subsiste encore; mais, s'il s'agissait d'un vol considérable, le coupable devenait l'esclave de celui qu'il avait dépouillé. Si l'objet dérobé n'existait plus et que le voleur n'eût aucun bien, on le lapidait. Si l'objet volé était en or, si c'était un joyau, le larron, après avoir été promené par les rues de la ville, était sacrifié lors de la fête que les orfèvres et les joailliers offraient

au dieu Xipé. Celui qui s'appropriait un certain nombre d'épis de maïs ou qui enlevait dans les champs une plante utile, devenait l'esclave du propriétaire du champ. Toutefois, les voyageurs pauvres étaient autorisés à cueillir, au passage, la quantité de fruits ou de maïs dont ils avaient besoin pour satisfaire leur faim.

Celui qui volait dans un marché subissait sur l'heure la peine de la bastonnade. Il reçoit aujourd'hui des coups de plat de sabre. Le vol d'enseignes militaires était puni de mort. Celui qui, rencontrant des enfants égarés, les vendait comme s'ils étaient les siens, perdait sa liberté et ses biens. Une moitié de son avoir revenait aux victimes, et l'autre servait à indemniser les acheteurs du prix déboursé. S'il y avait plusieurs délinquants, tous souffraient la même peine. On traitait de la même façon celui qui aliénait les terres dont il était simple locataire.

On pendait les tuteurs qui rendaient des comptes inexacts et aussi les jeunes gens qui dépensaient l'héritage paternel à satisfaire leurs vices, attendu que gaspiller la fortune amassée par le travail de son père passait pour un crime.

On sacrifiait aux dieux celui qui faisait usage de maléfices, et l'ivresse chez les jeunes gens devenait un crime capital. Si le coupable était un jeune homme, il mourait sous le bâton; s'il s'agissait d'une jeune fille, on la lapidait. Chez les hommes faits, on châtiait sévèrement ce délit, mais non par la mort. Lorsque le coupable appartenait à la noblesse, on lui retirait son titre, et il restait infâme ; s'il était plébéien, on lui coupait les cheveux — peine redoutée — et l'on rasait son habitation, en déclarant indigne de vivre parmi les hommes celui qui se privait volontairement de sa raison. Cependant on permettait l'ivresse dans les repas de noces et autres fêtes, à la condition, pour les buveurs, de ne pas se montrer en public. La loi n'atteignait pas non plus ceux qui avaient dépassé soixante ans, âge où l'on pouvait boire à son gré.

En dépit de la sévérité de ces dernières lois, les Aztèques ne se considéraient pas comme responsables des mauvaises actions qu'ils commettaient alors qu'ils étaient ivres, et Sahagun affirme qu'ils s'enivraient ou feignaient l'ivresse pour se justifier des crimes auxquels ils se laissaient entraîner. Ils devançaient en cela nos médecins légistes, lesquels demandent aujourd'hui la grâce des plus grands criminels au nom de l'alcoolisme, comme si l'homme n'était pas libre de ne pas s'enivrer. En somme, les lois mexicaines nous montrent un peuple moral, juste, protégeant la famille, la propriété, les mœurs, la liberté de conscience, et exigeant ce respect de l'autorité sans lequel tout gouvernement devient impossible. N'y a-t-il pas là, au fond, les germes féconds de toute civilisation ?

L'esclavage, sous des formes assez douces, existait chez les Aztèques, qui comptaient trois sortes d'esclaves : les prisonniers de guerre, les citoyens qui se vendaient et les malfaiteurs privés, comme châtiment, de leur liberté.

La vente d'un esclave devait être faite devant quatre témoins majeurs, et ce contrat se célébrait avec solennité. L'esclave pouvait posséder des biens, acquérir des terres et acheter lui-même des esclaves pour le servir, sans que son maître pût l'empêcher de les employer. L'esclavage n'était pas héréditaire dans l'Anahuac, tout homme y naissait libre, même les enfants d'esclaves. Si un homme libre avait un commerce illicite avec une esclave et que celle-ci vînt à mourir durant sa grossesse, le coupable devenait la propriété de celui auquel il avait causé ce dommage.

Les pauvres, afin d'alléger leur misère, vendaient un ou plusieurs de leurs enfants, et tout homme libre avait le droit d'aliéner sa liberté pour la même cause. Quant aux maîtres, ils ne pouvaient vendre un esclave sans son consentement. Les esclaves fugitifs, réfractaires ou vicieux, étaient sermonnés deux ou trois

fois par leurs maîtres, qui, pour leur justification future, prenaient des témoins de leurs bons conseils. Lorsque l'esclave ne se corrigeait pas, on lui entourait le cou d'un collier de bois, et son propriétaire le vendait au marché. Si, après avoir changé trois fois de maître, l'esclave restait indocile, on le vendait pour les sacrifices, cas du reste fort rare. L'esclave « de collier » qui s'enfuyait de chez son maître et parvenait à se réfugier dans le palais du roi devenait libre. Ceux qui l'empêchaient d'atteindre cet asile, à l'exception de son maître et de ses fils, perdaient leur liberté.

Ceux qui se vendaient étaient assez ordinairement des joueurs qui, avec le prix de leur indépendance, satisfaisaient leur passion; des paresseux qui voulaient vivre avec indolence, ou des courtisanes avides de parures. L'esclavage ne répugnait pas aux Aztèques, car la condition des esclaves n'avait rien de rude ni d'infamant. Ils étaient bien traités, travaillaient modérément, et leur maître, à l'heure de sa mort, leur rendait souvent la liberté. Le prix d'un esclave équivalait à peu près à celui d'une charge d'étoffes, valeur assez difficile à estimer.

D'après Sahagun, lorsque approchait la fin d'un siècle, le peuple et les nobles, par suite d'une idée superstitieuse, étaient poursuivis par la crainte de la famine. Si ces craintes se réalisaient, on voyait souvent un chef de famille, en échange de vivres, s'engager à fournir perpétuellement un ou plusieurs esclaves à un grand feudataire. Il lui donnait alors un de ses enfants, et, à une époque déterminée, le retirait pour le remplacer par un de ses frères. Nombre de familles pauvres contractèrent de ces servitudes dans la stérile année de 1505; Moteuczoma II, par un sentiment de justice, libéra tous les esclaves d'origine noble.

Les lois aztèques n'avaient pas été si bien acceptées par les peuples conquis, qu'il n'y eût, sur plusieurs points de l'empire, de grandes variations. Du reste, aussi habiles que les Romains, les

Mexicains ne forçaient les nations qu'ils réussissaient à vaincre ni à reconnaître leurs dieux, ni à se soumettre à leurs lois, ni à parler leur langue.

La législation du royaume d'Alcolhua ressemblait beaucoup à celle de ses alliés, mais elle était peut-être plus dure encore.

D'après les lois promulguées par le célèbre roi poète et philosophe Nézahualcoyotl, le voleur était traîné par les rues, puis étranglé, et l'homicide décapité. On attachait à un arbre et l'on brûlait vif quiconque fomentait une discorde entre deux États. Celui qui s'enivrait, s'il appartenait à la noblesse, était étranglé et son corps jeté dans un lac ou dans une rivière; s'il était plébéien, il perdait sa liberté, mais ce n'était qu'en cas de récidive qu'on le punissait de mort. Quelqu'un ayant demandé au législateur pourquoi il se montrait plus sévère pour le noble que pour le plébéien : « C'est, répondit-il, que le délit du premier est d'autant plus grave qu'il doit donner le bon exemple. » Le même roi ordonna que les historiens qui, dans leurs peintures, consacreraient des faits faux seraient punis de mort. Il est heureux pour nos chroniqueurs, nos dramaturges, nos peintres et nos journalistes, qu'une pareille loi n'existe pas chez nous.

Les Tlaxcaltèques adoptèrent en grande partie ce code. Chez eux, le fils qui manquait de respect à son père était puni de mort ou exilé. En général, les crimes et les délits que les nations civilisées de l'Anahuac châtiaient avec le plus de sévérité étaient l'homicide, le vol, le mensonge et l'adultère.

Des peines infligées par les législateurs mexicains aux coupables, la plus déshonorante semble avoir été la potence. L'exil était aussi considéré comme infâme, car il supposait un vice contagieux chez celui qui en était frappé. Le fouet, en dépit des assertions de quelques historiens, ne servait qu'au châtiment des enfants.

Il y avait, dans l'empire, deux sortes de prisons; les unes nom-

mées *téilpiloyan*, destinées aux débiteurs qui refusaient de payer et aux gens coupables de délits n'entraînant pas la mort; les autres, *cuauhcalli*, plus étroites, construites en forme de cages, aux portes étroites, servaient aux prisonniers réservés pour les sacrifices et aux condamnés à mort. On donnait peu d'aliments à ces derniers dans le but de leur faire sentir à l'avance les amertumes du supplice. En revanche, les prisonniers de guerre étaient copieusement nourris afin qu'ils fussent robustes à l'heure des sacrifices. Si, par une négligence des gardiens, un prisonnier s'échappait, les habitants du quartier où s'élevait la prison payaient au maître du fugitif un certain nombre de vêtements de coton.

XIII

Institutions militaires. — L'armée et ses chefs. — Armes offensives et défensives. Etendards. — Déclaration de guerre. — Entrée en campagne. — Fortifications.

Il n'y avait pas, dans l'empire mexicain, essentiellement conquérant, de profession plus estimée que celle des armes. Nous avons vu que le plus vénéré des dieux aztèques était celui de la guerre, considéré comme le protecteur attitré de la nation. Nous avons vu encore qu'aucun prince ne parvenait au pouvoir suprême s'il n'avait préalablement donné des preuves de valeur ou de talent militaire et mérité le titre de général. En outre, une fois élu roi, il ne pouvait ceindre le diadème qu'après avoir capturé les prisonniers que l'on devait immoler à la fête de son couronnement.

Tous les rois aztèques, depuis Itzacoatl jusqu'à Cuauhtémotzin, passèrent du commandement de l'armée au trône. La grande estime professée par les Mexicains pour la carrière militaire les poussait à rendre leurs fils courageux, à les endurcir dès l'enfance aux fatigues de la guerre. Pour eux, les âmes les plus heureuses dans l'autre vie étaient celles des guerriers morts en défendant la patrie. Cette haute idée de la gloire des armes forma les héros qui illustrèrent la nation aztèque et la rendirent partout victorieuse. Aussi, des commencements les plus humbles s'éleva-t-elle rapidement au premier rang, et des bords du lac près duquel elle s'était établie, au sortir de la servitude, étendit-elle bientôt sa domination sur toutes les contrées situées entre les deux océans.

La plus haute dignité militaire était celle de général; mais, sous cette appellation, on comprenait quatre catégories de chefs possédant des insignes particuliers. Le plus important de ces chefs prenait le nom de Tlacochacatl (*prince des flèches*). On ignore quels étaient ses rapports avec les autres généraux, car les historiens de la première heure, négligeant les questions hiérarchiques, ont confondu tous les grades. Après ces dignitaires venaient immédiatement les capitaines, dont chacun commandait deux à trois cents hommes.

Pour récompenser les officiers et exciter leur émulation, les Mexicains créèrent trois ordres militaires sous les dénominations d'Achcauhtin (*princes*); Cuauhtin (*aigles*); Océotl (*tigres*). Les plus distingués parmi les princes étaient ceux qui, en outre, conquéraient le titre de Cuachictin (*commandeur des aigles*). Ils portaient alors les cheveux relevés sur le sommet de la tête à l'aide d'une corde teinte en rouge, de laquelle pendaient autant de glands qu'ils avaient accompli de faits glorieux. Après vingt actions d'éclat, ils avaient le droit de se raser la tête, puis de se peindre une moitié du visage en rouge et l'autre en jaune. Ces signes de distinction étaient si appréciés que non seulement les généraux, mais les rois, se montraient fiers de s'en parer. Moteuczoma II et Tizoc appartenaient à cet ordre, particularité que nous révèlent leurs portraits.

Les *tigres*, comme signe distinctif, endossaient une armure de coton peinte de façon à imiter la peau de l'animal dont ils portaient le nom. On ne se parait des insignes militaires qu'en campagne; à la cour, les vêtements étaient uniformes et ne variaient que par la couleur.

Les jeunes gens qui faisaient campagne pour la première fois ne revêtaient que de grossiers habits en toile d'agavé. Cette règle était si rigoureusement observée, que les fils de roi eux-

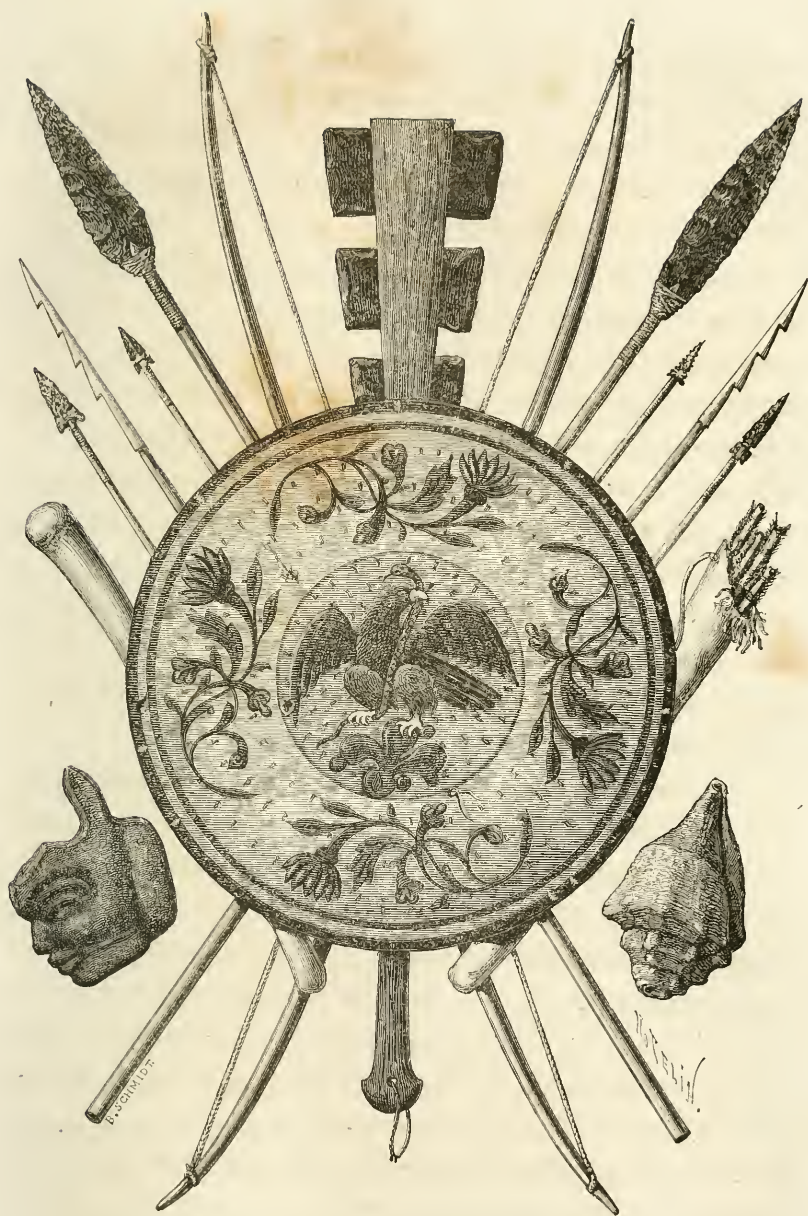


Fig. 16. — Armes offensives et défensives des soldats aztèques, d'après les spécimens du Musée d'ethnographie du Trocadéro.

mêmes devaient donner des preuves de valeur avant d'être autorisés à troquer ce vêtement contre un autre.

Ceux qui possédaient un ordre militaire avaient le droit, lorsqu'ils étaient de garde, à un logement dans le palais du roi. Ils pouvaient faire usage d'ustensiles d'or, se vêtir des étoffes les plus fines et porter des ceintures plus légères que celles du peuple, ce qui n'était permis aux soldats qu'après qu'ils avaient mérité de l'avancement. Un vêtement de forme particulière (*tlacatziuhque*) récompensait les soldats qui, voyant l'armée faiblir, réussissaient à ranimer son courage par leurs paroles ou leur exemple.

En guerre, outre son armure, le roi se parait d'insignes particuliers. Il chaussait des demi-bottes garnies de plaques d'or et se chargeait les bras de bracelets ornés de pierres fines. A sa lèvre inférieure et à ses oreilles il suspendait des émeraudes montées en or. Autour de son cou s'enroulait une chaîne d'or et de diamants, et il se coiffait d'un panache de plumes magnifiques (*quiatchatli*).

Les armes offensives et défensives dont se servaient les Mexicains, aussi bien que les autres nations de l'Anahuac, étaient très variées. Au nombre des défensives, il faut ranger les chimalli (fig. 16), boucliers communs aux officiers et aux soldats. On les fabriquait de différentes matières, et on leur donnait diverses formes, mais la forme ronde prévalait. D'ordinaire, ils se composaient de bambous flexibles, assujettis par de gros fils de coton, et, pour les nobles, on les recouvrait de plumes ou de feuilles d'or. D'autres consistaient en une simple écaille de tortue garnie de cuivre, d'argent ou d'or, selon le grade ou la fortune de son possesseur. Il y en avait d'assez grands pour couvrir le corps tout entier; ils pouvaient, au besoin, se replier et se porter sous le bras, grâce à un mécanisme assez semblable à celui de nos parapluies. Enfin, d'autres, de petite dimension, ornés de plumes et plus

luxueux que résistants, servaient dans les danses où l'on simulait un combat.

Une des armes défensives des officiers consistait en une cotte de coton, épaisse de deux doigts, qui résistait si bien aux flèches que les Espagnols se hâtèrent de l'adopter. Sur cette cuirasse (*ichcahuipilli*), qui couvrait seulement la moitié du corps, on en plaçait une seconde garnie de plumes de différentes couleurs, assez longue pour protéger les avant-bras et les cuisses. Les nobles endossaient souvent un de ces vêtements de plumes sur une cuirasse formée de plaques d'or et d'argent, et cette armure, impénétrable aux flèches, résista plus tard aux épées et aux piques des Européens. En outre, les officiers se coiffaient de casques en bois représentant une tête d'aigle, de tigre ou de serpent, la gueule ouverte et les dents saillantes afin d'épouvanter l'ennemi (fig. 17). On surmontait ces casques de grands panaches destinés à rehausser la taille de ceux qui les portaient. Quant aux simples soldats, ils allaient nus, les reins entourés de la ceinture (*maxtatl*) exigée par la décence, et ils suppléaient aux vêtements qui leur manquaient en se peignant le corps de différentes couleurs.

Les armes offensives étaient l'arc, la fronde, le casse-tête, la lance, l'épée et le javelot. L'arc (*tlahuitolli*) se fabriquait avec du bois flexible, et sa corde avec des nerfs d'animaux ou du poil de cerf tissé. Parfois ces armes étaient d'une telle dimension que la corde atteignait jusqu'à 5 pieds. Pour les flèches (*mitl*), on se servait de baguettes à l'extrémité desquelles on fixait soit un os effilé, soit une arête de poisson ou encore des pointes de silex ou d'obsidienne. Les Mexicains s'exerçaient au maniement de l'arc dès leur enfance, et, stimulés par les récompenses que leur accordaient leurs professeurs ou leurs pères, ils arrivaient à s'en servir avec une adresse merveilleuse. Les habitants de Téhuacan, entre autres, étaient renommés pour leur habileté à lancer trois ou

quatre flèches à la fois. De nos jours, les Indiens barbares des frontières se servent encore de l'arc avec une redoutable dextérité. Aucune des nations de l'Anahuac, à l'exception des Séris,



Fig. 17. — Tête de soldat coiffée d'un casque. Terre cuite trouvée dans la vallée d'Orizava (collection Lucien Biart).

tribu de la Sonore, ne fit jamais usage de flèches empoisonnées, ce qui tient sans doute à ce qu'elles cherchaient surtout à faire des prisonniers pour les sacrifices.

Le *macahuitl*, qui remplaçait l'épée entre les mains des Aztèques, se composait d'un bâton long de 3 pieds, armé sur ses deux côtés de plaques d'obsidienne tranchantes et fixées à l'aide de

gomme laque. Ces plaques, larges de quatre doigts et longues de deux, avaient l'épaisseur des anciennes lames d'épée. Elles coupaient si bien que le Conquérant anonyme raconte avoir vu un Aztèque ouvrir la poitrine d'un cheval d'un seul coup de son épée. Mais cette arme s'émoussait vite et devenait inutile. Les soldats la portaient attachée au bras, afin qu'elle ne leur échappât pas lorsqu'ils frappaient (fig. 16).

Les piques mexicaines, au lieu de pointes en fer, étaient armées de pointes en pierre ou en cuivre. Les Chinantèques et plusieurs autres peuples de la contrée de Chiapan se servaient de piques d'une longueur de 18 pieds, dont Cortez fit usage contre la cavalerie de son rival, Panfilo Narvaez.

Le *tlacochtli*, dard ou javelot, était un pieu dont la pointe, durcie au feu, se terminait parfois par une pierre, un os ou une pointe de cuivre. Le dard se divisait souvent à son extrémité en trois crans, ce qui le rendait très meurtrier. On le lançait à l'aide d'une corde, afin de pouvoir le ramener à soi lorsqu'il avait frappé l'ennemi. C'est l'arme que les Espagnols redoutaient le plus, car elle était souvent projetée avec une telle force qu'elle traversait le corps d'un homme (fig. 16). En guerre, les soldats portaient d'ordinaire une épée, un arc, un dard et une fronde. Il est à remarquer qu'aucun des peuples de l'Anahuac ne faisait usage de la hache comme arme de guerre.

Les Aztèques possédaient des étendards plus semblables au *signum* des Romains qu'à nos drapeaux. C'étaient des hampes hautes de 8 ou 10 pieds, couronnées par les armes ou les insignes de l'État, figurées à l'aide de plumes. L'insigne de l'empire mexicain était un aigle prêt à fondre sur un oiseau. L'étendard pris par Cortez lui-même, dans la bataille fameuse d'Otompan, représentait un filet d'or, insigne probable d'une des villes construites sur les bords du lac de Texcoco.

Outre l'étendard principal de l'armée, chaque compagnie en possédait un qui, en même temps que la couleur des plumes dont se paraient ses chefs, servait à la faire reconnaître. L'étendard de l'armée était porté par le général, ceux des compagnies par un officier. Ce dernier s'attachait si fortement la hampe à l'épaule que l'on ne pouvait s'en emparer qu'en massacrant le porteur. Les Aztèques plaçaient toujours l'étendard principal au milieu des soldats ; quant aux Tlaxcaltèques, ils le faisaient porter à l'avant-garde dans les marches, à l'arrière-garde à l'heure du combat.

La musique militaire des Aztèques, plus bruyante qu'harmonieuse, se composait de tambours, de trompettes et de conques qui, sous le souffle, rendaient des sons aigus. Bernal Diaz, longtemps après le siège de Mexico, se souvenait encore avec terreur des sons lugubres de la trompe de Guautémotzin.

Avant toute déclaration de guerre, le conseil du roi en examinait la cause, qui d'ordinaire était la rébellion d'une ville ou d'une province, la vengeance à tirer de l'assassinat d'un courrier ou d'un sujet de l'empereur, ou d'une insulte faite à un ambassadeur. Si l'on avait à se plaindre du gouverneur d'une province, on l'amenait à Mexico pour le châtier. Si le peuple prenait part à la révolte, on lui demandait satisfaction au nom du roi, et, s'il s'humiliait, on lui pardonnait. Si, au contraire, il répondait avec arrogance, refusait de se soumettre et insultait les messagers qu'on lui envoyait, le conseil délibérait; puis, la guerre décidée, on prévenait les généraux. Parfois le roi, afin de mieux justifier sa conduite, dépêchait successivement trois ambassadeurs aux dissidents. Le premier s'adressait au chef de la ville ou de la nation coupable, réclamait une satisfaction acceptable, et fixait l'époque à laquelle on devait répondre, sous peine d'être traité en ennemi. Le deuxième ambassadeur s'adressait à la noblesse, la priant de convaincre son chef d'éviter par sa soumission le châtiment qui l'attendait. Enfin,

le troisième ambassadeur s'adressait au peuple et lui expliquait les causes de la guerre. Les raisons mises en avant par les ambassadeurs étaient souvent efficaces, et ils faisaient si bien ressortir les avantages de la paix et les désavantages de la guerre qu'une réconciliation s'opérait. Souvent les ambassadeurs emportaient une idole de Huitzilipotchtli et exigeaient qu'elle fût admise par les rebelles au nombre de leurs dieux. Si les dissidents se croyaient capables de résister, ils repoussaient cette exigence et renvoyaient l'idole étrangère. Mais, s'ils se considéraient comme trop faibles, ils rangeaient l'image parmi celles des dieux étrangers, faisaient aux ambassadeurs des dons de plumes, d'or et de bijoux, puis se soumettaient.

La guerre résolue, on le faisait aussitôt savoir à l'ennemi, afin qu'il se préparât, car les Aztèques regardaient comme une lâcheté indigne d'hommes vaillants d'attaquer par surprise. Néanmoins, on envoyait chez les ennemis des espions désignés sous le nom de *souris*, afin qu'ils rendissent compte du nombre, de la qualité et des mouvements des troupes. Lorsque ces espions fournissaient d'utiles rapports, on les récompensait généreusement.

Enfin, après avoir offert plusieurs sacrifices au dieu de la guerre et aux divinités de l'État ou de la ville que l'on allait combattre, afin de se ménager leur bon vouloir, l'armée se mettait en marche par compagnies. Si elle était nombreuse, elle se divisait en corps de huit mille hommes commandés par un général.

« C'est une des plus belles choses du monde que de les voir partir pour la guerre, a dit le Conquérant anonyme en parlant des Aztèques ; ils marchent admirablement, leur tenue est magnifique, et ils font la meilleure figure qu'il soit possible de voir. Ils ont des soldats d'une bravoure extraordinaire, qui meurent avec la plus grande intrépidité. En combattant, ils chantent, dansent, sifflent et jettent des cris qui inspirent la terreur. »

Le lieu où se livrait la première bataille était un champ réservé dans chaque province pour cette fin. Le combat, ainsi que nous venons de le voir, commençait par un bruit d'instruments, de clameurs et de sifflements. Dans l'armée de Texcoco, le roi ou le général donnait le signal de la lutte en frappant sur un petit tambour suspendu à son épaule. Le premier choc était furieux, mais toute l'armée n'y prenait pas part; des corps se tenaient en réserve pour les cas urgents. Quelquefois la bataille commençait par une grêle de flèches, de dards et de pierres; puis, les armes de jet épuisées, on se servait des casse-tête, des piques et des épées. Les chefs s'occupaient de maintenir leur troupe en ordre, de défendre l'étendard, de faire enlever les blessés et les morts, afin de les dérober à la vue de l'ennemi. Il y avait des soldats affectés à ce soin.

Quelquefois les Aztèques usaient de stratagèmes et d'embuscades. Ils se cachaient dans des fossés creusés à la hâte, ainsi que les Espagnols eurent occasion de l'apprendre à leurs dépens. Souvent aussi ils feignaient de battre en retraite pour attirer l'ennemi vers un lieu périlleux et assaillaient son arrière-garde avec des troupes fraîches. Nous l'avons dit: dans les combats, ils s'occupaient moins de tuer que de capturer des prisonniers; aussi la valeur des soldats ne se mesurait pas au nombre d'ennemis qu'ils tuaient sur le champ de bataille, mais au nombre des prisonniers qu'ils ramenaient. Cette coutume servit beaucoup les Espagnols durant la nuit célèbre et terrible où il leur fallut abandonner Mexico. Lorsque leur général était tué ou leur étendard pris, les Mexicains, saisis d'une panique superstitieuse, fuyaient sans qu'aucune force humaine pût les retenir.

La bataille terminée, les vainqueurs célébraient leur triomphe par des cris d'allégresse, et le général récompensait les officiers et les soldats qui lui présentaient des prisonniers. Lorsque le roi

capturait lui-même un des ennemis, toutes les provinces lui envoyaient des présents. Le malheureux sur qui tombait cette mauvaise fortune se voyait richement paré ; on le portait en litière jusqu'à Mexico, dont les habitants, musique en tête, venaient à sa rencontre. Le jour de sa mort arrivé, on conduisait le prisonnier royal, revêtu des insignes du soleil, au pied de l'autel des sacrifices, où il mourait de la main du grand prêtre. La victime morte, le grand prêtre aspergeait les quatre points cardinaux de sang; puis il en présentait un vase au roi, qui en arrosait les idoles du temple, comme remerciement de la victoire remportée sur l'ennemi. On fixait la tête du cadavre à l'extrémité d'une hampe, on séchait sa peau pour la remplir de coton, et cet affreux trophée se suspendait dans une des salles du palais, comme souvenir adulateur de l'action glorieuse du souverain.

Lorsqu'une ville devait être assiégée, on envoyait aussitôt les femmes, les enfants et les malades dans une autre ville ou dans les bois, afin de les mettre à l'abri des ennemis et aussi pour éviter une consommation inutile de vivres.

Plusieurs systèmes de fortifications étaient en usage pour la défense des villes, tels que murs, boulevards, parapets, estacades, fossés et retranchements. La ville de Cuauhquichollan était entourée d'une muraille de pierre et de chaux, haute de 20 pieds et épaisse de 12.

Les conquérants espagnols qui ont décrit les fortifications de cette ville font mention de plusieurs autres travaux de même nature, parmi lesquels le plus remarquable était celui édifié par les Tlaxcaltèques pour se protéger contre les invasions des Mexicains. Ce travail consistait en une muraille construite de façon à relier deux montagnes, muraille dont la longueur était de 6 milles, la hauteur de 8 pieds et l'épaisseur de 18. Elle se composait de pierres unies par un ciment d'une dureté excessive. Elle ne pos-

sédait qu'une issue, large de 8 pieds, et qui consistait dans un prolongement en forme de demi-cercle, comme les barrières en usage chez nous pour empêcher les bestiaux de sortir des pâturages. De nos jours, on voit encore les ruines de cet immense travail.

Il existe aussi, près du village de Molcaxac, une antique forteresse construite au sommet d'une montagne et défendue par quatre cercles de murailles. Dans les environs, se voient nombre de boulevards et, sur une colline, à 2 milles plus loin, les ruines d'une vaste cité dont les habitants n'ont pas laissé de traces dans l'histoire. A 8 lieues de Cordova, j'ai visité l'antique forteresse de Huatusco, entourée de murs, et dans laquelle on ne peut pénétrer qu'en gravissant de hautes murailles. Autour de cet édifice, envahi par les ronces, on a trouvé autrefois de curieuses statues.

Dans l'attaque des places fortifiées, les archers et les soldats armés de frondes chassaient des murs les assiégés, qui, le moment de l'assaut venu, faisaient pleuvoir sur l'ennemi des pierres et des poutres. Experts dans toutes les choses de la guerre, les Aztèques pratiquaient des mines, semaient les routes d'obstacles et barricadaient les défilés.

Mexico, déjà fort par sa position sur un lac, devint vite inexpugnable, grâce à l'industrie de ses habitants. On ne pouvait y pénétrer que par les chaussées traversant le lac, chemins hérissés de parapets et coupés de fossés garnis de ponts-levis. Au fond de ces fossés périrent nombre d'Espagnols et de Tlaxcaltèques, dans la nuit du 1er juillet 1521. Ces défenses tinrent longtemps en échec l'armée de Cortez, qui n'eût peut-être jamais pu les forcer sans l'aide des brigantins qu'il fit construire. Pour défendre la ville du côté de l'eau, il fallait des milliers de barques, et les Mexicains s'exerçaient souvent à ce genre de combat.

Mais les fortifications les plus redoutables de Mexico étaient

ses temples, surtout le plus important, qui semblait une citadelle. Ses murailles d'enceinte, ses quatre arsenaux bien approvisionnés d'armes offensives et défensives, sa disposition architecturale, qui en rendait l'abord difficile, prouvent qu'en le bâtissant les fondateurs songèrent autant à la défense de la ville qu'aux dieux. Du reste, on sait pertinemment que les temples devenaient des forteresses quand l'ennemi réussissait à pénétrer dans une ville. De leur sommet, on le criblait de flèches, de dards et de pierres. Comme exemple, nous rappellerons le siège héroïque soutenu par cinq cents nobles mexicains sur la terrasse du grand temple de Mexico, où Cortez dut à la fin les assaillir en personne.

XIV

Agriculture. — Chinampas ou îles flottantes. — Ensemencement. — Jardins. — Animaux domestiques. — Cochenille. — Chasse. — Pêche. — Commerce. — Marchés. — Routes. — Ponts.

En dépit de la prédilection des Aztèques pour la profession des armes, ils ne négligeaient aucun des métiers utiles, surtout l'agriculture. Ils s'en occupèrent de bonne heure, de même, du reste, que toutes les nations de l'Anahuac. On sait que, durant la longue pérégrination qui, vers 1160, amena les Aztèques de leur patrie primitive jusqu'au bord du lac où ils fondèrent leur capitale, ils labourèrent le sol sur tous les points où ils séjournèrent, et vécurent de leurs récoltes. Vaincus par les Colhuas et les Tépanèques et resserrés dans les îles de leur lac, ils cessèrent pendant plusieurs années de cultiver, faute de terres. Enfin, rendus ingénieux par la nécessité, ils inventèrent les îles flottantes.

Leur façon de créer ces îles était des plus simples. A l'aide de branches, de racines, de plantes aquatiques et d'autres matières légères, ils formaient un réseau suffisamment solide, puis, sur cette base, ils étendaient une couche d'herbes marines qu'ils recouvraient de la fange du lac. Ces islettes, qui affectent la forme d'un parallélogramme, ont ordinairement 48 pieds de long sur 18 de large, et s'élèvent d'un pied environ au-dessus de l'eau. Ce sont là les premiers champs que possédèrent les Aztèques après la fondation de leur capitale, champs sur lesquels ils cultivaient le maïs, le piment et les légumes dont ils avaient besoin.

Ces jardins mobiles, nommés *chinampas*, se multiplièrent peu

à peu, et bon nombre furent employés à la culture des fleurs et des plantes aromatiques. Cet usage s'est perpétué, et aujourd'hui, comme au temps de Moteuczoma, on voit arriver, chaque matin, à Mexico, par le canal qui longe la promenade de la Viga, quantité de barques chargées de légumes et de fruits récoltés sur ces îles flottantes dont la terre n'a pas besoin de l'eau du ciel. Dans ces jardins, ornés d'arbustes, se dresse souvent une cabane. Autrefois, lorsque le propriétaire désirait changer de place pour fuir un mauvais voisin ou se rapprocher des siens, il montait dans un canot et remorquait son champ où il lui plaisait. De nos jours, l'abaissement des eaux du lac fixe les chinampas sur le fond vaseux : elles sont devenues stables.

Aussitôt que les Mexicains eurent secoué le joug des Tépanèques, leurs conquêtes leur fournirent vite assez de terres pour qu'ils pussent s'appliquer à l'agriculture. Ne connaissant pas la charrue et ne possédant aucun animal domestique assez robuste pour les aider dans leurs travaux, ils suppléèrent à cette lacune par un labeur incessant, à l'aide d'un instrument tout primitif. Pour creuser le sol, ils se servaient d'une sorte de pioche en cuivre pourvue d'un manche, et, pour couper les arbres, ils employaient une hache, également en cuivre, assez semblable aux nôtres. Quant aux autres outils dont ils faisaient usage, les historiens de la première heure ont négligé de les décrire.

Pour arroser leurs champs, ils employaient l'eau des ruisseaux qui descendaient des montagnes. Ils savaient endiguer, puis diviser le précieux liquide à l'aide de petits canaux, afin de le mieux utiliser. Ils laissaient leurs terres se reposer et se couvrir d'herbes qu'ils brûlaient pendant les mois de sécheresse pour remplacer les sels entraînés par les pluies. Enfin, ils entouraient leurs propriétés de murs en pierres ou de haies d'agavés, impénétrables barrières encore usitées.

Leur façon de semer le maïs est toujours en usage parmi nombre de leurs descendants. Armé d'un bâton aigu dont la pointe a été durcie au feu, le semeur fait un trou dans le sol, y dépose un ou deux grains de maïs qu'il prend dans une poche en jonc suspendue à son épaule, et les couvre de terre avec son pied. Il avance d'un pas plus ou moins allongé, selon la nature du terrain, marchant en ligne droite jusqu'à l'extrémité du champ, pour revenir alors en arrière. Les lignes parallèles qu'il trace sont si bien alignées qu'on les croirait faites au cordeau. Cette façon de semer, bien que lente, est très productive, car elle mesure le grain à la qualité du terrain et n'en laisse pas perdre un seul. Lorsque la plante atteint une certaine hauteur, on recouvre son pied de terre, afin de la fortifier et de lui permettre de résister au vent. Une fois l'épi parvenu à maturité, on brise la tige qui le supporte, puis on le laisse sécher au soleil.

Les femmes, parmi les anciens Mexicains, comme chez les modernes, secondaient les hommes dans les travaux agricoles. L'homme creusait, semait et récoltait; la femme égrenait le maïs et nettoyait le grain.

Les Aztèques possédaient des aires pour cette dernière opération et des silos pour conserver les récoltes. Ils construisaient ces silos avec des troncs d'*oyamel*, sorte de pin à écorce lisse, troncs qu'ils superposaient en enfermant un espace carré. Lorsque cet édifice atteignait la hauteur voulue, ils le recouvraient de nouveaux troncs et l'abritaient de la pluie par un toit. Ces silos ne possédaient que deux issues : l'une, étroite, à leur partie inférieure; l'autre, plus large, à leur partie supérieure. Il y en avait d'assez spacieux pour contenir jusqu'à six mille sacs de maïs. On se sert encore de ces silos sur plusieurs points de la république mexicaine, et quelques-uns sont si vieux qu'ils paraissent avoir été construits avant l'arrivée des Espagnols. En me montrant ces antiques greniers, les

agriculteurs mexicains m'ont souvent affirmé que le grain s'y conserve mieux que dans ceux imités des Européens.

Près des champs ensemencés, on édifiait de petites tours en bois dans lesquelles un homme, protégé contre le soleil et la pluie, s'occupait de surveiller les oiseaux et de les chasser à l'aide d'une fronde. Cette tâche est maintenant confiée à des enfants, car l'agriculteur mexicain, aujourd'hui comme alors, doit sans cesse défendre ses récoltes contre des nuées d'oiseaux pillards. Les perroquets s'attaquent au maïs, les toucans aux fruits, les troupiales à la coque sucrée des cotonniers, les passereaux au blé.

Les Aztèques affectionnaient les jardins ; ils les peuplaient d'arbres fruitiers soigneusement alignés, de plantes médicinales et surtout de fleurs. Ils cultivaient ces dernières non seulement par goût, mais par suite de leur coutume d'offrir fréquemment des bouquets au roi, aux seigneurs, aux ambassadeurs, puis d'en parer leurs temples et leurs oratoires privés. Parmi ces jardins, ceux de la couronne, à Mexico et à Texcoco, étaient renommés. Après la prise de Mexico, les Espagnols admirèrent beaucoup celui d'un seigneur d'Iztalapan, autant pour sa belle ordonnance que pour ses dimensions et les arbres qui l'ornaient. Ce verger se divisait en carrés et renfermait des plantes qui flattaient la vue ou l'odorat. Entre les carrés existaient des allées formées d'arbres fruitiers et de buissons fleuris. Le terrain était coupé par de petits canaux remplis d'eau empruntée au lac, et, sur un de ces canaux, on pouvait naviguer en barque. Au milieu de ce parc, un bassin carré, de 1 600 pieds de tour, était peuplé d'innombrables oiseaux aquatiques. Cette propriété, dont Cortez et Bernal Diaz font mention, avait été créée par Cuitlahuatzin, frère et successeur de Moteuczoma II, qui, d'après le témoignage du docteur Hernandez, l'avait enrichi d'arbres exotiques.

Mais, au dire des conquérants, le plus magnifique de ces jardins était celui de Huaxtépec. Il avait 6 milles de circuit, et une rivière le traversait. Les Espagnols le conservèrent longtemps; ils y cultivaient les plantes médicinales nécessaires à l'hôpital qu'ils avaient fondé.

Les Aztèques surveillaient avec soin l'économie des forêts d'où ils tiraient leur bois à brûler et le bois de construction. Par contre, j'ai souvent entendu déplorer l'incurie espagnole qui a laissé déboiser une partie de la vallée d'Anahuac et sacrifié le bien public à celui de quelques particuliers. Depuis lors, cependant, aucune mesure n'a été prise pour réparer le mal, pour l'arrêter. Autour de toutes les villes que j'ai visitées durant un séjour de vingt années au Mexique, j'ai vu les plaines s'agrandir et les arbres disparaître. Dans les vallées de la Cordillère, aussi bien que dans la Terre-Chaude, l'Aztèque moderne met souvent le feu aux forêts qui bordent le désert pour élargir son champ. Des milliers d'hectares de bois précieux se trouvent ainsi anéantis, et le sol qu'ils couvraient subitement transformé en savane, sans utilité, sans prévoyance, sans profit.

Les plantes cultivées par les anciens Mexicains étaient le maïs, le coton, le cacao, l'agavé, la chia et le piment. L'agavé ou *metl* suffisait en quelque sorte à lui seul à tous les besoins des pauvres. Outre qu'il formait d'impénétrables barrières autour des habitations, son tronc servait de poutre dans la construction du toit des cabanes, et ses feuilles tenaient lieu de tuiles. Avec ces mêmes feuilles que termine une épine aiguë, on fabriquait du papier, du fil, des aiguilles, des vêtements, des chaussures, et le suc de la plante, outre des boissons alcooliques célèbres sous les noms de *pulqué* et de *mescal*, fournissait du miel, du sucre et du vinaigre. Enfin, le tronc et la partie inférieure de l'agavé, cuits à l'étouffée, donnaient un manger délicat. Ajoutons que, dotée de

propriété diurétique, cette plante servait de remède contre plusieurs maux.

Mais, à propos de cette broméliacée qui avait une importance extrême pour les Aztèques, laissons parler le père Motolinia (le pauvre) qui arriva au Mexique trois ans après la prise de Mexico par Fernand Cortez :

« Le *metl* est un arbuste ou chardon qui porte le nom de *maguey* dans le langage des îles. On en fait et l'on en retire tant de choses que l'on peut assurer que le fer n'en produit pas davantage. C'est une plante qui a l'extérieur de l'aloès, mais une taille bien supérieure. Ses feuilles sont vertes, et elles mesurent 1 vare et demie de longueur. Elles ont la forme d'une brique, sont renflées vers le milieu et moins grosses à leur point d'émergence. Elles ont 1 empan environ de circonférence, sont cannelées et vont s'amincissant à leur extrémité, de façon qu'elles se terminent par une pointe aiguë comme un poinçon. Chaque pied de la plante possède trente ou quarante de ces feuilles. Lorsque le metl atteint tout son développement, on coupe cinq ou six des feuilles centrales, de manière à creuser une cavité, et l'on recueille, pendant deux mois, le liquide qui chaque jour y afflue, liquide comparable à de l'eau miellée. Soumis à l'ébullition, ce jus se transforme en un vin douceâtre et transparent.

« Ce vin, concentré, donne un miel très agréable et un sucre qui ne vaut pas celui de canne. On en fait aussi du vinaigre. On retire des feuilles du maguey du fil à coudre, et elles servent à fabriquer de la ficelle, des cordes, des sangles, des licous et toutes les choses que nous tirons du chanvre. Les Indiens en fabriquent aussi des vêtements et des chaussures. Les épines de ces feuilles remplissaient l'office de clous, et lesdites feuilles étaient utilisées par les femmes pour y mouler la pâte de maïs. Les ouvriers en plumes se servaient aussi de ces feuilles pour étendre dessus du coton

qu'ils transformaient en papier, papier sur lequel ils esquissaient leurs dessins. Les peintres avaient recours à cette feuille pour de nombreux usages, et les maçons s'en servaient en guise de truelle, de tuiles ou pour des conduites d'eau. »

Bien que, faute de bêtes à cornes, les Aztèques ne connussent pas le métier de berger, ils avaient domestiqué un grand nombre d'animaux. D'abord, le téchichi, qui, bien que muet, faisait office de chien, et dont la chair devint un comestible de prédilection pour les Espagnols. En outre, les Indiens élevaient des dindons, des cailles, des canards, et les nobles possédaient des halliers pour les cerfs, des garennes pour les lapins, des viviers pour les poissons et les axolotls.

Un petit animal, digne d'une mention particulière parmi ceux dont les Mexicains s'occupaient, c'est le *nochiztli* ou cochenille. Cet insecte, si recherché en Europe pour la belle couleur rouge qu'il fournit, est d'une telle délicatesse et doit se défendre contre un si grand nombre d'ennemis qu'il réclame plus de soins encore que le ver à soie. Il redoute le froid, le vent, la pluie, les oiseaux, les souris, les vers, de sorte qu'il faut constamment surveiller le nopal, *Cactus coccinilifer,* sur lequel on l'élève, et abriter les feuilles dans les cabanes aux approches de la mauvaise saison. Les femelles, un peu avant la ponte, changent de peau, et les Indiens les aident à se débarrasser de cette dépouille en les caressant avec une extrême légèreté à l'aide d'une queue de lapin. Sur chaque feuille de cactus, on dispose ordinairement trois nids de quinze cochenilles, qui donnent trois récoltes par an. La dernière de ces récoltes est la moins estimée, car les insectes sont de petite taille et souillés des débris de la plante qui les a nourris. On tue généralement les cochenilles en les plongeant dans l'eau bouillante, mais leur qualité dépend surtout du soin avec lequel elles sont séchées. Le meilleur mode de dessicca-

tion est celui de l'exposition au soleil ; néanmoins, quelques éleveurs se servent du feu, en étendant les insectes sur la plaque de terre cuite nommée *comalli,* et qui sert à la cuisson des galettes de maïs. On sèche aussi les cochenilles dans les *témascallis,* sorte de four dont nous aurons à parler.

Les Aztèques, s'ils n'eussent été très habiles à la chasse, n'auraient guère pu réunir les nombreux animaux qui peuplaient les jardins royaux et aussi leurs demeures. Pour cet exercice, ils se servaient d'arcs, de dards, de filets, de lacets et de sarbacanes. Les sarbacanes dont les rois et les nobles faisaient usage étaient curieusement travaillées, peintes et garnies d'or ou d'argent.

Outre les chasses entreprises par les particuliers, soit comme récréation, soit afin de se pourvoir de vivres, on faisait de grandes battues ordonnées par le roi, ou établies par l'usage pour approvisionner les temples de victimes. Pour ces battues, on choisissait un grand bois, ordinairement celui de Zacatépec, peu distant de la capitale, et l'on disposait à son centre des lacets et des filets. Des milliers de chasseurs formaient alors un cercle, d'une étendue calculée sur le nombre approximatif de pièces de gibier que l'on désirait prendre. On allumait des feux de distance en distance, et les traqueurs avançaient en frappant sur des tambours, en soufflant dans des conques, en sifflant et en criant. Les animaux, épouvantés, fuyaient vers le centre du bois, où les chasseurs, resserrant leur cercle et continuant leurs clameurs, les abattaient à coups de flèches. Le nombre des animaux capturés dans ces battues était si considérable que le premier vice-roi du Mexique, en ayant entendu parler et n'y pouvant croire, voulut tenter l'expérience. On choisit pour lieu de chasse la grande plaine qui existe entre les villages de Xilotépec et de Saint-Juan del Rio, et l'on ordonna aux Indiens d'opérer comme ils avaient coutume de le faire. Onze mille Otomites formèrent un cercle de plus de cinq lieues

de circonférence, et, après avoir exécuté la manœuvre que nous venons d'expliquer, capturèrent six cents cerfs et chèvres sauvages, cent renards, plus un nombre incalculable de lièvres et de lapins. Ce lieu, de nos jours, porte encore le nom de *Cazadèro.*

La tactique des Aztèques pour s'emparer des canards était assez originale et n'est pas abandonnée. Ces palmipèdes et nombre d'autres oiseaux aquatiques abondent sur tous les lacs du Mexique, et les riverains laissent flotter sur les eaux de grosses calebasses que les oiseaux s'accoutument à voir, qu'ils viennent même picorer. A l'heure de la chasse, un Indien pénètre dans l'eau, la tête couverte d'un de ces fruits; loin de fuir, les canards accourent, et le chasseur n'a que la peine de les saisir par les pattes et de les noyer.

Les Aztèques capturaient avec hardiesse les couleuvres et les serpents; ils les prenaient par le cou, ou leur serraient les mâchoires entre leurs doigts. Mais leur habileté la plus merveilleuse consistait dans la sûreté avec laquelle ils suivaient la piste d'une bête fauve, par le seul examen des herbes qu'elle avait froissées.

Par suite de la situation de leur capitale au milieu des eaux et de la proximité du lac de Chalco, où le poisson abonde, les Aztèques étaient peut-être encore plus adonnés à la pêche qu'à la chasse. Ils s'y employèrent dès leur arrivée dans la vallée, car elle leur fournissait les vivres dont ils avaient besoin. Les engins dont ils se servaient étaient les filets, les hameçons et les nasses. Leurs canots, formés d'un tronc d'arbre creusé, pouvaient contenir jusqu'à cinq personnes, et se comptaient par milliers. Dans les expéditions militaires, ils employaient des barques où s'entassaient jusqu'à soixante soldats, barques qu'ils manœuvraient à l'aide de rames.

Ils s'emparaient des alligators en leur entourant le cou d'une

corde, ou à l'aide d'un expédient pratiqué, dit-on, par les Égyptiens pour capturer les crocodiles du Nil. Le chasseur marchait avec hardiesse au-devant du reptile, portant à la main un court bâton dont les extrémités étaient taillées en pointe. Lorsque l'animal ouvrait la gueule, on lui plaçait le bâton entre les mâchoires, et il se les transperçait en les refermant. On laissait alors le reptile s'épuiser par la perte de son sang, puis on l'achevait. Les pêcheurs de perles des côtes de la Californie employaient, paraît-il, le même stratagème pour combattre les requins; ce sont là des faits que nous rapportons sans oser les affirmer.

La pêche, la chasse et les arts qu'ils cultivaient firent naître chez les Aztèques plusieurs branches de commerce. Dès qu'ils furent établis sur le lac de Texcoco, ils commencèrent à trafiquer, vendant à leurs voisins le poisson qu'ils pêchaient et les nattes de jonc qu'ils tressaient. En échange, ils achetaient le maïs, le coton, les pierres, la chaux, le bois, qui leur manquaient. A mesure qu'ils agrandirent leur territoire par la force des armes, ils augmentèrent leurs transactions, qui bientôt s'étendirent jusqu'aux provinces les plus reculées de leur empire.

Très entreprenants et très hardis, les négociants aztèques jouèrent un rôle important dans leur pays, et leurs puissantes corporations préparèrent presque toutes ses conquêtes. Ils étaient, dans leurs entreprises à l'étranger, moralement et matériellement soutenus par leurs souverains, qui ne leur marchandaient ni les privilèges, ni les récompenses pécuniaires, ni les honneurs, ni au besoin leur appui ostensible. Les trafiquants, véritables colonisateurs, cheminaient toujours en nombre. Ils allaient s'établir dans les contrées lointaines, et là, grâce à leurs richesses, à leur finesse, à leur astuce, ils se rendaient peu à peu maîtres de tout le commerce. Un beau jour, sous des prétextes qu'ils excellaient à faire naître, ces émigrés se déclaraient lésés dans leurs intérêts ou en

danger, et une armée de leurs compatriotes accourait aussitôt pour les protéger. Ils devenaient ses éclaireurs, la guidaient, la renseignaient, l'instruisaient des forces de l'ennemi, et une province nouvelle s'ajoutait bientôt à celles de l'empire. Cet ingénieux procédé de conquête a été celui des Carthaginois ; c'est lui qui a donné aux Anglais la tutelle de la moitié du monde, et n'a-t-il pas de nos jours — rien de nouveau sous le soleil — édifié le moderne empire d'Allemagne ?

Dans tous les centres de population aztèques il y avait des marchés en permanence, et, de cinq en cinq jours, il s'en tenait un général. Une entente s'établissait entre les villes pour choisir des dates différentes, afin de ne pas se causer de préjudice. Les grands marchés de Mexico étaient célèbres et avaient lieu chaque semaine.

Jusqu'au règne d'Axayacatl, sixième roi du Mexique, le marché se tint sur la place située en face du palais du roi. Mais, après la conquête de Tlatélolco, on le transporta dans ce faubourg, sur une place qui, au dire de Cortez, était deux fois aussi vaste que celle de Salamanque. De forme carrée, cette place était entourée de portiques sous lesquels s'abritaient les vendeurs. Là, chaque espèce de marchandise s'étalait sur un point désigné par « les juges de commerce ». Les bijoux, les étoffes de coton, les mosaïques de plumes, etc., etc., ne pouvaient se vendre qu'à l'endroit qui leur était assigné. Comme, en dépit de ses dimensions, la place n'eût pu contenir toutes les marchandises qu'on y apportait et que la circulation eût été gênée, on laissait sur le canal, ou dans les rues voisines, les pierres, les poutres, la chaux ; en un mot, les matériaux encombrants.

Le nombre des vendeurs qui se pressaient chaque jour au marché dépassait, selon Cortez, le chiffre de cinquante mille ; toutefois, d'après le Conquérant anonyme, ce n'était que chaque

cinquième jour de la semaine qu'une pareille affluence se produisait, et vingt ou vingt-cinq mille marchands approvisionnaient les marchés ordinaires. La quantité et la variété des denrées qui se vendaient ou se troquaient à Mexico étaient si considérables que les historiens, après d'interminables énumérations, déclarent renoncer à les nommer toutes. Au résumé, apparaissaient dans ces halles non seulement les productions de l'empire, mais celles des États voisins, soit qu'elles eussent pour objet les nécessités premières de la vie ou ses commodités, soit qu'elles fussent destinées à flatter le goût, la curiosité ou la vanité des acheteurs. On voyait là nombre d'animaux vivants ou morts, tous les comestibles en usage, tous les métaux exploités, toutes les espèces de pierres fines. Les plantes, gommes, résines, terres minérales, onguents, huiles, emplâtres dont faisait usage la médecine aztèque, avaient leur emplacement, ainsi que les tissus d'agavé, de coton, de palmiers, de plumes ou de poils d'animaux. On vendait là des esclaves, puis des barques pleines de fumier humain, employé pour la préparation des peaux d'animaux ; en un mot, tout ce qui pouvait se troquer ou s'acheter se donnait rendez-vous en ce lieu, car, dans l'intérieur de la ville, il n'existait d'autres boutiques que celles où l'on s'approvisionnait de comestibles. C'était au grand marché de Mexico que les joailliers de Cholula, les argentiers d'Azcapotzalco, les peintres de Texcoco, les cordonniers de Ténayucan, les chasseurs de Xilotépec, les pêcheurs de Cuitlahuac, les jardiniers des Terres chaudes et les horticulteurs de Xochimilco apportaient leurs produits renommés.

Les transactions ne se réduisaient pas à de simples échanges, comme ceux que les Indiens font souvent de nos jours ; on achetait et l'on vendait réellement. Il y avait, dans l'empire, quatre sortes de monnaie courante, mais aucune frappée. La première consistait en grains de cacao, différents de ceux qui

servaient à préparer le chocolat, et ces grains passaient de main en main, comme la monnaie de billon parmi nous. On comptait ce cacao par mesure de huit mille grains, et, pour les marchandises de haut prix, par sacs de vingt-quatre mille. Il y a trente-cinq ans, le cacao était encore une monnaie courante à Mexico et à Téhuantépec, et j'ai vu des pains de savon, des œufs et même des chandelles, remplir le même office dans plusieurs villes de la province de Veracruz.

La deuxième espèce de monnaie consistait en petits carrés d'étoffe de coton ; elle servait aux menus achats du ménage. La troisième se composait de pépites d'or renfermées dans des tuyaux de plumes de canards, tuyaux dont la transparence permettait de voir le précieux métal et d'estimer sa valeur. La quatrième, mentionnée par Cortez, qui a négligé de la décrire, était en étain et se rapprochait de nos pièces monnayées. Au nombre des monnaies aztèques, on a, jusque dans ces derniers temps, rangé des morceaux de cuivre ayant la forme d'un T, dont plusieurs spécimens sont conservés dans le musée de Mexico. D'après Orozco et M. J. Sanchez, ces prétendues monnaies sont des instruments agricoles.

Les marchandises se vendaient au nombre ou à la mesure. Bien que les balances fussent connues de plusieurs peuples d'Amérique, les Aztèques n'en faisaient pas usage. Ils les dédaignaient, paraît-il, à cause de la facilité avec laquelle on pouvait altérer les poids.

Pour empêcher les fraudes et les désordres, des commissaires parcouraient sans cesse les halles, observant tout ce qui s'y passait. Un tribunal, composé de deux juges, siégeait en permanence dans une maison voisine, tranchait les différends et punissait sur l'heure les délits.

Chaque denrée payait un droit au roi, lequel, en échange, ga-

rantissait aux marchands l'action impartiale de la justice, la sûreté de leurs biens et de leurs personnes. Du reste, les vols sur les marchés étaient rares, tant à cause de la vigilance des surveillants que de la crainte inspirée par le prompt et terrible châtiment qui suivait le moindre délit. Motolinia raconte, comme témoin oculaire, que deux femmes, s'étant prises de querelle sur le marché de Texcoco, une d'elles frappa l'autre jusqu'au sang. La coupable, aux applaudissements de la foule, non accoutumée à ces voies de fait, fut condamnée à mort. Du reste, tous les Espagnols qui ont parlé des marchés aztèques ne tarissent pas en éloges sur leur belle ordonnance, sur l'ordre qui régnait aussi bien parmi les trafiquants que dans la disposition de leurs marchandises. Ajoutons que cette belle ordonnance s'est en partie conservée. Les modernes marchés mexicains sont encore pourvus de provisions de toute espèce, des produits de l'industrie aussi bien que de ceux de la nature. Ce sont des foires où l'on achète les objets les plus disparates : des fleurs, des fruits, des légumes, du gibier, de la chaux, du bois, de la vaisselle, des étoffes, du charbon, des bijoux et des oiseaux.

Lorsqu'un négociant se disposait à entreprendre un voyage, il invitait à dîner les hommes les plus considérables de son métier, ceux que leur âge rendait sédentaires, et il leur exposait les raisons qui le poussaient à visiter d'autres pays que le sien. Les convives le louaient de sa résolution, le stimulaient à suivre les traces de ses aïeux, surtout s'il s'agissait pour lui d'un premier voyage, et ils lui donnaient des conseils puisés dans leur propre expérience.

Presque toujours les marchands voyageaient par caravane, afin de mieux assurer leur sécurité. Ils portaient généralement à la main un bâton noir, lisse, qui représentait pour eux leur dieu protecteur, Xacateuctli. Ainsi armés, ils se croyaient à l'abri de

tout péril, et, lorsqu'ils arrivaient dans une hôtellerie, ils réunissaient leurs bâtons et les adoraient; souvent, dans la nuit, ils se saignaient en l'honneur de leur dieu.

Pendant l'absence d'un négociant, sa femme et ses enfants pouvaient se baigner, mais ils ne devaient se laver la tête que tous les quatre-vingts jours, autant en signe de tristesse que pour mériter, par cette pénitence, la protection des dieux. Si le marchand mourait durant son voyage, on transmettait cette nouvelle aux plus anciens négociants de sa ville, et ils la communiquaient aux proches du défunt. Ceux-ci fabriquaient aussitôt une statue en bois de sapin qui représentait le mort, et, à l'heure des funérailles, on traitait le mannequin comme s'il eût réellement été le corps de l'absent.

Pour la commodité des voyageurs, des chemins existaient sur toute la surface de l'empire, et on les réparait chaque année, après la saison des pluies. Dans les forêts et dans les lieux déserts, des abris publics étaient construits, et les rivières étaient pourvues de ponts ou de barques afin que l'on pût les traverser. Les barques, de forme carrée, se mouvaient à l'aide de rames; leurs dimensions variaient. Les plus petites, creusées dans un tronc, contenaient deux personnes; les grandes en portaient jusqu'à vingt.

Outre les barques, les Aztèques, pour traverser les rivières, se servaient de radeaux particuliers, nommés *balsas* par les Espagnols. Ces radeaux, longs de cinq pieds, dont les Indiens modernes n'ont pas perdu l'usage, se composent d'une claie de bambous posée sur de grandes calebasses vides. Cinq ou six personnes prenaient place sur ces embarcations, que des nageurs entraînaient vers la rive que l'on voulait atteindre.

Les ponts étaient le plus souvent en bois, rarement en pierre. Les plus communs étaient ces hardis et pittoresques ponts de lianes qui, aujourd'hui encore, servent à traverser les torrents ou

les ravins de la Cordillère, et dont la nature fournit les matériaux. Les Européens hésitent parfois à s'engager sur ces vertes passerelles jetées au-dessus de profonds abîmes, et que la moindre brise balance comme des hamacs; mais l'Indien, même chargé d'un fardeau, s'aventure sur ces tiges fleuries sans plus se préoccuper du danger que les vives calandres, qui ne craignent pas d'y suspendre leurs nids.

On ne sait rien sur le commerce maritime de l'ancien empire aztèque, qui du reste devait être à peu près nul. Les barques, en effet, ne s'éloignaient guère des côtes qui bordent les deux océans, et ne servaient que pour la pêche. Le seul trafic par eau se faisait sur le lac de Texcoco, où les canots fourmillaient. C'étaient principalement des barques qui, des villes ses voisines, amenaient à Mexico le maïs, les poutres, les pierres, les légumes, les fleurs et même l'eau potable dont la population avait besoin.

Les marchandises qui ne se transportaient pas par eau devaient, par suite du manque absolu de bêtes de somme, cheminer à dos d'homme ; aussi les portefaix, nommés *tlamènes*, ne manquaient-ils pas au Mexique. Leur charge était de soixante livres, et ils franchissaient cinq lieues par jour environ. Ils entreprenaient de longs voyages à la suite des marchands, s'ouvraient un passage dans les forêts, gravissaient les montagnes abruptes et franchissaient les rivières à la nage.

Aujourd'hui, bien que les chevaux, les ânes et les mulets abondent au Mexique, les Indiens accomplissent encore de longs trajets, une charge sur le dos, à travers les points de la Cordillère où n'existent que des sentiers ; ils transportent même au besoin les voyageurs timides, les femmes et les enfants.

L'esprit rempli des pompeuses descriptions des conquérants espagnols, il m'est arrivé, au sortir des bois ombreux de Chapul-

tépec, de m'arrêter pour contempler à loisir la belle vallée au milieu de laquelle s'élevait la curieuse Venise du nouveau monde. Les lacs qui la rendirent célèbre sont maintenant à demi desséchés, des efflorescences salines couvrent le sable stérile de leurs anciens lits, et lui ont enlevé en partie sa beauté. Mais les montagnes de la Cordillère, distantes de plusieurs lieues, lui forment toujours une ceinture vaporeuse à laquelle, soir et matin, le soleil prête des broderies d'or. Vers l'orient, les trois grands volcans de la Terre tempérée, immuables ceux-là, dressent leurs cimes neigeuses, étincelantes comme si elles étaient en ignition ; des vautours, hôtes antiques et fidèles de cette région privilégiée, planent dans un ciel d'un bleu pâle d'une incomparable sérénité.

Tourné vers le couchant, voyant circuler autour de moi des Aztèques vêtus à peu de chose près du costume qu'ils portaient au temps de leurs empereurs, et parlant encore la langue imagée, si douce à entendre des Nahoas, je me transportais en imagination dans ce passé si proche de nous et pourtant si mystérieux. Assailli par mes souvenirs historiques, je cessais peu à peu de voir les clochers et les dômes de la ville moderne, et j'évoquais, avec ses temples, ses palais, ses tours, ses terrasses, ses canaux, ses barques, ses îles flottantes, sa végétation, son peuple bigarré, le Mexico des anciens jours, le Ténochtitlan de Moteuczoma.

L'immense pyramide aux cinq assises superposées, qui excita si fort l'admiration des conquérants, dressait alors subitement en face de moi, sur un fond d'azur, sa masse brusquement tronquée. Sur la vaste plate-forme, si souvent ensanglantée, les chapelles de Tlaloc et de Huitzilipochtli élevaient, comme autrefois, leurs tours étagées surmontées de coupoles. Vers le nord, la grande chaussée du lac de Chalco semblait un pont immense. Plus bas, le mur d'enceinte du temple, avec ses bas-reliefs fi-

gurant d'énormes serpents enlacés, reflétait dans l'onde claire sa ligne blanche, luisante, que les rayons du soleil faisaient briller, au dire de Cortez, comme si elle eût été d'argent.

Autour du vaste édifice, la plus importante des œuvres architecturales entreprises par les Aztèques, et au pied duquel brûlaient sans cesse deux brasiers, je comptais, un à un, les quarante temples secondaires énumérés par les historiens. A gauche, le téocalli circulaire de Quétzacoatl, avec sa porte fantastique, représentant la gueule ouverte d'un serpent. Un peu plus loin, la place consacrée aux danses religieuses, les collèges ou séminaires, les pierres des sacrifices, puis, en arrière, les temples particuliers de Tlaloc et de Tezcatlipoca.

Venait ensuite le temple de la planète Vénus, avec sa haute colonne portant l'image de l'astre, cent fois reproduite par sa voisine, la « maison des miroirs ». Plus loin, la « maison des coquilles », au toit couvert d'écailles de mollusques dont le soleil faisait briller les nuances irisées, ombrageait le terre-plein sur lequel reposait la pierre des gladiateurs. L'Epcoalt, dressé en l'honneur des Tlaloques, coudoyait le Macuilcalli, où les espions surpris en flagrant délit recevaient la mort. Entre le Téotlalpan, élevé en l'honneur de Mixcohuatl, et le sanctuaire d'Istacinteutl, le dieu blanc auquel on immolait des lépreux, se dressait le Tlalxico, dédié au maître des enfers, le sombre Mictlanteuctli. Enfin, en dehors de l'enceinte sacrée, les deux grands ossuaires, dont la vue épouvanta les Espagnols, dessinaient leurs masses oblongues et montraient, l'un, son prodigieux amoncellement d'os humains, l'autre, les guirlandes de crânes dont il était couronné.

Le palais de l'empereur, avec ses murs roses, ses portiques, ses colonnes d'agate et de porphyre, ses vingt portes, ses frises sculptées, ses cours, ses fontaines et ses jardins, écrasé néan-

moins par les proportions cyclopéennes du grand temple, écrasait à son tour, par ses dimensions, les demeures aristocratiques dont il était entouré, palais surmontés de terrasses aux parapets crénelés. Au loin, mille temples ou chapelles, aux pierres multicolores, naturelles ou peintes, semblaient d'immenses mosaïques. Trois cent soixante tours se dressaient orgueilleuses vers le ciel et dominaient la ville. Çà et là, les masses sombres du feuillage des cèdres et des cyprès, arbres de tout temps chers aux Aztèques, frappaient mes regards et faisaient mieux ressortir la blancheur des soixante mille maisons occupées par le peuple, qui, dans les faubourgs, ne s'abritait plus que sous des toits de chaume artistement disposés. Tout à ma vision, il me semblait distinguer, dans le bruit de la ville moderne, les cris des victimes dont on arrachait le cœur, et dans la brume rougeâtre qui flotte d'ordinaire au-dessus de la colline du Peñon, je croyais voir des vapeurs de sang.

En dehors de la cité, comme pour la protéger, et simplement posés sur le sol, toute une suite de monstres de granit aux postures bizarres, d'images grimaçantes de divinités féroces. Ici, Tlaloc, avec ses dents saillantes, destinées à fouiller la poitrine des enfants; là-bas, Huitzilipochtli avec son étendard, ses serpents, ses funèbres attributs. Sur le bord des chaussées, des sièges consacrés à Tezcatlipoca, autels parés de guirlandes de verdure par les dévots.

C'est sur un sol plus fertile encore qu'il l'est aujourd'hui, grâce à l'abondance des eaux dont elle était entourée, au milieu d'une flore d'une incomparable richesse, que s'abritait, à l'ombre du Peñon, la somptueuse Ténochtitlan. Sous ce beau climat, au centre d'un lac aux eaux bleues et calmes, d'une vallée qui semble un parterre de fleurs, qu'égayent les chants harmonieux d'oiseaux aux splendides plumages, sous un ciel que ne troublent

que de rapides orages, pourquoi partout des divinités terribles, qu'il fallait sans cesse abreuver de sang, des images de la mort ? N'est-ce donc pas, comme on le répète volontiers, au doux climat de leur pays que les Grecs ont dû leur riante imagination ?

Les ombres du soir, en envahissant la vallée, effaçaient mes rêves du passé, bien incomplets, hélas! Reprenant ma route et pénétrant dans la ville moderne, après avoir entrevu celle d'autrefois, j'étais assailli par un doute. Je me demandais, ainsi que l'avait fait à mon insu un célèbre écrivain mexicain, Lucas Alaman, si l'ancienne cité de Ténochtitlan a jamais réellement été aussi magnifique qu'elle nous a été décrite, que mon esprit venait de la reconstruire ? Par quel miracle, des splendides palais qui la peuplaient, aucun pan de muraille n'est-il resté debout ? Comment ses trois cents tours, ses colonnes de marbre, de jaspe, de porphyre, si pompeusement énumérées, sont-elles tombées sans laisser sur le sol un seul fragment ? Rome, saccagée par les barbares, montre encore ses murs à demi écroulés, ses statues mutilées. Sans chercher si loin des exemples, la Zapotèque voit se dresser au-dessus des ronces les superbes tombeaux de Mictlan, Cholula nous montre sa pyramide, Palenqué ses bas-reliefs, Chichen-Itza son architecture merveilleuse. A Mexico, plus jeune de dix siècles, à peine quelques vestiges du passé; la ville moderne n'est même pas construite, ainsi que l'on pourrait le supposer, avec les débris de son aînée. Jusqu'à présent les fouilles, insuffisantes et mal dirigées il est vrai, n'ont livré qu'un petit nombre de statues ou de bas-reliefs. Les Espagnols, je le veux bien, ont rasé tous les édifices, pulvérisé toutes les images. Mais à quel vent ont-ils donc livré cette poussière, pour qu'aucun champ n'en soit blanchi ? Il y a certainement là un problème. D'un côté, des affirmations unanimes, de l'autre

l'absence de preuves matérielles suffisantes pour nous démontrer que les témoins ont bien vu. Certes, Ténochtitlan a été une grande cité, les chaussées qui la reliaient à la terre ferme sont des œuvres magistrales que l'on admire encore; toutefois, n'est-il pas étrange que deux mille temples, cent palais, mille demeures somptueuses aient disparu pour faire place à une ville nouvelle, sans guère laisser plus de trace qu'un mirage ou que les fameuses neiges d'antan ?

N'exagérons rien. Si aucun vestige des grands édifices du passé ne se voit aujourd'hui à Mexico, on découvre de temps à autre, principalement sur la place de la cathédrale, lorsque les travaux d'édilité obligent à en remanier le sol, des murs, des statues, des bas-reliefs, trésors enfouis, selon toute probabilité, par l'évêque Zumarraga et ses missionnaires. Là, gît peut-être en partie la cité que j'ai cherchée en vain. Il est à souhaiter que la capitale du Mexique, si passionnée pour les arts, fasse un jour exécuter les travaux nécessaires pour exhumer les monuments de son histoire, ensevelis à quelques pieds sous terre, et qu'elle foule depuis trop longtemps avec une indifférence indigne de sa haute civilisation.

XV

Métiers. — Tailleurs de pierre. — Joailliers. — Potiers. — Tisserands. — Médecins. Bains. — Saignée. — Aliments. — Costumes. — Meubles.

Faute d'outils en fer ou en acier, les premiers artisans aztèques, pour travailler la pierre, durent avoir recours aux matières dont l'expérience leur avait appris la force de résistance. De même que tous les autres peuples, ils se servirent d'abord du silex, auquel ils substituèrent peu à peu l'obsidienne, qui devint bientôt prépondérante. Avec ce verre d'origine volcanique, ils confectionnaient des couteaux, des pointes de flèche, des rasoirs, des grattoirs, des polissoirs, et même des miroirs qu'ils encadraient d'or ou d'argent.

L'obsidienne, roche à base de feldspath dont le Mexique possède de nombreux gisements — le plus célèbre est le « cerro de las navajas » — se présente sous des aspects variés. Elle est dorée, argentée, noire, bleue, verte, rouge et même blanche. Les tailleurs de pierre aztèques avaient plusieurs façons de l'utiliser. Pour la fabrication des couteaux, grattoirs, rasoirs ou lancettes, Torquémada, qui les vit à l'œuvre, raconte que ces ouvriers étaient d'une merveilleuse dextérité. Ils prenaient un bloc d'obsidienne de la grosseur de la jambe, puis un bâton gros comme le bois d'une lance, auquel ils en ajoutaient un plus petit. Alors, s'asseyant sur le sol, le bloc d'obsidienne maintenu par leurs pieds comme dans un étau, ils saisissaient le bâton par ses extrémités, le mettaient en contact avec le sommet de la pierre, et tiraient à

eux de toutes leurs forces. Un éclat pointu, affilé sur ses deux bords, se détachait brusquement. En un instant, un ouvrier fabriquait ainsi une vingtaine de couteaux. C'était donc par la pression que les Mexicains obtenaient d'un nucleus d'obsidienne des outils tranchants.

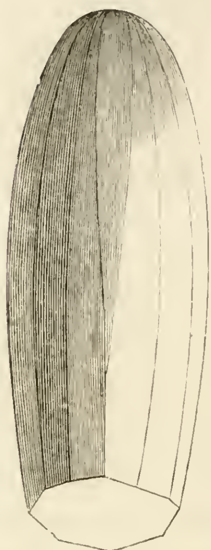


Fig. 18. — Nucleus d'obsidienne.

Mais les lames propres aux épées, les figurines, les images de fleurs, de fruits ou d'animaux, de même que les masques destinés à couvrir le visage des idoles dans certaines solennités, semblent avoir été façonnés par éclatement. Du reste, ce ne sont pas les moindres merveilles de nos musées que les milliers d'objets taillés dans cette matière rebelle par les anciens peuples de l'Anahuac, qui s'attaquaient, en outre, au granit, au marbre, au cristal de roche. Sur ce sujet, une simple promenade dans les galeries ethnologiques du Trocadéro, si riches et disposées avec une science si sûre par M. le docteur Hamy, en apprendra davantage aux curieux, en quelques minutes, que ne le pourraient faire les plus minutieuses descriptions.

Les joailliers aztèques, eux aussi, étaient très habiles ; ils savaient non seulement estimer les pierres précieuses, mais les tailler et les polir. Pour cette dernière opération, ils employaient un sable fin ; quant à leurs procédés de taille, ils nous sont inconnus. Les pierres qu'ils travaillaient de préférence étaient les émeraudes, les améthystes, les cornalines, les turquoises, et enfin les pyrites de fer. Les émeraudes vraies ne servaient qu'à la parure des dieux et des souverains ; quant aux fausses — fluorure de chaux teinté de vert — elles étaient si abondantes que tous les nobles en possédaient un grand nombre, et nous savons qu'après leur

mort on leur en suspendait une à la lèvre inférieure afin qu'elle leur servît de cœur dans l'autre monde.

Une quantité considérable de ces pierres fut envoyée en Europe dans les années qui suivirent la conquête, et Cortez, lors de son premier voyage en Espagne, en emporta plusieurs dont cinq devinrent célèbres. D'après Gomara, qui eut occasion de les voir, une de ces pierres avait la forme d'une rose, une autre celle d'un cor, une troisième représentait un poisson dont les yeux étaient d'or, et la quatrième une clochette à laquelle une perle servait de battant. Enfin, la plus précieuse, pour laquelle des marchands génois offrirent jusqu'à 40 000 ducats, était taillée en forme de coupe et ornée de quatre fines chaînes d'or rattachées à une perle. Ces émeraudes, travaillées, sur l'ordre de Cortez, par les joailliers de Mexico, devinrent la propriété de sa seconde femme, dona Juana Ramirez de Arellano y Zuniga. De nos jours, non seulement les Indiens ne savent plus tailler les pierres fines, mais ils ignorent où sont situés les gisements si productifs autrefois.

La pyrite de cuivre, à l'éclat métallique, était souvent utilisée pour la fabrication des miroirs. Quant au cristal de roche, il servait à la confection des *tentetl* (pierre de bouche) dont les nobles paraient leurs lèvres, et à figurer des objets de fantaisie. Enfin, les agates, les marbres, les jades, servaient aux joailliers aztèques de matériaux ordinaires.

Chez les Aztèques, comme aujourd'hui chez leurs descendants, tous les ustensiles de ménage se fabriquaient en terre; aussi les potiers de l'Anahuac étaient-ils très habiles. Outre les objets destinés aux usages domestiques, ils modelaient des images de dieux, des pantins, des animaux, des sifflets, des flageolets. Près de leurs vases tripodes, forme caractéristique en Amérique, et plus particulièrement au Mexique, on en trouve d'aspect tout européen. Ces vases, curieux par le travail, l'étaient aussi par les

peintures dont on les décorait. Les poteries les plus renommées venaient de Cholula, qui avait conservé les traditions de la céramique toltèque; aucune n'était vernissée, mais on les engobait et lissait avec soin.

Les ouvriers tisseurs étaient nombreux dans l'empire de Moteuczoma, et ils suppléaient à la laine par le coton, à la soie avec les plumes et les poils du lapin, au chanvre et au lin avec les fibres de plusieurs palmiers. Pour le filage, ils se servaient de fuseaux en terre cuite (fig. 19). Avec les fils de coton, ils tissaient des étoffes aussi fines que la toile de Hollande, étoffes qu'ils savaient teindre et orner de dessins de différentes couleurs. Avec la plume unie au coton, ils confectionnaient un tissu aussi doux au toucher qu'agréable à la vue, tissu qui servait pour les manteaux et les couvertures. Enfin, de deux espèces d'agavés, dont ils faisaient macérer les feuilles, ils tiraient des fils d'une grande solidité.



Fig. 19. Fuseau.

Sur les autres métiers exercés par les Aztèques, on ne sait que fort peu de chose. Leurs tanneurs, par un procédé inconnu, préparaient la peau des quadrupèdes et des oiseaux sans dommage pour les poils ni les plumes. Avec les joncs et les feuilles des palmiers, teints de différentes couleurs, leurs vanniers tressaient des corbeilles et des nattes d'une finesse extrême, qu'ils savaient orner de dessins. C'est là un art encore vivant parmi les Mistèques, dont les ouvrages en sparterie sont de véritables curiosités artistiques.

Les menuisiers et les charpentiers aztèques, dont les Espagnols ont vanté la dextérité, se servaient d'outils en pierre et en bronze, dont quelques-uns nous ont été conservés. Du reste, nous l'avons dit, les musées sont remplis de brunissoirs, de polissoirs, de mortiers, de poteries, de pierres et de molettes à

broyer, d'instruments de toute nature dont, par malheur, les archéologues ont souvent peine à deviner l'usage, en dépit de l'aide des peintures idéographiques (fig. 20).

En somme, les Aztèques surprirent les Espagnols par leurs aptitudes industrielles. Tous s'entendaient aussi bien aux travaux agricoles qu'aux travaux urbains et, pour se construire une cabane, pour se procurer les différents matériaux nécessaires à cette tâche, aucun d'eux n'avait besoin de recourir à ses voisins.



Fig. 20. — Arts et métiers, d'après la mappe Quinantzin. (Collection Aubin.)

Tous savaient tailler une pierre, façonner une pièce de bois, tresser une corde ou des nattes de jonc. Les enfants, de très bonne heure, apprenaient à connaître le nom et l'utilité des animaux, des arbres, des plantes au milieu desquels ils vivaient. Ces remarques, faites par Motolinia au lendemain de la conquête, sont encore applicables aux Aztèques modernes.

L'art médical de l'Anahuac paraît avoir médiocrement attiré l'attention des auteurs espagnols. Dans leurs écrits, ils se bornent à déclarer que les médecins aztèques connaissaient très bien les plantes, et qu'ils obtenaient avec leur aide de merveilleuses cures. Il est à remarquer que les peintures mexicaines ne font elles-mêmes aucune mention de l'art de guérir, d'où il faut inférer que les médecins aztèques se contentaient de communiquer à leurs fils les résultats de leur expérience, sans les formuler en axiomes. Toutefois, ils n'étaient pas de simples empiriques, car ils savaient reconnaître les différentes phases des maladies. Her-

nandez, envoyé au Mexique par Philippe II, le déclare à plusieurs reprises dans sa grande *Histoire naturelle.* Ce savant eut pour guides de ses études des médecins aztèques qui lui firent connaître les propriétés et les noms de douze cents végétaux.

Notre matière médicale doit aux Aztèques le tabac, la gomme copal, le liquidambar, la salsepareille, la résine de técamaca, le jalap, le huaco. Mais l'énumération des plantes médicinales qu'ils employaient, plantes dont leurs descendants font encore usage, et entre lesquelles il s'en trouve de purgatives, de vomitives, de dépuratives, de sudorifiques, de vermifuges, nous entraînerait trop loin. Ajoutons que leurs médecins préparaient des infusions, des décoctions, des emplâtres, des onguents, des huiles, et que les plus usuels de ces médicaments se vendaient et se vendent encore sur les marchés.

La saignée était en honneur parmi les médecins aztèques, et ils la pratiquaient très adroitement, à l'aide de lancettes en obsidienne. Les gens du peuple se saignaient eux-mêmes, soit avec des épines d'agavés, soit avec celles du hérisson.

Les conquérants espagnols ont beaucoup vanté la rapidité avec laquelle les médecins aztèques obtenaient la cicatrisation des blessures et des plaies, et Cortez, grièvement atteint à la tête dans la bataille d'Otomba, fut très bien guéri par les Tlaxcaltèques. Est-ce une question de milieu ? Pourtant, il est de tradition, au Mexique, que les blessures à la tête, toujours dangereuses sur les hauts plateaux, guérissent promptement dans les Terres chaudes, où, en revanche, les blessures aux jambes s'enveniment avec facilité. Remarquons, en tout cas, que le mode de pansement suivi par les Aztèques est en honneur de nos jours, car leur premier soin était de soustraire la partie malade aux influences de l'air en la couvrant de résines aromatiques.

Les médecins aztèques, cela va sans dire, appliquaient leurs

médicaments avec mille cérémonies superstitieuses : invocations aux dieux et imprécations contre la maladie qu'ils devaient combattre. Ce sont là des pratiques que les modernes rebouteurs indiens n'ont pas plus oubliées que celles qui consistent à extraire, de la partie du corps siège de la douleur, des os, des pierres, des reptiles, des insectes ou des cheveux.

Les bains jouaient un grand rôle dans l'hygiène des Mexicains, mais il en était un que Torquémada se contente de nommer, et qui nous serait peut-être inconnu si l'usage ne s'en était perpétué jusqu'à nos jours. Il s'agit du *témascalli*.

Le témascalli est généralement construit en briques, et sa forme est à peu près celle des fours de nos boulangers, avec cette différence que le sol en est concave au lieu d'être plat. Son diamètre ordinaire mesure huit pieds, sa hauteur, six, et son entrée est à peine assez élevée pour qu'un homme à genoux puisse la franchir. Dans la partie opposée à cette entrée, se trouve un fourneau percé à sa partie supérieure d'un trou destiné à livrer passage à la fumée. La pierre qui sépare le foyer du four est choisie de nature poreuse.

Le baigneur, muni d'une jarre d'eau et d'une verge de plantes aromatiques, pénètre dans le four, dont la partie contiguë a été préalablement surchauffée, s'étend sur une natte, et jette de l'eau sur la pierre poreuse. Une épaisse vapeur est aussitôt produite ; le baigneur se fouette alors le corps avec les herbes aromatiques, et une sueur copieuse couvre bientôt ses membres. C'est là, on le voit, le fameux bain de vapeur que nous avons emprunté aux Russes, qui peut-être l'ont emprunté eux-mêmes aux Aztèques.

Le bain de témascalli passe pour être efficace contre les rhumatismes, la fièvre et la morsure des animaux venimeux. Il est d'un usage si commun, surtout pour les femmes après leur déli-

vrance, qu'il n'est guère de village, au Mexique, qui n'en possède au moins un.

Durant les longues années de misère passées dans les îles de leur lac, la faim obligea les Aztèques à se nourrir de tout ce qu'ils rencontraient dans les eaux. Ils s'accoutumèrent alors à manger non seulement les racines des plantes aquatiques, les couleuvres et les axolotls, ces étranges batraciens à métamorphoses, mais encore les fourmis, les mouches et leurs œufs.

L'*axayacatl* — c'est le nom qu'ils donnaient à la mouche dont ils firent un comestible — abondait de telle façon qu'en même temps qu'ils s'en nourrissaient eux-mêmes, ils pouvaient en rassasier les oiseaux qu'ils élevaient. Ils en formaient une pâte qu'ils assaisonnaient de sel de nitre, et qu'ils faisaient cuire dans des feuilles de maïs. Ce mets étrange, au dire des Espagnols qui en goûtèrent, n'était pas désagréable au palais. Quant aux œufs que l'axayacatl dépose en quantité sur les joncs du lac, on en préparait une sorte de caviar dont les oiseaux se montraient friands. Les Aztèques mangeaient aussi et mangent encore une substance fangeuse qui flotte sur les eaux du lac. Après l'avoir séchée au soleil, ils la conservaient pour en user en guise de fromage, dont elle rappelle le goût.

Accoutumés à ces vils aliments, ils n'y renoncèrent pas complètement quand vint la prospérité ; aussi leurs marchés étaient-ils approvisionnés de mouches, de fourmis, de sauterelles, de larves de palmiers ou d'agavé crus, frits ou rôtis, et que les pauvres achetaient volontiers. Néanmoins, dans leurs banquets, les mets étaient abondants et variés.

Le maïs, qu'ils nommaient *tlaolli* et *centli*, remplaçait pour eux le blé de l'Europe, le riz de l'Asie et le millet de l'Afrique, avec cet avantage que son rendement est plus considérable que celui des autres céréales, qu'il s'accommode de tous les climats, et qu'il

exige moins de soin. Les Aztèques possédaient plusieurs variétés de maïs, distincts par la taille, la couleur et la qualité. Ils en fabriquaient un pain, ou plutôt une espèce de galette qui leur en tenait lieu et dont leurs descendants se nourrissent encore. Pour préparer ces galettes, on fait bouillir les grains de maïs dans une eau additionnée de chaux. Lorsque les grains sont gonflés et ramollis, on les presse avec les mains pour en détacher la peau et l'on broie la pâte obtenue sur une pierre nommée *métalt*, à l'aide d'un rouleau également en pierre. Avec cette pâte, on forme, en l'aplatissant entre les mains, des *tortillas* ou galettes ayant l'aspect et l'épaisseur de nos crêpes, galettes que l'on cuit sur une rondelle de terre nommée *comalli* posée sur un feu de bois. C'étaient les femmes qui préparaient ce pain ; elles le préparent toujours.

Le maïs ne se mangeait pas uniquement sous forme de tortillas, on l'accommodait de plusieurs façons. Broyé et cuit dans de l'eau, il formait une sorte de polenta nommée *atolli*. C'est là encore un des anciens mets aztèques dont les Indiens actuels ne se passent pas volontiers.

Après le maïs, la semence la plus appréciée, non seulement des Mexicains, mais de tous les peuples de l'Anahuac, était sans contredit le cacao, qui leur servait à confectionner plusieurs boissons, entre autres le célèbre *chocolatl*. On préparait ce breuvage en broyant, par doses égales, dans des vases d'albâtre, des fèves de cacao et des semences de pochotl ou sequoïa que l'on faisait bouillir. On agitait ce liquide pour le rendre écumeux, on y délayait de la pâte de maïs, puis on le soumettait à une nouvelle cuisson pour le rendre épais. De préférence, ce breuvage était bu tiède. Telle fut la préparation originelle du chocolat qui, adopté par toutes les nations civilisées de l'Europe, et modifié selon le goût particulier de chacune d'elles, est devenu un ali-

ment presque national, en France aussi bien qu'en Espagne. Les Mexicains aromatisaient cette boisson à l'aide de certaines fleurs que nous avons remplacées par la vanille et les Espagnols par la cannelle. Ils la sucraient avec du miel.

Très frugal, l'Aztèque mangeait et mange encore peu de viande; toutefois, dans les banquets et même journellement sur la table des riches, figuraient des cerfs, des pécaris, des lapins, d'énormes taupes nommées *tuzas*, des téchichis, des dindons, des perdrix, des poissons, des tortues, des iguanes et nombre d'oiseaux : échassiers, palmipèdes, gallinacés et passereaux.

Dès cette époque, comme de nos jours, les frijolès (haricots noirs) constituaient un plat national chez les Aztèques. De nombreux fruits ornaient aussi leur table et séduisaient la vue en même temps qu'ils flattaient le goût. Les plus communs étaient : le mamey, *achras sapote*, d'où se tire la gomme nommée *chiclé*, que les créoles aiment à mâcher; le chicozapoté, *Lucuma salicifolium;* le zapoté noir, *Diospiros obresifolia;* l'ananas, *Bromelia ananas;* la chérimoya, *Anona cherimolia;* l'ahuacatl ou beurre végétal, *Laurus persea;* les figues de Barbarie et vingt autres qui, dans notre langue, n'ont que des noms scientifiques. Dans cette nomenclature nous ne devons pas oublier le manioc, le sagu, la patate, les oignons, les tubercules de dahlia, puis les pousses, les feuilles, les fleurs ou les racines de nombre de végétaux.

Au milieu d'une aussi grande abondance de comestibles, les Aztèques ne possédaient ni le lait, ni le beurre, ni même la graisse, et, en fait d'œufs, ils ne mangeaient que ceux des dindes, des iguanes et des tortues. Comme condiments, ils employaient le sel, le poivre, le piment, la tomate et des plantes aromatiques.

Ils faisaient usage de plusieurs boissons vineuses, qu'ils fabriquaient avec les tiges ou les grains du maïs. La plus renommée de ces boissons, la *chicla*, était commune aux peuples américains

et se préparait de vingt façons. Mais, outre le vin de palmier, difficile à se procurer, et les boissons obtenues par la fermentation des fruits sucrés et connues sous le nom générique de *tépaches*, le breuvage favori des Aztèques était et est encore le pulqué, dont nous avons déjà parlé.

Les peuples de l'Anahuac ont-ils connu la canne à sucre? Plusieurs indices permettent de le croire. Le fait que Colomb se soit approvisionné de tiges de cette plante lors de son passage aux îles Canaries ne saurait prouver qu'elle ne fut pas cultivée dans les pays où il aborda.

Les Aztèques mangeaient sur des nattes, assis sur de petits bancs en bois ou en jonc. Ils faisaient usage de serviettes, d'assiettes, mais ne connaissaient ni les cuillers ni les fourchettes; ils dédaignent encore de s'en servir. Les verres et les bouteilles leur étaient fournis par les fruits de plusieurs espèces de calebassiers, fruits qu'ils peignaient très artistement. Leurs repas étaient réglés. Le matin, après quelques heures de travail, ils déjeunaient de bouillie d'atolli, et dînaient vers midi. On ne sait rien de leur souper.

Après leur dîner, les dignitaires fumaient et faisaient la sieste. Ils ne fumaient pas exclusivement du tabac, mais d'autres plantes aromatiques dont ils remplissaient de simples roseaux. Ils aspiraient avec force la fumée, afin qu'elle pénétrât dans les poumons. Un fait curieux, c'est que les descendants des inventeurs de cette coutume singulière, adoptée par tous les peuples, l'aient abandonnée. Peu d'Indiens fument, et aucun ne prise.

Le vêtement ordinaire des Aztèques était des plus élémentaires; il consistait, pour les hommes, en une large ceinture nommée *maxatl*, puis en une pièce d'étoffe longue de quatre pieds qui enveloppait le corps et dont deux coins se nouaient sur

la poitrine ou sur l'épaule. Ce *timatli* (manteau) est devenu le fameux *sarapé* qui complète aujourd'hui la toilette des modernes Mexicains. Le costume des femmes était presque aussi simple, car il se composait d'une pièce d'étoffe, *cueitl*, qu'elles enroulaient autour de leur taille et qui leur descendait à mi-jambes; par-dessus ce jupon, elles endossaient une chemise sans manches nommée *huépilli*. Ces vêtements primitifs sont encore portés par les Indiens et les Indiennes ; ils sont plus variés de couleurs que de forme (voir fig. 4).

Les étoffes employées par les gens du peuple pour la confection de leurs vêtements étaient en fil d'agavé ou de palmier, ou d'un grossier tissu de coton. Pour les riches, on fabriquait des étoffes plus fines, teintes de différentes couleurs, souvent ornées de fleurs ou d'images d'animaux, souvent aussi entre-croisées de plumes et garnies de glands en or. Les nobles portaient volontiers deux ou trois manteaux, et leurs femmes autant de jupes d'une longueur et d'une couleur différentes. En outre, elles s'affublaient d'une sorte de surplis semblable à celui de nos prêtres, mais aux manches plus larges. La chaussure, pour les deux sexes, se réduisait à des sandales de cuir ou en fil d'agavé, dont les riches ornaient les courroies de ganses d'or ou de pierres précieuses.

Tous les Aztèques laissaient croître leurs cheveux, car ils considéraient comme un déshonneur de les couper, excepté chez les jeunes filles qui se consacraient au culte. Les femmes portaient leur chevelure flottante, ou la disposaient en nattes dont elles s'entouraient le front, mode qu'elles n'ont pas abandonnée. Quant aux hommes, ils tressaient leurs cheveux de différentes façons, et, à la guerre ou dans les danses, ils les surmontaient de panaches. Les deux sexes aimaient à se peindre le visage, la poitrine, les bras, les pieds, les cheveux, et se servaient de fards rouges, jaunes

ou noirs. D'après Sahagun, les dames nobles se teignaient les dents en rouge à l'aide d'un carmin tiré de la cochenille.

Si leurs vêtements étaient d'une grande simplicité, les Aztèques en revanche se montraient amoureux des bijoux. Outre les plumes, les figurines d'or, les pierres précieuses qu'ils suspendaient à leurs manteaux, ils en ornaient leurs oreilles, leur lèvre inférieure, et se chargeaient le cou, les bras, les jambes, de colliers, de bracelets, d'anneaux. Les gens pauvres faisaient usage, pour leurs pendants d'oreilles, de nacre, de cristal, d'ambre ou de pierres brillantes; les gens riches, de perles, d'émeraudes, de turquoises, d'améthystes montées en or.

Les meubles, pas plus que les vêtements, ne répondaient par leur luxe au goût prononcé des Aztèques pour les bijoux. Leurs lits se composaient d'une natte de jonc plus ou moins fine, que les riches recouvraient d'un drap, les rois d'une étoffe de plumes. L'oreiller des pauvres, alors comme aujourd'hui, consistait en une pierre ou un morceau de bois. Leurs manteaux servaient de couvertures aux hommes; nous avons vu que les riches en possédaient en tissus de plumes ou de coton.

Aucun des peuples de l'Anahuac ne connaissait ni les lampes, ni les bougies, ni les chandelles; ces moyens d'éclairage, importés d'Espagne, furent pour eux une cause d'admiration. Sur les côtes, les habitants s'éclairaient à l'aide d'un insecte phosphorescent, nommé cucullo, *Pyrophorus angustipennis*. Toutefois, le luminaire le plus usuel se réduisait à des torches, et plus simplement encore à des branches de pin. Du reste, ces peuples ne veillaient pas; très adonnés au travail, les fatigues de la journée les obligeaient et les obligent encore au repos, aussitôt la nuit venue.

Pour se procurer du feu, les Aztèques frottaient l'une contre l'autre deux branches sèches de rocouyer; on prétend, sans preuve, qu'ils connaissaient le briquet. De même que les Ro-

mains et nombre d'autres nations, ils entretenaient dans leurs temples un feu perpétuel.

Ils ne connaissaient pas le savon, auquel ils suppléaient par un fruit et une racine. Le fruit, encore usité, est celui du copaxocotl, sous l'enveloppe duquel se trouve une pulpe qui, dissoute dans l'eau, la rend écumeuse. La racine est celle de l'amolli, *Saponaria americana*, assez semblable dans ses effets à notre saponaire. Le fruit du copaxocotl servait au nettoyage des vêtements; l'amolli s'employait pour la toilette.

XVI

Langue. — Poésie. — Éloquence. — Théâtre. — Musique. — Danse. — Jeux et divertissements.

Les nombreux idiomes en usage sur la superficie de l'Anahuac — on en compte encore aujourd'hui près de vingt — n'étaient pas un obstacle pour le commerce des Aztèques. Leur langue, qu'avaient parlée les Toltèques, que parlaient encore les Alcolhuas, toutes les tribus d'origine chichimèque, était en outre généralement apprise par les autres nations soumises à leur joug.

L'alphabet de la langue aztèque compte sept consonnes de moins que le nôtre, ce sont : *b, d, f, g, j, r* et *s*. Quant aux autres, à l'exception du *v*, elles se prononcent de même qu'en français. L'articulation ambiguë du *v* espagnol a été une cause de souci pour les premiers écrivains en langue aztèque, et il en est résulté, dans l'orthographe des mots où se trouve cette consonne, une déplorable anarchie. Ainsi, le mot *Tambour* est tantôt écrit *vévétl*, *uéuetl* ou *huéhuétl*, et un Français qui voudrait à son tour reproduire la prononciation mexicaine devrait écrire: *houéhouétl*.

Parmi les voyelles, il n'y a que le son de l'*o* qui soit mal défini; il rappelle notre diphtongue *eu*, qui n'a pas d'équivalent en espagnol. Le père Carochi, auteur d'une grammaire qui fait autorité, veut que l'on écrive *Téotl*, Dieu, et non *Teutl*; *ichpotli*, jeune fille, et non *ichputli*. Si nous n'avons pas toujours respecté cette

règle, c'est que nous avons dû obéir à l'usage, ce despote qui brave si souvent la raison.

Du reste, ce n'est pas un médiocre embarras que celui de choisir, parmi l'orthographe adoptée par chaque écrivain espagnol de la première heure, celle qui doit être la vraie. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, le nom du premier roi mexicain est tantôt écrit *Acamapich*, *Acamapichi*, *Acamapitzin*, *Acamapixtli*, *Acamapitz*, *Acamapic*, etc. Nous avons toujours, dans ces occasions, adopté la forme orthographique la plus moderne : d'abord parce qu'elle reproduit avec plus d'exactitude la prononciation des indigènes de l'Anahuac, puis parce qu'elle s'appuie sur l'étymologie.

Comparé à ceux des nations européennes, l'alphabet de la langue aztèque, nous l'avons vu, est relativement pauvre. Les consonnes les plus employées sont : *l*, *t*, *x*, *z*, puis les sons *tl* et *tz*. Bien que la consonne *l* soit la plus usuelle, il est curieux de remarquer qu'elle ne se trouve au commencement d'aucun mot.

La langue aztèque, douce et harmonieuse à entendre parler, ne possède aucun son aigu ni nasal, et l'avant-dernière syllabe de presque tous ses mots est longue.

Le pluriel, dans les mots aztèques, se marque par un changement de terminaison. Ainsi, dans les substantifs terminés par *tl*, cette dernière syllabe se remplace par *mé ;* exemple : *pitzotl*, le porc, *pitzomé*, les porcs; *cuicuitzcatl*, l'hirondelle, *cuicuitzamé*, les hirondelles. Cette règle, bien entendu, n'est applicable qu'aux mots terminés par *tl;* pour les mots dont la finale est en *hua* on emploie *qué*, etc., etc.

Les genres n'existent pas dans la langue mexicaine, et *mixtli*, le lion, désigne aussi la lionne. Pour spécifier, les Aztèques se servaient des mots *oquichtli*, mâle, et *cihuatl*, femelle, dont ils re-

tranchaient la terminaison. Ainsi, *oquimiztli* veut dire le lion, et *cihuamiztli*, la lionne.

La langue aztèque n'a ni superlatifs ni comparatifs et, de même que la nôtre, elle y supplée par des particules. En revanche, elle est plus abondante encore que la langue italienne en diminutifs et en augmentatifs, et le chiffre de ses substantifs et de ses verbes dépasse celui de toutes les autres langues. Chaque verbe, du reste, par l'adjonction de quelques lettres, peut en engendrer une multitude d'autres.

Les Aztèques, par la réunion de mots simples, peuvent former des mots composés, et ces nouveaux mots sont souvent une véritable définition de l'objet qu'ils désignent. Presque tous les noms d'animaux, de plantes, de villes, rentrent dans cette catégorie.

La langue aztèque est riche, savante et très expressive. On trouve une preuve de sa richesse dans l'*Histoire naturelle* du docteur Hernandez, qui, ayant décrit douze cents plantes, deux cents oiseaux, nombre de quadrupèdes, de reptiles, d'insectes et de métaux recueillis au Mexique, a pu citer chacun d'eux par un nom propre que lui donnaient les Indiens. Une autre preuve de sa richesse, c'est que les premiers missionnaires n'eurent aucune peine à lui faire exprimer les idées abstraites de la religion dont ils voulaient instruire ceux qui la parlaient.

Chez une nation en possession d'une langue riche, harmonieuse, savante, les orateurs et les poètes ne devaient pas être rares. Les Aztèques cultivaient, en effet, la poésie et l'éloquence, mais sans en connaître tous les avantages. Ceux qui se destinaient à l'art oratoire s'accoutumaient dès leur jeunesse à parler avec élégance; ils apprenaient par cœur les harangues prononcées par leurs aïeux et conservées par la tradition.

C'était surtout dans les ambassades, dans les conseils, ou dans les discours de félicitation adressés au roi, que les orateurs aztèques

avaient occasion de briller. Certes, on ne peut les comparer à ceux du vieux monde ; néanmoins, ils savaient trouver de bons arguments, émouvoir et convaincre, comme nous en pouvons juger par les fragments de discours qui sont parvenus jusqu'à nous et par les nombreuses allocutions que nous a conservées Sahagun.

Comme exemple de cette éloquence, que nous avons pu juger déjà dans les « conseils d'un père à son fils et d'une mère à sa fille », nous allons traduire le discours que le roi des Alcolhuas adressa à Moteuczoma II le jour où ce prince fut élu empereur. « Le bonheur qui préside à la destinée de la nation mexicaine, dit le souverain, s'est manifesté doublement dans l'élection d'aujourd'hui : d'abord par l'unanimité des votes, puis par la joie générale avec laquelle leur résultat a été accueilli. Cette allégresse est juste, car l'empire d'Anahuac en est arrivé à un tel degré de grandeur qu'il ne faut pas moins pour le soutenir, seigneur, que la force de votre cœur invincible, ni une sagesse moindre que celle que nous admirons en vous. Je vois clairement avec quel amour le Dieu suprême considère cette nation, puisqu'il nous a éclairés de façon à nous faire choisir celui qui peut le mieux la gouverner. Qui oserait douter, en effet, que l'homme qui tant de fois a montré la force de son âme et lu dans les astres, alors qu'il était un simple particulier, ne fera pas mieux encore, maintenant qu'il a besoin de ce savoir ? Qui pourrait douter que là où existe tant de courage et de sagesse ne se trouvera pas l'appui de la veuve et de l'orphelin ? L'empire aztèque vient certainement d'atteindre le faîte de sa puissance, puisque son roi inspire le respect à tous ceux qui le voient. Réjouis-toi, heureuse nation, d'avoir pour maître un souverain qui sera l'appui de ta félicité, dans lequel tous tes fils trouveront un père et un frère. Un souverain qui n'abusera pas de son pouvoir pour se livrer à la mollesse ou aux

plaisirs, dont le cœur sera toujours inquiet de ton bien, et auquel aucun mets ne paraîtra délicat, tant il sera occupé de ton bonheur. Pour toi, noble seigneur, prends confiance, et sois assuré que le Créateur du ciel, qui vient de t'élever à une si haute dignité, te donnera la force d'accomplir les devoirs qu'elle impose. »

La louange, on le voit, cache ici d'excellents conseils, et ce n'était certes pas un peuple de barbares que celui chez lequel on pensait et l'on s'exprimait ainsi.

Du reste, c'était parmi les hommes éloquents, sans tenir compte de leur origine, que les Aztèques choisirent pendant longtemps leurs pontifes, leurs généraux, leurs administrateurs, et ces dignitaires remplissaient leurs fonctions avec un zèle ardent. Cruels, implacables pour les ennemis de leur pays, ils se montraient, en revanche, justes et humains pour leurs compatriotes.

Les poètes, chez les Aztèques, étaient plus nombreux que les orateurs; leurs vers étaient mesurés et cadencés. La langue poétique aztèque était brillante, imagée, et empruntait ses comparaisons aux fleurs, aux arbres, aux ruisseaux, aux objets les plus riants de la nature. C'est dans la poésie que les Mexicains employaient de préférence les mots composés, et ces mots, par leur longueur, suffisaient souvent à remplir un vers.

Les sujets traités par les poètes étaient très variés; le plus souvent, ils composaient des hymnes en l'honneur des dieux, hymnes que l'on chantait dans les temples et pendant les danses sacrées. Les poètes composaient également des poèmes dans lesquels ils racontaient les aventures de la nation ou les actions glorieuses des héros, compositions qui se déclamaient dans les fêtes profanes. Ils cultivaient aussi l'ode; toutefois, chez eux, elle se terminait d'ordinaire par une leçon utile. Quant à leurs poésies descriptives, elles roulaient volontiers sur la chasse et la pêche. Si l'amour est rarement en jeu dans les vers des Aztèques, c'est

que, selon la juste remarque de Clavigéro, les poètes étaient presque toujours des prêtres.

Un roi des Alcolhuas, Nézahualcoyotl, fut lui-même un grand poète, et son exemple mit la versification de mode à sa cour. On raconte qu'un poète, condamné à mort pour un délit, écrivit des vers dans lesquels il faisait ses adieux au monde d'une façon si touchante que les musiciens de la cour, qui étaient tous ses amis, résolurent de les chanter devant le roi. Celui-ci s'attendrit si bien en écoutant qu'il fit grâce de la vie au coupable, fait unique dans l'histoire des Alcolhuas. D'après Torquémada, qui rapporte aussi cette légende, le coupable était le gendre, faussement accusé d'adultère, de Nézahualcoyotl lui-même. Conduit devant son beau-père qui avait reconnu son innocence, et croyant marcher à la mort, le poète récita ses vers; ils lui valurent des félicitations et de nouveaux honneurs.

Les Aztèques goûtaient non seulement la poésie lyrique, mais aussi la poésie dramatique. Le théâtre sur lequel ils représentaient leurs drames était un simple terre-plein, établi à ciel découvert sur la place des marchés ou sur l'assise inférieure des temples. Le théâtre de Mexico, construit en pierre, au dire de Cortez, avait six pieds de haut et mesurait trente pas en long et en large.

Il est peu probable que, dans leurs compositions dramatiques, les Aztèques aient observé les règles en honneur dans le vieux monde. Du reste, nous possédons un aperçu de leur talent dans ce genre par une description du père Acosta, qui raconte une représentation donnée à Cholula à l'occasion de la fête du dieu Quétzacoalt.

« Il y avait près de l'assise inférieure du temple de ce dieu, dit le savant jésuite, un petit théâtre blanchi avec soin, que l'on ornait de rameaux, de guirlandes de fleurs et de plumes, auxquelles on

suspendait des oiseaux, des lapins et des fruits, le tout très pittoresquement disposé. Dans ce lieu, le peuple accourait après son dîner. Les acteurs apparaissaient soudain et représentaient des scènes bouffonnes. Ils feignaient d'être sourds, boiteux, aveugles, enrhumés, et demandaient leur guérison aux idoles. Les sourds répondaient à ceux qui leur parlaient par des coq-à-l'âne, les boiteux en se contorsionnant, et tous ces acteurs, par l'exposition de leurs maux, excitaient les rires du public.

« A ces bouffons en succédaient d'autres chargés de représenter des animaux. L'un était travesti en scarabée, un autre en crapaud, un troisième en crocodile, etc., etc. Ces bêtes discouraient entre elles, expliquaient leurs rôles sur la terre, et chacune d'elles s'attribuait le premier. On applaudissait beaucoup ces acteurs, très habiles à reproduire les allures des animaux qu'ils imitaient. Venaient ensuite des élèves des séminaires, pourvus d'ailes de papillons ou d'oiseaux aux couleurs variées. Ces enfants s'élançaient sur des arbres disposés à cet effet, et des prêtres les criblaient de boules de terre à l'aide de sarbacanes, en leur adressant des admonestations comiques. Un ballet, où figuraient tous les acteurs, terminait la représentation. » Voilà, en somme, tout ce que l'on sait du théâtre mexicain, et, il faut en convenir, la description du père Acosta fait plutôt songer aux tréteaux de Thespis qu'à l'art d'Eschyle.

La musique, chez les Aztèques, était indigne d'un peuple déjà aussi cultivé. Ils ne connaissaient pas les instruments à cordes, et ceux dont ils faisaient usage se réduisaient au *huéhuétlé,* au *téponastlé*, aux trompettes, aux conques marines et à des flûtes, assez ordinairement en terre cuite, qui produisaient des sons aigus. Le huéhuétlé était un cylindre en bois, haut de trois pieds, sculpté, orné de peintures et couvert, à sa partie supérieure, par une peau de cerf que l'on pouvait tendre ou relâcher à volonté,

selon que l'on voulait obtenir des sons plus graves ou plus sourds. On jouait de ce tambour en frottant les doigts sur la peau, ce qui demandait une certaine dextérité.

Le téponastlé, encore en usage dans quelques hameaux, est un cylindre creux, en bois, sans autres ouvertures que deux raies longitudinales, parallèles, et peu distantes l'une de l'autre. On frappe entre ces raies avec deux baguettes semblables à celles de nos tambours, mais recouvertes de caoutchouc, pour rendre le son plus doux. Les dimensions du téponastlé variaient beaucoup; il y en avait de petits, que le musicien suspendait à son cou, et d'autres dont la longueur atteignait un mètre et demi. Pour en faire usage, on les posait sur un piédestal qui, assez souvent, représentait un homme accroupi, un tigre ou un singe. Le bruit produit par ce tambour, que nous avons plusieurs fois entendu résonner, a quelque chose de mélancolique et s'étend à plusieurs kilomètres.

Devons-nous, au nombre des instruments de musique aztèques, ranger les os de cerf, et même parfois humains, que l'on plaçait, le jour de leurs funérailles, entre les mains des morts de qualité? Ces os, couverts d'entailles dans le sens de leur longueur, se frottaient soit l'un contre l'autre, soit contre un coquillage. On devine le son qu'ils produisaient, et qui certes manquait d'harmonie. Enfin, citons encore l'*axacaxtli*, sorte de calebasse percée de trous que l'on remplissait de petites pierres. Ces énormes grelots, secoués de façon à suivre la mesure des autres instruments, faisaient office de castagnettes.

Les tambours, les flûtes, voire les conques, accompagnaient de leur bruit les hymnes chantés dans les temples, hymnes psalmodiés sur un ton rude, monotone, fatigant pour des oreilles européennes. Mais les Aztèques y prenaient tant de plaisir, qu'ils chantaient parfois durant des journées entières. Malgré ce goût,

la musique est pourtant le seul art demeuré en enfance parmi eux.

Mauvais musiciens, les Mexicains, en revanche, étaient très habiles dans l'art chorégraphique et s'y exerçaient dès leur jeunesse sous la direction des prêtres. Leurs danses, assez variées, portaient différents noms. Ils dansaient soit en rond, soit disposés par files entre lesquelles un danseur exécutait des pas de fantaisie, et souvent les femmes prenaient part au divertissement. Les nobles, pour cette récréation, revêtaient leurs habits les plus luxueux et se paraient de bijoux d'or, d'argent ou de plumes. Ils portaient un léger bouclier d'une main, et, de l'autre, ils s'armaient d'une des gourdes remplies de pierres dont nous avons parlé. En exécutant leurs pas, ils agitaient ce grelot de façon à suivre la cadence des airs joués par les musiciens. Quant aux plébéiens, ils s'affublaient, pour danser, de déguisements en papyrus, en peaux ou en plumes, simulant des animaux.

Les danses ordinaires, c'est-à-dire celles qui avaient pour but de divertir les nobles dans leurs palais; celles auxquelles on se livrait dans les temples, par dévotion, ou encore celles qui s'exécutaient dans les maisons à l'occasion d'une fête domestique, ne réclamaient qu'un nombre limité de partenaires. Ceux-ci formaient alors deux lignes parallèles et dansaient côte à côte, ou en se faisant face. Parfois les deux lignes se croisaient, ou bien un danseur renommé se plaçait entre elles et dansait seul.

Aux grands ballets commémoratifs, qui avaient lieu soit sur les places des marchés, soit sur l'assise supérieure des temples, prenaient part plusieurs centaines de personnes. Les musiciens se plaçaient au centre de la place, et les nobles, se tenant près d'eux, formaient plusieurs cercles concentriques qui se mettaient à tourner. Chaque danseur, tout en exécutant ses pas, devait conserver son rang. Le dernier cercle, ayant plus d'espace à parcourir

que les autres, était par cela même plus animé. A peu de distance de ceux des nobles, les plébéiens organisaient d'autres cercles, puis d'autres étaient formés par les jeunes gens.

Des chants accompagnaient presque toujours les danses; ils étaient graves au début; mais, lorsque les musiciens et les danseurs s'animaient, le chant s'accélérait pour conserver la mesure. D'ordinaire, un danseur entonnait un vers, et tous les assistants lui répondaient. Entre les lignes des cercles, des bouffons s'ingéniaient pour amuser la foule par des pas grotesques. Lorsqu'un cercle était fatigué, un autre se formait aussitôt pour le remplacer.

Tel était l'ordre consacré des ballets ordinaires; cependant d'autres danses, par leur caractère, se rattachaient à l'art dramatique, car elles figuraient un épisode de la vie des dieux, une action héroïque, des scènes de guerre ou de chasse.

Non seulement les prêtres, les nobles et les élèves des deux sexes renfermés dans les séminaires se livraient à la danse, mais le roi lui-même, dans les cérémonies religieuses ou comme récréation, prenait part à ce divertissement. Seulement, il dansait toujours à l'écart, par respect pour sa dignité.

Une danse singulière, très en honneur dans le Yucatan, nous a été décrite par les historiens. On plantait un mât, haut de quinze ou vingt pieds, à l'extrémité supérieure duquel on attachait de nombreux cordons de couleurs variées et d'une grande longueur. Des danseurs saisissaient chacun un de ces cordons, puis, au son des instruments, ils se croisaient, se mêlaient et formaient peu à peu autour du mât une tresse aux dessins symétriques. Lorsque les cordons devenaient trop courts, ils défaisaient la tresse en exécutant de nouveaux pas.

La danse n'est plus guère de mode parmi les descendants des Aztèques; toutefois, dans les villages éloignés des villes, pendant

la célébration de la messe, il n'est pas rare de voir un Indien se lever à l'improviste et se mettre à danser. La gravité avec laquelle il accomplit cette action et la sobriété de ses pas rachètent un peu ce que cette fantaisie a d'étrange, étant données nos mœurs qui ont enlevé à la danse son antique caractère sacré.

Le théâtre et la chorégraphie ne constituaient pas les seuls divertissements des Mexicains, ils avaient institué des jeux publics pour égayer certaines solennités, et possédaient aussi des jeux particuliers. Dans la première catégorie, il faut ranger les courses à pied et les simulacres de bataille. C'étaient là des jeux utiles, car, outre le plaisir qu'ils procuraient à la foule, ils offraient aux soldats des occasions d'exercer leur agilité et de s'aguerrir aux périls qu'ils devaient affronter.

Un divertissement moins utile, mais plus célèbre, était le jeu nommé par les Espagnols *volador*, mot qui ne peut guère se rendre en français que par celui d'*homme volant*. Pour ce jeu, on se procurait un arbre d'une grande hauteur, fort et droit, et, après l'avoir dépouillé de son écorce, on le plantait au milieu d'une place. A son sommet, on plaçait un cylindre de bois, duquel pendaient quatre cordes destinées à soutenir un châssis de forme carrée. Entre le cylindre et le châssis, on attachait quatre nouvelles cordes, on les enroulait d'autant de tours que, réglementairement, devaient en décrire les hommes volants, puis on les faisait passer au travers de trous pratiqués aux angles du châssis. Alors des Indiens, affublés de façon à simuler des aigles ou d'autres oiseaux, montaient avec agilité jusqu'au cylindre. Après avoir dansé sur son étroite plate-forme pour divertir la foule, ils s'attachaient chacun à une des cordes, puis, étendant leurs ailes, ils se lançaient dans l'espace. L'impulsion de leur élan faisait tourner à la fois le cylindre et le châssis. Le premier, dans son mouvement, déroulait les cordes auxquelles les hommes

volants étaient attachés et, à chaque évolution, leur faisait décrire une courbe plus grande. Pendant cette descente, un Indien, debout sur le cylindre mouvant, agitait une bannière ou frappait sur un tambour, sans s'inquiéter de sa position périlleuse. En même temps, d'autres Indiens dansaient sur le châssis, et lorsque les hommes volants étaient prêts à toucher le sol, ces hardis acrobates se laissaient glisser le long des cordes qui les soutenaient, de façon à toucher la terre en même temps qu'eux. Dans leur descente, ces hommes passaient souvent d'une corde à l'autre avec intrépidité.

Un des points importants de ce jeu consistait à proportionner avec exactitude la longueur des cordes à la hauteur du mât, afin que les hommes volants touchassent terre au treizième tour, chiffre qui représentait le quart du siècle aztèque. Ce jeu dangereux, prohibé par les Espagnols, est néanmoins un des divertissements favoris des modernes Aztèques, mais les idées religieuses qui le réglaient autrefois sont maintenant oubliées.

Parmi les jeux, peut-être faut-il placer en première ligne celui de la balle. Le lieu où l'on se livrait à ce divertissement, d'après Torquémada, avait la forme d'un immense quadrilatère, clos de murs plus épais à leur base qu'à leur sommet, et moins élevés aux extrémités du champ que sur ses côtés. Ces murs, blanchis à la chaux, étaient lisses et couronnés de créneaux. Deux idoles, probablement celles d'Omécatl, dieu de la joie, étaient amenées de nuit et placées au pied des petits murs, avec des pratiques superstitieuses.

La balle dont se servaient les joueurs, faite de gomme élastique, rebondissait à de grandes hauteurs. Les joueurs luttaient deux contre deux ou trois contre trois, et, de leurs vêtements, ne gardaient que la ceinture. La règle du jeu voulait que la balle, lancée d'une extrémité du champ, allât, soit d'un seul trait, soit

en rebondissant, frapper le mur opposé. Mais on ne devait la toucher qu'avec le poignet, le genou ou le coude, sous peine de perdre un point.

Le peuple, à ce jeu, perdait en paris des épis de maïs, des habits, et parfois sa liberté ; les riches, des bijoux d'or, d'argent, ou des plumes. Au milieu de l'enceinte, deux pierres, semblables aux meules de nos moulins, et percées à leur centre d'un trou un peu plus large que la grosseur de la balle, étaient placées debout. Le joueur dont la balle traversait un de ces trous — fait très rare — gagnait non seulement la partie, mais les vêtements de toutes les personnes présentes. Du reste, un pareil coup se célébrait comme une action d'éclat.

On peut juger combien ce jeu devait être populaire chez les nations qui peuplaient l'Anahuac, par le tribut de balles que les villes payaient au roi. Or Tochtépec et Otatitlan, pour leur part, en envoyaient jusqu'à seize mille au trésorier royal. Aujourd'hui, les Indiens ignorent jusqu'au nom de ce jeu qui passionna leurs ancêtres.

Un jeu plus intime, nommé *patolli*, consistait à dessiner sur une fine natte de palmier un carré, coupé de deux lignes diagonales et de deux transversales. On jetait en guise de dés de gros haricots marqués de points, et, selon le chiffre atteint, l'on retirait ou l'on posait de petites pierres aux angles formés par les lignes. Celui qui le premier rangeait ses pierres en trois files gagnait la partie.

Bernal Diaz mentionne un jeu avec lequel Moteuczoma, pendant sa captivité, se divertissait avec Cortez. Ce jeu, qui d'après lui se nommait *toloqué*, consistait à lancer de petites boules d'or contre une plaque de même métal, servant de but. Celui qui touchait cinq fois la plaque d'or gagnait un bijou.

Il y avait, parmi les Aztèques, des acrobates d'une agilité ex-

traordinaire. Ainsi, un d'eux se couchait sur le sol et, levant les jambes, soutenait une poutre en équilibre sur ses pieds, puis la faisait sauter, danser, tourner avec vélocité, sans jamais la laisser choir. Parfois deux hommes se plaçaient à califourchon aux deux extrémités de cette poutre, et suivaient ses évolutions. D'autres s'appuyaient une perche sur l'épaule et un de leurs compagnons, grimpant jusqu'à l'extrémité de ce màt, s'y tenait en équilibre. Il est à remarquer que ces tours ont été de mode parmi nos acrobates il y a quelque vingt ans. En avaient-ils, par hasard, pris l'idée dans les peintures aztèques?

XVII

Peintures idéographiques. — Le papier. — Les couleurs. — Les signes. — La numération. — Sculpture. — Orfèvrerie. — Mosaïques de plumes. — Architecture. — Conclusion.

Les Aztèques, à peu près comme les Égyptiens, avaient des peintres, des dessinateurs et des sculpteurs pour historiens, car ils ne connaissaient d'autre écriture que les caractères idéographiques. Ce sont les Mayas qui, dans le nouveau monde, songèrent les premiers à conserver le souvenir des faits passés en les retraçant par des images. Cet art, peu à peu perfectionné, devint d'un usage général chez toutes les nations de l'Anahuac.

Les plus anciennes peintures mexicaines ne sont guère que des portraits de dieux, de rois, d'hommes célèbres, ou des reproductions d'animaux et de plantes. Par la suite, ces peintures représentèrent des scènes mémorables ou des événements.

Parmi ces peintures, il y en avait de mythologiques, c'est-à-dire consacrées aux mystères de la religion ; puis d'historiques, c'est-à-dire retraçant les faits passés. D'autres étaient des codes où se trouvaient consignés les lois civiles ou les rites du culte. Enfin, il y en avait de chronologiques, d'astronomiques et d'astrologiques, reproduisant la position des astres, les phases de la lune et les éclipses. Le père Acosta rapporte que, dans la province de Yucatan, existaient des collections de peintures à l'aide desquelles les Indiens apprenaient à connaître les planètes, la di-

vision du temps, la forme des animaux et des plantes, voire les antiquités de leur pays. Ces précieux documents, de même que des milliers d'autres, furent brûlés par un prêtre trop zélé, qui ne voyait là que des sources d'erreurs et de superstitions.

D'autres peintures étaient topographiques, et servaient non seulement, ainsi que nous l'avons établi, à déterminer les limites des propriétés, mais à faire connaître la position des villes, la direction des côtes et le cours des rivières. Dans sa première lettre à Charles-Quint, Cortez raconte que, désireux de savoir s'il y avait dans le golfe du Mexique un abri sûr pour ses vaisseaux, Moteuczoma lui présenta une carte où toute la côte était reproduite, depuis le port de Chalchiuhuécan, aujourd'hui Veracruz, jusqu'au rio Goatzacoalco. Bernal Diaz, de son côté, rapporte que Cortez, durant son long et pénible voyage dans la province de Honduras, se servit d'une carte que lui présentèrent les seigneurs du Goatzacoalco, carte sur laquelle étaient signalés tous les villages et toutes les rivières du littoral.

Le nombre des peintres était considérable dans l'empire mexicain, et celui des peintures innombrable. Si ces documents eussent été recueillis et conservés, nous connaîtrions, dans ses détails, l'histoire des peuples de l'Anahuac. Par malheur, les premiers missionnaires, animés du même zèle que le prêtre du Yucatan, recherchèrent avec soin ces manuscrits pour les détruire. Tous ceux dont ils purent s'emparer à Texcoco, où se trouvait la principale école de peinture, furent amoncelés sur la place du marché et impitoyablement brûlés. Les annales aztèques furent ainsi réduites en cendres, et avec elles périt le souvenir de faits importants.

Mieux instruits par la suite de l'importance de ces documents, les missionnaires déplorèrent ce qu'ils avaient fait, et ils essayèrent de réparer le mal en s'occupant de recueillir les peintures

qui avaient échappé à leur vigilance ; mais, bien qu'ils aient pu s'en procurer un certain nombre, les Indiens, rendus méfiants, les cachaient avec soin. Il en existe cependant encore, toutefois, elles sont d'un accès très difficile aux savants qui les recherchent. MM. Aubin et Pinart ont pu en réunir un assez grand nombre; c'est une bonne fortune pour la science.

En général, les peintures s'exécutaient sur des papiers, des peaux de cerf parcheminées, ou sur de fins tissus. Les papiers avaient différentes provenances, mais le plus apprécié se fabriquait avec des feuilles d'agavé, feuilles que l'on faisait longtemps macérer pour les laver ensuite à grande eau et les polir. On en fabriquait également, mais de qualité inférieure, soit avec des feuilles de palmier, soit avec de fines écorces que l'on enduisait de gomme, soit enfin avec du coton. Celui que l'on désignait sous le nom de *cuauhamacatl* (papier de bois) provenait de l'*anacahuité*, arbre de la famille des borraginées. Par malheur, on ignore aujourd'hui à quels procédés les Aztèques avaient recours; bien que cette industrie fût encore en pleine activité de longues années après la conquête, puisque le célèbre Hernandez parle des fabriques de la ville de Tépextlan. Au résumé, le bon papier aztèque était assez semblable à notre carton, mais beaucoup plus souple et beaucoup plus lisse; d'un blanc grisâtre, parfois brun, il ne buvait pas l'encre. On le divisait en feuilles larges d'un mètre et longues de cinq à six. On gardait ces feuilles en les roulant comme les anciens papyrus, ou repliées comme les feuilles des paravents, ce qui leur vaut aujourd'hui le nom de *mappes*.

Les belles couleurs dont se servaient les peintres aztèques étaient le plus souvent empruntées au bois, aux feuilles et aux fleurs des végétaux, parfois au règne minéral. Pour le blanc, ils employaient soit la pierre nommée *chimaltizatl*, qui, une fois cal-

cinée, donne un produit semblable au plâtre fin, soit une terre assez semblable au blanc d'Espagne. Ce noir leur était fourni par une terre fétide et aussi par la fumée d'un pin aromatique. Ils retiraient le bleu de ciel de l'*Indigofera anil;* mais leur mode de se procurer cette couleur différait beaucoup de celui en usage de nos jours. Ils jetaient une à une les feuilles de la plante dans un vase rempli d'eau tiède, puis, après avoir longtemps remué le liquide, ils le laissaient reposer. Ils vidaient ensuite l'eau du vase avec soin, faisaient sécher au soleil le dépôt obtenu, puis le chauffaient afin de le durcir.

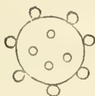
Pour le rouge, il leur suffisait de faire bouillir des semences de rocouyer, *Bixia orellana*, et la cochenille leur donnait la couleur pourpre. Ils obtenaient le jaune des tiges d'une cuscute ou en se servant d'ocre. Pour fixer leurs couleurs, ils employaient l'alun ; et, pour leur donner plus de consistance, ils les délayaient dans le suc visqueux d'une espèce d'absinthe nommée *xochipalli*, ou de l'huile tirée des semences mucilagineuses d'une sauge : *Salvia chia*.

Les reproductions de montagnes, d'édifices, de rivières, de plantes, d'animaux et surtout d'hommes qui se voient dans les peintures aztèques manquent le plus souvent de proportions. Les contours sont anguleux, raides, et les yeux toujours dessinés comme si l'homme ou l'animal représentés étaient vus de face, alors même qu'ils sont placés de profil. Ces défauts ne doivent pas être uniquement imputés à l'ignorance ou à la maladresse des artistes, mais aussi à la rapidité avec laquelle ils peignaient, rapidité qui surprit beaucoup les Espagnols. Les peintres mexicains songeaient d'abord à représenter les objets, et se contentaient même d'en tracer la silhouette, sans se mettre en peine de la perfection des lignes. Certes, ils ignoraient les lois du clair-obscur ; toutefois, quelques-unes de leurs œuvres sont aussi re-

marquables par le naturel du dessin que par la vivacité des couleurs.

Ils ne se servaient pas simplement de l'image des objets dans leurs peintures idéographiques, mais aussi d'hiéroglyphes et de signes équivalant à des lettres. Ils dessinèrent d'abord les choses matérielles telles qu'elles se présentaient à leurs yeux, puis, peu

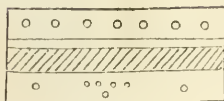

Le jour.

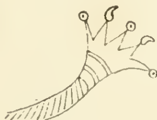

La nuit.

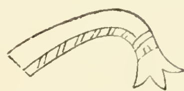

Minuit.


L'année.

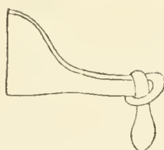

Le siècle.


Le ciel.


L'eau.


La terre.


L'air.


Le copilli.

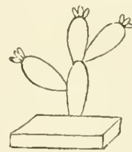

Ténochtitlan.

FIG. 21.

à peu, pour aller plus vite, ils n'en tracèrent plus qu'une partie — hiéroglyphes par amputation — suffisante pour la faire reconnaître par les initiés. Car, de même que nous ne pouvons comprendre l'écriture qu'après avoir appris à lire, les Aztèques, pour interpréter les peintures, qui n'étaient qu'un langage écrit, devaient s'instruire d'abord dans l'art de figurer les objets.

Pour exprimer les choses immatérielles, et dont l'imitation eût été difficile, les peintres se servaient de signes convenus. Afin que l'on puisse mieux comprendre le mécanisme de cette écriture idéographique, nous donnons dans la figure 21 quelques ca-

ractères empruntés aux manuscrits pour désigner l'année, le jour, la nuit, les éléments; puis le signe représentatif de l'autorité royale — copilli — et celui de Ténochtitlan — pierre et cactus.

Pour les chiffres, un des signes numériques était le point : •, qui marquait les unités et qui se répétait soit jusqu'à 20, soit jusqu'au chiffre 10, représenté par un losange. Le chiffre 20 se figurait par un drapeau qui, répété cinq fois, donnait 100, que l'on marquait en dessinant le quart des barbes d'une plume. La moitié des barbes équivalait à 200, les trois quarts à 300, la plume entière à 400. 400 multiplié par 20 donnait le chiffre 8 000, qui avait



Fig. 22. — Numération.

pour signe une bourse (fig. 22). De signe en signe, toujours multipliés les uns par les autres, on arrivait aux centaines de millions. Nous donnons à titre de curiosité, dans la figure 23, le millésime de l'année 1885 en chiffres aztèques.

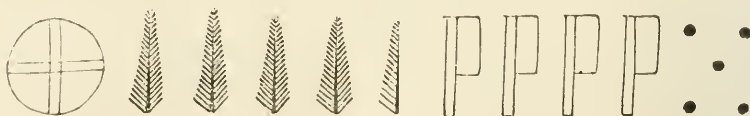


Fig. 23. — Millésime de l'année 1885.

Nous ne savons rien des procédés employés par les Aztèques pour la réformation de leur calendrier, sur lequel nous n'avons pas à revenir. Si leurs peintures révèlent qu'ils connaissaient la cause des éclipses, et que la position de certaines constellations déterminait la date de leurs fêtes, elles ne nous apprennent rien sur leurs procédés de comput.

Pour représenter une personne déterminée, le peintre dessinait

un homme, ou, plus simplement, une tête, et plaçait au-dessus un signe représentatif du nom de celui qu'il voulait désigner. Nous en avons vu des exemples dans la chronologie des rois, et nous donnons ici, d'après les manuscrits, les rois Itzacoatl, Huitzilihuitl et l'une des formes prêtées à l'Ahuitzotl (fig. 24). Enfin, lorsqu'il s'agissait de désigner une province, un fleuve, une montagne, une ville, le même artifice était employé. Au

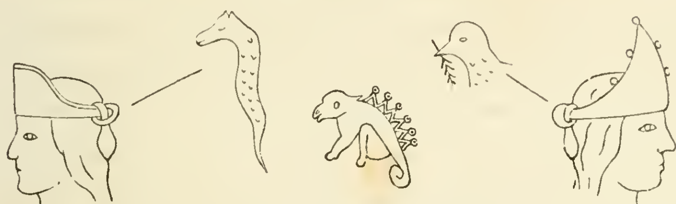


Fig. 24. — Itzacoatl, un Ahuitzotl et Huitzilihuitl, d'après les manuscrits idéographiques.

résumé, on ne saurait mieux comparer cette écriture qu'à ces rébus illustrés dont nos journaux sont aujourd'hui si prodigues, et que nombre de personnes, par suite d'exercice, lisent presque couramment.

Les peintures historiques aztèques prenaient différents noms. Lorsqu'elles relataient un fait isolé, ou une période plus ou moins longue de la vie d'un souverain ou d'une nation, on les qualifiait de *tlacuiloli* ou de *tlacuiloliztli*. Lorsqu'elles portaient, en outre, des indications chronologiques, elles devenaient des *cexiutlacuiloli*. Le Codex de Mendoza appartient à cette catégorie.

Dans les cexiutlacuiloli, le millésime de l'année se figurait sur la marge du papier, et l'on traçait à sa suite l'événement dont on voulait consacrer le souvenir. Il n'y avait pas de règle absolue pour l'ordre des peintures; l'artiste pouvait, à son gré, commencer par l'angle de son papier qui lui plaisait. Seulement, un ordre une fois adopté, il ne devait plus s'en départir.

Pour la disposition des signes, même liberté. Dans certains manuscrits les figures sont placées par groupes, dans d'autres par lignes verticales qu'il faut alors lire du haut en bas, dans d'autres enfin sur une ligne horizontale. En général, les personnages regardent dans le sens où le manuscrit doit être lu. Lorsqu'ils sont tournés les uns vers les autres, c'est qu'il s'agit d'une action commune.

On ne le peut nier, une pareille écriture est imparfaite, embrouillée et prête facilement à l'équivoque. Néanmoins, elle ne laisse pas que d'être ingénieuse, et les efforts de la nation aztèque pour conserver le souvenir des événements passés de son histoire sont dignes d'intérêt. Elle suppléa de son mieux à la connaissance des lettres, connaissance à laquelle elle serait sans doute parvenue, vu son degré de civilisation, si la durée de son empire n'eût été brusquement interrompue.

Les peintures mexicaines ne doivent pas être considérées comme des annales ordonnées et complètes, mais comme des documents destinés à venir en aide à la tradition. Les faits passés de leur histoire nationale préoccupaient si fort les Aztèques que les professeurs des séminaires et les pères de famille en entretenaient sans cesse les jeunes gens. Ils leur faisaient apprendre par cœur les discours que la peinture n'aurait pu rendre, et leur faisaient chanter des poèmes dans lesquels était célébrée la gloire de leurs ancêtres. Ces études éclairaient les doutes, prévenaient les équivoques qui pouvaient naître de la lecture des peintures, éternisaient les grandes actions et les exemples de vertu donnés par les héros. En même temps, elles sauvaient de l'oubli l'histoire des dieux, les rites religieux, les lois et les anciennes coutumes.

Les peuples de l'Anahuac, à leur origine, perpétuaient les souvenirs du passé à l'aide de cordelettes teintes de différentes cou-

leurs et nouées de différentes façons. Cette singulière méthode mnémotechnique, qui s'était conservée au Pérou dont on connaît les *quipos* — nous l'employons nous-mêmes en nouant nos mouchoirs — fut abandonnée de bonne heure par les Mexicains, et l'on en trouve à peine trace aujourd'hui. Boturini déclare qu'après de minutieuses recherches il ne put découvrir qu'une seule de ces cordelettes, très endommagée par le temps, dans un village de Tlaxcala.

Aussitôt que les Indiens eurent appris des Espagnols l'usage des lettres, quelques-uns d'entre eux écrivirent des histoires de leur pays, soit dans leur langue, soit dans celle des conquérants. Plusieurs de ces écrits sont conservés dans les bibliothèques de Mexico, et l'on a publié en partie ceux d'Ixtlixochitl et de Tézozomoc.

Les Aztèques furent certainement plus habiles dans la sculpture, dans l'art de fondre les métaux, et dans la composition des mosaïques en plumes que dans la peinture, et ils réussirent mieux à représenter les traits des héros ou les produits de la nature avec le bois, la pierre, l'or et l'argent qu'avec le pinceau. La difficulté de ces travaux excita peut-être davantage leur application, ou peut-être encore le goût national aiguillonna-t-il en ce sens leur génie industrieux.

La sculpture était connue et pratiquée par les Toltèques. Des statues de pierre, œuvres des artistes de cette nation, entre autres celles de Tlaloc et celles qui ornaient les deux célèbres temples de Téotihuacan, furent conservées jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Quant aux Aztèques, ils possédaient des sculpteurs lorsqu'ils abandonnèrent leur patrie primitive, puisque nous savons qu'ils portaient avec eux une statue de Huitzilipochtli. Mais, dans cet art, ils restèrent toujours inférieurs à leurs maîtres : les Toltèques.

Les sculpteurs mexicains travaillaient d'ordinaire la pierre ou le bois, et s'attaquaient souvent au granit, au jaspe et à l'agate. Or, faute de connaître le fer et, par conséquent, l'acier, ils devaient se servir d'outils en pierre dure et procéder par l'usure plus que par la taille. Il ne leur fallait rien moins que la constance et la patience inhérentes à leur race pour vaincre les difficultés qu'ils rencontraient et ne pas s'énerver des lenteurs auxquelles elles les condamnaient. Néanmoins, en dépit de l'imperfection des moyens, ils arrivaient à produire des œuvres remarquables, à donner à leurs statues toutes les attitudes que peut prendre le corps humain.

Ils savaient exécuter des bas-reliefs, des statues en terre, et travailler le bois. Le nombre des statues qui existaient dans l'empire peut se calculer par celui des idoles. Mais, ici encore, il faut déplorer le zèle des missionnaires qui brisèrent nombre de ces œuvres, tenues par eux pour des images du démon. Les fondations de la première église que les Espagnols construisirent à Mexico se composaient, dit-on, de fragments de statues, et les prêtres firent une guerre si consciencieuse à ces images qu'il est difficile d'en trouver une aujourd'hui.

Peu d'années après la conquête de leur pays, ne trouvant plus l'emploi de leur art, les sculpteurs aztèques s'occupèrent de tailler, dans les os ou dans le bois, des ornements pour les autels des églises qui partout remplaçaient les temples. Ils réussirent admirablement, et leurs œuvres, en ce genre, furent bientôt préférées par les missionnaires à celles qui venaient de l'Europe. Ils se mirent aussi à fabriquer, à l'aide de bambous, des christs de grandeur naturelle, images dont l'expression douloureuse était très bien rendue. Ce n'était certainement pas des Espagnols que ces artistes avaient appris leur métier. Sachant sculpter, ils utilisaient leur habileté, dont nous avons ici la preuve, en repré-

sentant le Dieu dont on leur enseignait le culte. Ils copiaient, mais leur goût les guidait assez sûrement pour que leurs œuvres, remarquées et recherchées, méritassent l'honneur d'être envoyées en Espagne.

Au-dessus de l'art de la sculpture, les Aztèques plaçaient celui du travail des métaux, particulièrement de l'or et de l'argent, qu'ils recueillaient dans le lit des rivières, mais qu'ils savaient aussi extraire du sol. On pourrait considérer comme exagérée l'énumération des travaux qu'ils exécutaient avec ces matières, si, outre les affirmations de témoins oculaires, d'accord dans leurs jugements, plusieurs de ces bijoux n'avaient été envoyés en Europe. Ceux que Cortez adressa à Charles-Quint furent très appréciés par les orfèvres de Séville, qui se déclarèrent incapables de les imiter. Les artistes mexicains reproduisaient avec une rare perfection tous les objets de la nature. Ils fondaient, d'un seul jet, des poissons dont les écailles étaient alternativement d'or et d'argent. On cite parmi leurs œuvres un perroquet remuant la tête, la langue et les ailes, et un singe, également articulé, armé d'un fuseau et filant. Enfin, ils enchâssaient à merveille les pierres fines, et les soldats de Cortez, si amoureux d'or, préféraient parfois le travail au précieux métal. Cet art, qui venait des Toltèques, lesquels en attribuaient l'invention à Quétzacoalt, s'est entièrement perdu, de même, du reste, que ses productions, dont on chercherait peut-être en vain un spécimen dans le nouveau monde. De temps à autre, les Indiens découvrent, il est vrai, d'anciens bijoux, généralement d'une exécution grossière. Par malheur, soit superstition, soit crainte de s'en voir dépouiller, ils les brisent aussitôt.

Les Aztèques employaient le marteau dans leur travail des métaux, mais d'une façon assez maladroite. Après l'or et l'argent, le métal dont ils tiraient le meilleur parti était le cuivre, allié à

l'étain, et les Espagnols ont vanté leurs boucliers et leurs piques. Les argentiers de Mexico formaient un corps considérable ; nous avons vu qu'ils fêtaient et considéraient comme leur protecteur le dieu Xipé.

Comme preuve de l'habileté des orfèvres aztèques, dont les œuvres anciennes étaient déjà rares à son époque — 1606 — Torquémada rapporte qu'ayant eu besoin de boutons d'or pour une dalmatique, on chercha à Mexico, parmi les Espagnols, un ouvrier capable de les fabriquer. Un Aztèque se présenta, et, travaillant l'or à la façon de ses ancêtres, il donna aux boutons la forme de petites calebasses si bien imitées que son travail fit sensation.

L'art aztèque, par excellence, c'était celui des mosaïques faites à l'aide de fines plumes d'oiseaux. Pour ce travail, il y avait non seulement dans les palais du roi, mais dans presque toutes les maisons, des volières remplies d'oiseaux aux riches couleurs, que l'on plumait une fois par an. C'était surtout à la nombreuse famille des *trochilidés* (oiseaux-mouches) que l'on empruntait la matière première de ces mosaïques, tant à cause de la finesse de leurs plumes que pour leurs nuances si variées. Une mosaïque était presque toujours l'œuvre de plusieurs ouvriers. Après avoir arrêté le dessin, chacun d'eux se mettait au travail, et il leur fallait souvent une journée entière pour assortir et placer une seule plume. On ne tolérait aucune imperfection dans ce travail ; aussi devait-on sans cesse le remanier. Les ouvriers ne touchaient les plumes qu'à l'aide d'une matière molle, dans la crainte de les froisser, et ils les fixaient sur la toile en les humectant du suc visqueux d'une plante. L'œuvre terminée, on la polissait avec un soin minutieux, et sa surface lisse la faisait prendre pour une peinture, mésaventure qui arriva plus d'une fois aux Espagnols.

Cet art délicat, qui émerveilla Cortez, Diaz, Gomara et Torquémada, est aujourd'hui complètement oublié. Les spécimens qui figurent dans les musées sont des œuvres de décadence; aucun n'est antérieur au seizième siècle.

Ce qui n'est pas perdu, c'est l'art de former des guirlandes de fleurs et de fruits, en opposant leurs couleurs de façon à produire des dessins symétriques d'une curieuse originalité et de l'effet le plus pittoresque. Un jour, dans le village de Ténéjapa, je vis un petit arc de triomphe composé de fleurs. Rien de plus gracieux que ce monument éphémère. C'étaient des rosaces, des losanges, des torsades, des figures bizarres dessinées à l'aide des corolles les plus brillantes, par un artiste indien livré aux seules ressources de sa fantaisie. Il faut la richesse de la flore des tropiques pour composer ces splendides ornements d'un jour, dont aucune matière ne surpassera jamais la magnificence. Le peintre — il méritait ce nom — tantôt heurtant ses couleurs, tantôt leur imprimant une dégradation savante, restait toujours harmonieux. Je ne sais ce que j'admirai le plus, des dessins, des fleurs, ou de l'art avec lequel elles étaient tressées. Comme pour rendre le coup d'œil plus charmant, des essaims de papillons accouraient se poser sur le brillant décor, s'envolaient, tourbillonnaient pour revenir s'y poser de nouveau. Par moments, on eût dit que la brise effeuillait les corolles et semait l'air de leurs pétales éblouissants. L'Aztèque, passionné pour les fleurs, ornait le temple de ses dieux des guirlandes dont ses descendants parent aujourd'hui les églises. On a toujours peine à croire, en face de ces œuvres délicates, qu'elles soient sorties de mains accoutumées à manier la pioche, et que tant de goût se cache sous des crânes en apparence si épais.

Un peuple qui exerçait son industrie dans des travaux de luxe ou de curiosité, ne pouvait négliger ceux qui touchaient à son

bien-être. Aussi l'architecture, un des arts que la nécessité impose à l'homme aussitôt qu'il sort de la barbarie, fut-elle connue des peuples de l'Anahuac dès l'époque des Toltèques. Les Chichimèques, les Alcolhuas, les Tlaxcatèques; en un mot, toutes les nations qui occupaient les provinces, à l'exception des Otomites, construisirent de bonne heure des maisons, et les Aztèques, lorsqu'ils arrivèrent dans l'Anahuac, le trouvèrent peuplé de grandes et belles villes.

Du reste, ils savaient eux-mêmes construire et étaient accoutumés à la vie sociale, car, durant la longue pérégrination qui les amena près des bords du lac de Texcoco, ils élevèrent nombre d'édifices sur les points où ils séjournèrent. Néanmoins, c'est à tort que l'on a longtemps considéré comme leur œuvre les monuments qui se trouvent sur les bords du rio Gila, à la Piméria, et près de Zacatécas. Ces monuments, de même que ceux de la Mistèque et du Yutacan, sont, nous l'avons vu, l'œuvre de peuples plus anciens.

Durant les années de misère qu'ils passèrent dans les îles du lac de Texcoco, les Aztèques se contentèrent d'humbles cabanes aux murs de roseaux et de boue. Mais, dès qu'ils purent se livrer au commerce, grâce aux produits de leurs pêches, ils se hâtèrent de se procurer de meilleurs matériaux. A mesure que leur puissance et leur richesse s'accrurent, ils donnèrent plus d'importance à leurs constructions, jusqu'au moment de l'apparition des Espagnols qui trouvèrent beaucoup à admirer, mais, hélas! beaucoup aussi à détruire.

Les murs de la demeure des pauvres se fabriquaient à l'aide de bambous et de briques séchées au soleil, parfois de pierres unies ensemble, à l'aide de terre délayée. Pour couvrir leurs toits, les Aztèques employaient de longues herbes ou des feuilles d'agavé posées les unes sur les autres, comme nos tuiles, dont

elles ont la forme et l'épaisseur. Un des principaux soutiens de ces maisons était souvent un arbre de moyenne taille, qui, outre l'ombrage qu'il procurait, évitait des frais de construction. Ces maisons ne possédaient qu'un rez-de-chaussée, où se trouvaient le foyer, les meubles, les outils, et qu'habitaient en commun la famille et les animaux domestiques. Si le propriétaire était à son aise, la maison s'enrichissait de deux ou trois pièces, d'un oratoire, d'un *témascalli* et d'un grenier.

Les demeures des nobles et des gens fortunés se construisaient en pierres. Elles possédaient deux étages, des pièces bien distribuées, et leur toit, en charpente ouvragée, était plat et servait de terrasse. Les murs, blanchis et polis avec soin, reluisaient de telle façon que les premiers Espagnols qui arrivèrent devant Mexico crurent qu'ils étaient en argent. Le sol de ces maisons s'exécutait en maçonnerie, et parfois elles étaient couronnées de créneaux ou de tours. Elles possédaient, en général, un jardin et un bassin alimenté d'eau courante.

Les demeures principales de Mexico avaient deux entrées, l'une donnant sur la rue et l'autre sur un canal. Ces ouvertures étaient sans portes : les Mexicains se considérant comme suffisamment protégés contre les voleurs par la sévérité de leurs lois. Mais, pour échapper à la curiosité des passants, ils voilaient ces ouvertures par des rideaux, auxquels ils suspendaient un objet qui résonnait lorsqu'on les soulevait, bruit qui annonçait la présence d'un visiteur. Lorsque la nécessité, la politesse, ou le degré de parenté n'obligeait pas à faire entrer la personne qui se présentait, on la recevait simplement sur le seuil. Du reste, il n'était pas permis de pénétrer dans une maison sans l'assentiment du propriétaire.

Les Aztèques savaient employer la voûte, ainsi que le prouvent leurs peintures, et mieux encore leurs bains et les ruines du

palais de Texcoco. Ils ornaient leurs édifices de corniches, et ils en encadraient volontiers les ouvertures d'arabesques. Dans certains palais, on voit ramper, sur la façade, un serpent prêt à se mordre la queue, après avoir entouré toutes les fenêtres de ses anneaux. Les murs qu'élevaient les maçons mexicains étaient droits, bien perpendiculaires, mais on ignore de quels outils et de quels moyens ils faisaient usage. On croit que, dans les constructions importantes, ils suppléaient à nos échafaudages en amoncelant de la terre de chaque côté des murs qu'ils construisaient. Les Mistèques employèrent certainement cet artifice; toutefois, rien ne démontre qu'il ait été mis en œuvre par les Mexicains.

Les colonnes à l'aide desquelles ils soutenaient leurs constructions étaient cylindriques ou carrées, sans bases ni chapiteaux. Ils les taillaient toujours d'un seul bloc et les ornaient de bas-reliefs. A Mexico, vu le peu de solidité du sol, ils donnaient pour assises à leurs édifices des pilotis en bois de cèdre. En général, c'était à la même famille d'arbres qu'ils empruntaient les charpentes de leurs toits, et les colonnes à l'aide desquelles ils les soutenaient étaient de pierre pour les maisons ordinaires, de marbre ou d'albâtre pour les palais. Jusqu'au règne d'Ahuizotl, ils se servirent de pierres ordinaires, mais ayant découvert près du lac des carrières d'une substance dure, poreuse, légère, facile à unir par le mortier, ils l'employèrent exclusivement. Cette pierre, nommée tétzontli (*amygdaloïde poreuse*), sert encore aux modernes architectes du Mexique. Le pavé des temples et des palais se composait de larges dalles en marbre de différentes couleurs.

Bien que l'architecture aztèque n'ait pas enfanté les merveilles qui placent l'Europe au premier rang, il est certain que les Espagnols furent si surpris de la beauté des palais de Mexico que Cortez, dans ses lettres à Charles-Quint, ne trouve pas d'expressions assez fortes pour les vanter. « Le roi Moteuczoma,

écrit-il, possède à Mexico des maisons si vastes et si merveilleuses que je ne puis en mieux faire comprendre la beauté qu'en déclarant qu'il n'y en a pas de pareilles en Espagne. » Le Conquérant anonyme manifeste la même admiration dans son intéressant opuscule, aussi bien que Bernal Diaz del Castillo dans son *Histoire*. Devons-nous croire que tant de témoins oculaires aient mal vu ?

Les Mexicains, pour le bien-être des habitants de leurs villes, construisirent de nombreux aqueducs. Ceux qui amenaient à la capitale les eaux de Chapultépec, distantes de deux milles, étaient en pierre et mesuraient cinq pieds de haut et deux pas de large. L'eau arrivait jusqu'aux portes de la ville et se divisait pour aller alimenter les fontaines et les bassins. Deux aqueducs existaient, mais un seul fonctionnait à la fois, car on les nettoyait sans cesse, afin que l'eau arrivât toujours limpide. A Técutzinco, lieu de plaisance des rois de Texcoco, on voit encore l'aqueduc qui amenait l'eau dans le palais.

Le double aqueduc de Chapultépec suivait une route qui, de même que les chaussées construites sur le lac, sont d'irrécusablés témoins de l'industrie des Mexicains. Mais c'est à Mexico même que brille le plus l'intelligence et le savoir de leurs architectes, car ils eurent à former, à consolider le terrain sur lequel ils devaient bâtir, en réunissant plusieurs îles. Outre cette tâche, il leur fallut édifier des digues et des murailles sur différents points de la vallée, afin de mettre la ville à l'abri des inondations qui, chaque année, menaçaient de l'anéantir.

On a prétendu que les Aztèques ne connaissaient pas la chaux ; cette assertion est démentie par leurs peintures, par les matricules encore existantes des tributs que les provinces devaient payer, et, mieux encore, par un simple regard jeté sur les édifices qu'ils ont construits et dont on peut admirer les ruines.

Me voici au bout de ma tâche. Ce que je viens de rapporter sur l'histoire, la religion, le gouvernement, l'industrie et les mœurs des Aztèques, est, à ma connaissance, tout ce que l'on sait pertinemment sur ce peuple que Cortez vint réduire à une servitude qui, moralement, dure encore. Fils d'Espagnols et d'Aztèques, les créoles, bien à tort, font fi de la race autrefois si orgueilleuse dont ils sont issus en partie. Ils lui ont pris son nom de Mexicains, lui laissant celui d'Indiens, dont ils se servent comme d'une qualification injurieuse. Et cependant, sur les dix millions d'hommes qui peuplent aujourd'hui le Mexique, deux tiers environ appartiennent à ces Nahoas que j'ai voulu faire revivre et qui semblent enfin se réveiller.

Loin de partager l'injuste dédain qui, hier encore, faisait de lui un paria, j'ai pendant vingt ans vécu côte à côte avec l'Indien, vers lequel m'attirait, à la grande surprise des créoles, une vive sympathie. Dès la première heure, je rêvai d'écrire l'histoire de son passé, qu'il ne sait plus lui-même. En somme, l'édifice existait, à demi écroulé il est vrai, couvert de lierre et de mousses, voilé, comme toutes les choses oubliées. Les matériaux étaient là, il s'agissait plus encore de déblayer et de réunir que de construire : c'est fait.

NOMS DES PRINCIPALES DIVINITÉS

DE LA MYTHOLOGIE AZTÈQUE

AVEC LEUR SIGNIFICATION.

AACATL (?).

ACOLUA, un des noms de *Tezcatzoncatl.*

ACUÉCUÉYOTL, l'onde. } Noms donnés à *Chalchihuitlicué.*
AHUIC, mouvante. }

AHUILTÉOTL. Dieu du brouillard.

AMIMITL, chasse sur l'eau. Sœur ou femme d'*Opochtli.*

AMONTÉNENQUA, reconnaissant. Dieu des ouvriers en sparterie. (Voir *Napatécutli.*)

APANTEUCTLI. Dieu antique des eaux.

APOZONALOTL, ondes irritées. }
ATLACAMANI, tempêtueux. } Noms donnés à *Tlaloc* et à *Chalchuitlicué.*
AYAUH, mouvante. }

CACATZONTLI. Dieu des voyageurs.

CAPULTÈTES. Dieux protecteurs des faubourgs.

CAMAXTLÉ, nom de *Huitzilipochtli*, dans la république de Tlaxcalla.

CÉATATL. Dieu de la fécondation.

CÉMIQUIZTLI, la mort.

CENTEUTL ou CENTÉOTL, entourée de dieux. Déesse des moissons.

CENTZOTOCHI, quatre cents lapins. Compagnon de *Tezcatzoncatl.*

CENTZUMHUITZNAHUAC, quatre cents dieux. Divinité des sacrifices.

CHALCHIHUITLICUÉ, jupe brillante. Sœur ou femme de *Tlaloc.*

CHALMÉCACIHUATL, femme qui étrenne la corde. Déesse des marchands et sœur de *Yacatécutli.*

CHANTICON, tête de loup. Dieu honoré à Tlaluleo.

CHICNAUHAHUÉCATL, neuf vents. Dieu du ciel.

CHICOMÉCOHUATL, sept couleuvres. Déesse des subsistances. (Voir *Centéotl.*)

CHICHITIC. Dieu nahoa.

CHICOMÉXOCHITL, sept fleurs. Dieu des peintres et des tisseurs.

CHICONANI ITZCUINTLI, neuf chiens. Dieu des lapidaires.

CHICONQUIAUITL, sept pluies. Dieu des marchands et frère de *Yacatécutli.*

CHICUHUAHUITZCUINTLI, neuf chiens. Dieu des joailliers. (Voir *Chiconani.*)

CHIMALA. Femme de *Quétzacoatl.*

CIHUACOALT, femme couleuvre. Considérée comme la première femme qui ait enfanté.

CIHUAPILTIN, femme noble. Nom donné aux femmes divinisées.

CIHUATÉOTL, dieu femme. Déesse de la terre.

CINTEUTL. / CINTEUTZIN. } Variantes du nom de *Centeutl* ou *Centéotl.*

CITLATICUÉ, jupe d'étoiles. Déesse des femmes. (Voir *Omécihuatl.*)

CITLATONAC, étoile brillante. Dieu des hommes. (Voir *Ométeuctli.*)

COATLANTONA. (Voir *Cohuatlicué.*)

COATLICUÉ, jupe de couleuvres. Mère de *Huitzilipochtli.*

COCHIMELT, maïs dormant. Dieu des marchands, un des cinq frères de *Yacatécutli.*

COHUATLICUÉ. Déesse des fleurs.

COHUAXOLOTL. Dieu tlatéloltèque.

COLÉLÉTI, lutin.

COSCAMIAUH. Un des noms d'*Hamatécutli.*

COYOLXAUHQUI. Sœur de *Huitzilipochtli.*

COYOTLINAHUATL, tête de renard. Dieu primitif aztèque.

CUITATÉO. Déesses qui affligeaient les enfants de maladies.

CUÉZALTIN ou CUCALTZIN, flamme. Dieu du feu.

EPCOATL. Dieu des eaux.

HAMATEUCTLI, vieille dame. Protectrice des femmes.

HUÉHUÉTOTL, le vieux dieu. Divinité naoha.

HUÉMAC. Dieu infernal.

HUITZILINQUATÉQUÉ (?).

HUITZILIPOCHTLI, main gauche ornée de plumes ou guerrier gaucher. Dieu de la guerre.

HUITZNAHUAC. Dieu du jeu de paume.

HUIXTOCIHUATL, femme de sel. Déesse des sauniers.

ILAMATÉCUTLI, matrone principale. Déesse des matrones.

ILUICATLXOXUQUI. (Voir *Huitzilipochtli.*)

ISTACCINTEUTL, moisson blanche. Déesse des moissons.

ITZPAPALOTL, papillon d'obsidienne (?).

IXCOZAUQUI, visage jaune. Dieu du feu.

IXCUINA, quatre faces. (Voir *Tlazotéotl.*)

IXCUININAMÉ. Nom générique des quatre sœurs d'*Ixcuina.*

Ixquitécatl, maïs brûlé. (Voir *Tezcatzoncatl.*)

Ixtlilton, face noire. Médecin des enfants.

Macuilcalli, cinq maisons. Dieu des lapidaires.

Macuilmanilati (?).

Macuilocéotl, cinq tigres. Dieu des mosaïstes en plumes.

Macuiltochi, cinq lapins. Dieu des mosaïstes en plumes.

Macuiltotec (?).

Macuilxochitl, cinq fleurs. Dieu des domestiques.

Malinalxoch. Sœur de *Huitzilipochtli.*

Maltétéo. Dieu des prisonniers.

Matla. Dieu naoha.

Méteutli. Dieu nahoa.

Mexitli. Un des noms de *Huitzilipochtli.*

Meztli. La lune.

Mictlancihuatl ou Mictécacihuatl, créatrice de l'enfer. Sœur ou femme de *Mictlanteuctli.*

Mictlanteuctli, dieu de l'enfer.

Mixcoatl, serpent nébuleux. Dieu de la chasse.

Monéméqui, qui se fait prier.
Moquéquéloa, chatouilleux.
Moyocayatzin, qui fait ce qu'il veut.
} Noms donnés à *Tezcatlipoca.*

Nacxitl, quatre pieds. Frère de *Xacatécutli.*

Nahualpilli, enchanteur. Dieu des lapidaires.

Nannahuatl, bubon. Dieu des lépreux.

Napatécutli ou Napateuctli, quatre fois seigneur. Dieu des ouvriers en sparterie.

Nauhiotécatl. (Voir *Xiuhtécutli.*)

Nécamolpilli ou Nécamohualpilli.
Nécoc-Yaotl, ennemi de tous.
} Nom donné à *Tezcatlipoca.*

Océlopuctli. Créateur de l'univers.

Omacatl, deux roseaux. Dieu des banquets.

Omécatlomacatl. (Voir *Omacatl.*)

Omécihuatl, deux femmes. Déesse protectrice des femmes. (Voir *Citlaticué.*)

Ométeuctli, deux seigneurs. Dieu protecteur des hommes. (Voir *Citlatonac.*)

Opochtli, main gauche. Dieu des pêcheurs.

Pantécalt, qui range les drapeaux. Inventeur du pulqué.

Papatzac, mou. Un des noms de *Tezcatzoncatl.*
Paynal, léger. Frère de *Huitzilipochtli.*
Paynalton. Dieu des victimes.
Piltzintécutli. Dieu nahoa.
Quatlapanqui (?).
Quétzacoatl, plumes de couleuvre. Dieu de l'air.
Quiatzalli. } Nom donné à *Cihuacoatl.*
Quilaztli. }
Quitzétzélohua, semence de poussière. Dieu des ouvriers en sparterie. C'est aussi l'un des noms de *Napatécutli.*
Tacpal ou Tecpal, couteau de pierre (?).
Téaltati, qui lave. Un des noms de *Napatécutli.*
Téatlahuiani, qui se noie. Un des noms de *Tezcatzoncatl.*
Téatzélhuia, qui arrose. Dieu des ouvriers en sparterie. Voir (*Napatécutli.*)
Téchimatini. Un des noms de *Tezcatlipoca.*
Técitzin, notre mère. Patronne des blanchisseuses. (Voir *Tétoïnan.*)
Técocolianimé, persécuteur. Nom du mauvais esprit.
Técucistécatl. La lune.
Teicu, cadette. Déesse des plaisirs charnels.
Téimatini, régleur. } Noms donnés à *Tezcatlipoca.*
Técocoiani. }
Telpochtli, ou Telpuctli, jeune. }
Témalzcaltéci, aïeule des gens de bains. Déesse des bains.
Téocacatzacli. Dieux noirs.
Téopictons. Dieux lares.
Téotl. Dieu.
Téoyaomiqui, mourir pour les dieux. Déesse de la guerre.
Téoyatlatohua. Un des noms de *Huitzilipochtli.*
Tépahca, laveur. Dieu des ouvriers en sparterie. (Voir *Napateuctli.*)
Tépéyolotli, cœur de montagne. Déesse des ténèbres.
Tépictons. (Voir *Téopictons.*)
Tépuztécatl. Dieu des mosaïstes en plumes.
Téquéchmiécaniani, étrangleur. Un des noms de *Tezcatzoncatl.*
Téquiztlimatéhuatl ou Téquizlimazéhuel (?).
Tétoina, la mère des dieux.
Tétoinan. Déesse des sages-femmes.
Tetzahuitl, épouvantail. (Voir *Huitzilipochtli.*)

Tetzahauchihuatl, femmes squelettes. Déesses primitives.
Tetzauhtéotl, dieu épouvantable. (Voir *Huitzilipochtli.*)
Téyococoyani, créateur des hommes. (Voir *Tezcatlipoca.*)
Tezcatlipoca, miroir luisant. Créateur de l'univers.
Tezcatzoncatl, miroir couvert de paille. Dieu des boissons fermentées.
Tiacapan, l'aînée. Déesse des plaisirs charnels, sœur de *Tlazotéotl.*
Titlacahuan, dont nous sommes les esclaves. (Voir *Tezcatlipoca.*)
Tizahua, poudre blanche. Dieu des mosaïstes en plumes.
Tlacahuépancuexcotzin. (Voir *Huitzilipochtli.*)
Tlacatécolotl, hibou. Le démon.
Tlaco, celle du milieu. Sœur de *Tlazotéotl.*
Tlacolteuctli. Dieu nahoa.
Tlazotéotl. Déesse des vices.
Tlacotzontli. Dieu des voyageurs.
Tlaèlquani. (Voir *Tlazotéotl.*)
Tlaitlalilinoni, qui accorde. (Voir *Napateuctli.*)
Tlaloc. Dieu des eaux.
Tlalocatécutli, maître du paradis. Un des noms de *Tlaloc.*
Tlaloquès. Dieux subalternes des eaux.
Tlaltécyaona. Dieu du vin.
Tlaltécutli. Dieu de la terre.
Tlaltétécuin, qui creuse la terre. (Voir *Ixtliton.*)
Tlatlauhquitezcatl, miroir rouge (?)
Tlalxiteuctlicalli. (Voir *Xiutécutli.*)
Tlamatzin. (Voir *Cozcamiauh.*)
Tlamatzincatl. (Voir *Tezcatlipoca.*)
Tlanenpopola, libéral. Dieu des ouvriers en sparterie. (Voir *Napateuctli.*)
Tlatlanililonis. Dieu des ouvriers en sparterie.
Tlatlauhquicenteutl. Dieu des moissons mûres.
Tlatlauhquitescatlipoca. Dieu primitif.
Tlazotéotl. Déesse des vices.
Tlilhua. Un des noms de *Tezcatzoncatl.*
Tlozoteutl. Dieu des immondices.
Tochinco (?).
Toci. } (Voir *Tonan.*)
Tocihuatl. }
Toltécatl. (Voir *Tezcatzoncatl.*)
Tonacatécuhtli, chair de bois. Un des noms de *Tlaloc.*

Tonacayohua, soigneuse de moissons. (Voir *Cinteutl.*)

Tonan ou Tonantli, notre mère.

Tonantzin, notre mère.

Tonatiuu, qui resplendit. Le soleil.

Topantlacaqui, (?).

Totec. Dieu des batteurs d'or.

Tzapotlatéca. Déesse des torches.

Tzapotlaténan, mère des Tlapotlaxtèques. Déesse des médicaments.

Tzintéotl. (Voir *Centéotl.*)

Tzitzimitl. Le diable.

Tzontémoc, chevelure tombante. (Voir *Mictlanteuctli.*)

Uéué téotl, le vieux dieu. Protecteur des forgerons chez les Nahoas. (Voir *Huéhuétotl.*)

Umacatzitzin. Dieu des *Tzompatli.*

Xacateuctli, celui qui guide. Dieu des marchands.

Xilo, épi de maïs. Déesse des mosaïstes en plumes.

Xilonem. (Voir *Centéotl.*)

Xipé totec, l'écorcheur. Dieu des orfèvres et des lépreux.

Xiutécutli, le jaune. Dieu du feu.

Xiutlati, qui range les plantes. Déesse des mosaïstes en plumes.

Xixiquipilihui, qui monte et s'abaisse. (Voir *Chalchihuitlicué.*)

Xoalteuctli. Dieu de la nuit.

Xoalticitl. Déesse des berceaux.

Xochipilli. (Voir *Macuilxochitl.*)

Xochiquétzalli, fleur brillante Déesse des tisseuses.

Xocoyotzin, la dernière. Déesse des vices; sœur de *Tlazotéotl.*

Xomocuitl, canard pris. Dieu des marchands ; frère de *Yacateuctli.*

Xuchcua, mangeur de fleurs ou de braise.

Yacacoluchqui, nez aquilin. Dieu des marchands.

Yacateuctli ou Yacatécutli. (Voir *Xacateuctli.*)

Yaoacatl (?).

Yaochuatl, femme guerrière.

Yaolli éhécatl, vent de la nuit. } (Voir *Tezcatlipoca.*)
Yaotl, ennemi. }
Yaotzin. }

Yauhtécatl. (Voir *Tezcatzoncatl.*)

Yayauhqui, dieu primitif.

Yohualteuctli. Dieu de la nuit.

Yohualticitl. Déesse des berceaux.

Ypalnémolhuani, celui par qui nous vivons. (Voir *Téotl.*)

Ystaccenteutl. Dieu blanc. Déesse des moissons naissantes.

Rappelons qu'outre les dieux dont nous venons de donner la liste, la mythologie aztèque en compte deux cent soixante autres, auxquels étaient consacrés autant de jours de l'année. Le nom des jours des treize premiers mois du calendrier mexicain est celui de ces divinités secondaires; nous l'avons déjà dit.

TABLE ANALYTIQUE

Au moment de dresser cette table analytique, où ceux qui la consulteront trouveront quelques développements qui eussent été des longueurs ou des hors-d'œuvre dans le livre, nous sommes plus que jamais frappé de l'anarchie qui règne dans l'orthographe des noms aztèques. Ainsi, il nous a fallu écrire Chapult*épec* et Citlat*épetl*, *Teuctli* et Tonacaté*cuhtli*, Co*atl* et Coh*uatl*, etc., etc., afin de nous conformer à l'usage. Sans la crainte de dérouter les américanistes, nous aurions, dès aujourd'hui, ramené tous ces mots à l'uniformité que réclament à la fois le bon sens et la clarté.

En attendant, nous n'avons pas hésité, dans le cours de cet ouvrage, à pourvoir d'un accent aigu tous les *E* qui se trouvent dans les noms ou les mots aztèques que nous avons eu à employer. Si les Espagnols écrivent Teponastle, c'est que l'*E*, dans leur langue, a toujours le son fermé, et qu'ils lisent Téponastlé, prononciation conforme à celle des Aztèques. Mais, devant cette orthographe, les Français lisent et disent *Teuponastleu*, et le mot devient incompréhensible. L'accent est donc, dans ces cas, logiquement indispensable; aussi n'avons-nous pas craint de le prodiguer.

Bien que la consonne *H* n'existe pas en réalité dans la langue aztèque, elle apparaît cependant dans nombre de mots où elle a été introduite par les Espagnols. D'autre part, on sait que les Castillans confondent souvent la prononciation du *B* avec celle du *V*, et cette dernière consonne avec la voyelle *U*. Or, dans le but de mettre leurs compatriotes en garde contre cette méprise, les missionnaires espagnols prirent le parti de faire précéder la voyelle *U* d'un *H*, destiné à marquer une sorte d'aspiration. Cette règle posée; *Uéué* devient *Huéhué; Uitzilipochtli, Huitzilopochtli,* etc. Ne nous plaignons pas trop, nous autres Français, de cet emploi de la consonne *H*, puisqu'il nous permet de prononcer correctement nombre de mots qui nous embarrasseraient fort.

Aacatl. Grand prêtre de Huitzilipochtli, 30; — reçoit les ordres du dieu et les transmet aux Aztèques, 30; — tranche le différend qui a pour résultat de séparer sa tribu en deux partis : Ténochcos et Tlatélolcos, 31.

Aacatl est aussi le nom d'une divinité indéterminée, représentée assise au sommet d'un temple, dans un manuscrit idéographique du musée national de Mexico.

Acajou. Abonde dans les forêts de la Terre chaude, 2.

Les arbres vulgairement désignés par cette dénomination générique, sont nombreux au Mexique. Les Aztèques savaient apprécier les qualités du bois de ces végétaux, qu'ils confondaient sous le nom de *tépéhuaqués*.

Aussitôt qu'il se vit roi des Aztèques, Acamapictli, qui était célibataire, voulut s'allier à la famille de l'un des rois ses voisins. Tous repoussèrent d'abord sa prétention; mais, à la longue, il obtint la main de la princesse Ilantécueitl, fille du souverain de Cohuatlichan. Cette princesse demeurant stérile, Acamapictli prit une seconde femme de laquelle il eut bientôt un fils : Huitzilihuitl.

Ici, grande divergence entre les historiens. Il est certain que Huitzilihuitl fut élevé par Ilantécueitl, mais les uns veulent qu'elle ait été sa mère, les autres, qu'elle l'ait simplement adopté. C'est là, il faut l'avouer, un point historique peu important.

D'après Torquémada, c'était au-dessus des ailes du nez et contre les joues, que s'introduisait l'acapitzactli. L'incision destinée à lui livrer passage se pratiquait avec une griffe d'aigle, afin de rappeler allégoriquement au nouvel élu qu'il devait continuer à s'élever et à conquérir.

De jais pour les souverains, cet ornement, qui faisait aussi partie de la parure des idoles, était alors tantôt en or, tantôt taillé dans des pierres précieuses ou simplement en terre cuite. Sa forme variait beaucoup, ainsi que le démontrent les statuettes qui en sont pourvues. Toutefois, la figure qu'on lui donnait le plus ordinairement était celle d'un cylindre renflé à ses extrémités, forme qui assurait sa stabilité.

La province d'Achiotlan faisait partie du Mixtécapan. Elle avait pour souverain, lorsqu'elle fut envahie par Moteuczoma et Nézahualcoyotl, Dzavindanda, qui, dans une bataille, défit complètement les deux alliés. Ceux-ci prirent leur revanche l'année suivante, et l'Achiotlan devint une province de l'empire aztèque.

La ville d'Achiotla, célèbre par les ruines de son temple, se souleva contre Moteuczoma-Xocoyotzin, qui la saccagea. Elle est située à 80 kilomètres de Oajaca.

José Acosta, jésuite espagnol né à Medina del Campo vers 1540, et mort en 1599, publia à Séville, en 1590, une *Histoire naturelle et morale des Indes.* Dans cet ouvrage, qui eut un grand retentissement, il avait copié, sans révéler à quelle source il puisait, le manuscrit anonyme, alors inédit, connu aujourd'hui sous le titre de « Codex Ramirez ».

existait. Mais les orgueilleux Aztèques, qui se considéraient comme une nation unique à laquelle un dieu spécial avait désigné un lieu d'établissement spécial, voulurent avoir leur soleil spécial, et ils le firent naître à l'heure où avait commencé leur émigration.

AUBIN. A réuni une collection de peintures idéographiques, 239.

AXACAXTLI. Instrument de musique primitif, 230.

AXAYACATL. Sixième roi des Aztèques, 50; — conquiert le royaume de Téhuantépec, 50; — embellit le temple de Huitzilipochtli et fait sculpter, à l'imitation de Moteuczoma, son portrait sur les roches de Chapultépec, 50; — renouvelle les pierres des sacrifices et rend obligatoire la coutume qui voulait que les rois, avant leur couronnement, remportassent une victoire, 50; — est blessé dans un combat particulier avec un chef otomite, 50; — son caractère et sa mort, 51.

Dans les peintures idéographiques, c'est souvent un filet d'eau, et non une mouche, qui surmonte la tête d'Axayacatl, dont le nom signifierait alors : visage d'eau.

AXAYACATL. Servait d'aliment, 217.

L'axayacatl n'est-il pas le noctonecte nommé *Musca palestris mexicana* par Hernandez ? Les Indiens le nomment aujourd'hui *ahuahotl.*

AXOLOTL. Aliment goûté des Aztèques, 216.

L'axolotl, très abondant dans les lacs de la vallée de Mexico, servait et sert encore d'aliment aux Aztèques. Ce soi-disant « poisson pourvu de pattes », que l'on voit aujourd'hui dans tous les aquariums, a longtemps intrigué les naturalistes. C'est un batracien, l'*amblystome*, dont la larve ou têtard a cette singularité de pouvoir se reproduire avant sa métamorphose. A l'état parfait, l'axolotl perd ses branchies, vit à terre, respire par des poumons et n'est plus alors qu'une salamandre.

AXOTLAN (VILLE D'). Tribut qu'elle payait à la couronne, 140.

AYAUH. Un des noms du dieu Tlaloc, 86.

AZCAPOZALCO. Est conquise par Itzacoatl, 46.

Azcapozalco ou Azcaputzalco — fourmilière — a toujours été considérée comme une des plus anciennes villes de l'Anahuac. Fondée par Xolotl ou par son gendre, elle fut d'abord la capitale des Chichimèques, puis devint celle des Tépanèques. Conquise par Itzacoatl, Azcapozalco resta toujours fidèle aux souverains de Mexico. Les ruines de ses temples révèlent une ville importante; mais, des données contradictoires fournies par le passé, on ne peut guère, même approximativement, établir le chiffre de sa population.

AZTLAN. Lieu d'origine des Aztèques, 26.

Où faut-il chercher ce point de départ des Aztèques, Aztlan? Les manuscrits idéographiques démontrent péremptoirement qu'il s'agit d'une île, laquelle était située au milieu d'un lac. La plupart des historiens, sur l'autorité du Codex Ramirez, donnent au mot *aztlan* la signification de « pays des grues blanches », pays qui serait la Californie. L'étymologie véritable semble être « gens blancs », dénomination qui aurait servi à désigner les Aztèques soit à cause de la couleur de leur peau, moins foncée que celle de leurs voisins, soit à cause de la couleur de leurs vêtements, ou encore de celle dont ils se peignaient le visage.

L'opinion la plus générale et la mieux justifiée a, jusqu'ici, placé Aztlan dans une île du lac Chapalla, île aujourd'hui nommée Mexcala.

La science moderne, s'appuyant sur les récentes découvertes faites sur les rives du grand Colorado et sur celles de ses affluents, tend de plus en plus à donner aux Aztèques les *Mound-builders* et les *Cliff-dwellers* pour ancêtres.

Le bananier était-il connu et cultivé par les Aztèques avant l'arrivée des Espagnols? C'est là une question dont la réponse, comme pour la canne à sucre, est encore indécise.

Les Aztèques avaient horreur de ce vice, si bien antinaturel, disaient-ils, qu'il était inconnu des animaux.

Le bison (*Bos americanus*) ne figure ni dans les manuscrits ni sur les bas-reliefs aztèques. Si les Nahoas eussent été originaires des plaines du Missouri, comme le veulent quelques ethnographes, n'auraient-ils pas conservé le souvenir d'un pareil animal? ne l'auraient-ils pas cent fois reproduit?

Boturini visita le Mexique en 1736 et s'occupa, pendant huit ans, de réunir les matériaux d'une histoire ancienne de ce pays. Devenu suspect au vice-roi, il fut arrêté et envoyé à Madrid. Là, il se justifia des accusations portées contre lui ; mais ses collections, dont on s'était emparé, ne lui furent pas rendues. Boturini publia à Madrid, en 1746, un *Essai* en un volume de la grande histoire qu'il avait rêvé d'écrire.

Les semences du cacaoyer, renfermées au nombre de huit mille dans des sacs de jonc et formant alors ce que les Aztèques nommaient un *xipilli*, servaient de monnaie d'échange. D'après Torquémada, la charge de cacao, composée de trois xipilli, valait, au lendemain de la conquête, de 5 à 10 piastres. Un peu plus tard, elle atteignit le prix de 60 piastres. L'érudit franciscain donne pour raisons de cette énorme plus-value que la province où se cultivaient les cacaoyers était dépeuplée, puis que les Espagnols, ayant pris goût au *chocolatl*, augmentaient la consommation des semences qui servaient à le préparer.

Les Mexicains modernes ont adopté ce nom, d'origine guinéenne, ainsi que celui de *lagarto* pour désigner les alligators. L'espèce la plus commune au Mexique est l'alligator à museau de brochet, *Crocodilus lucius*, que les Aztèques nommaient *xochitonatl*.

C'est principalement au fruit du *Crescentia cujete* que les Mexicains modernes donnent ce nom. Ce fruit, de forme plus ou moins globuleuse, possède un péricarpe de couleur jaune très lisse et très résistant. Les Aztèques se servaient de cette écorce pour façonner des plats, des vases, des bouteilles, des jouets qu'ils ornaient de peinture rouge et verte d'une grande solidité : c'est aujourd'hui une des principales industries de leurs descendants.

Le calumet est, chez les tribus indiennes de l'Amérique du Nord, une pipe d'honneur. Chaque tribu n'en possède qu'un, toujours déposé dans la cabane du chef, et que l'on ne fume que dans les occasions solennelles : déclarations de guerre, traités d'alliance ou de paix. La pipe que fumaient les Aztèques était un roseau creux, que l'on bourrait de tabac ou d'herbes aromatiques et dont on avalait la fumée. Les nobles et les rois, du reste, semblent seuls avoir eu cette coutume. L'Aztèque moderne ne fume qu'exceptionnellement.

Les cartes géographiques et topographiques aztèques, devenues introuvables, étaient très communes lors de la conquête du Mexique par les Espagnols. Outre celles que faisaient dresser les négociants, un des premiers soins des empereurs, après une conquête, était d'ordonner la levée du plan des contrées qu'ils venaient d'ajouter à l'empire.

Pas un seul casque aztèque n'est parvenu jusqu'à nous : c'est donc uniquement par les peintures hiéroglyphiques, ou par les statuettes découvertes dans les tombeaux et pourvues de cette coiffure, que nous pouvons juger de ses formes. Ces casques, le plus souvent taillés dans du bois, représentaient des

Les rives du rio Colorado, ou fleuve Rouge mexicain, ainsi que celles de ses affluents, le Virgen, le Mohave, le Gila, etc., sont couvertes de ruines, parmi lesquelles on cherche le point de départ des tribus nahoas.

On qualifie du nom de *Conquérant anonyme* l'auteur inconnu d'un écrit sur le Mexique, publié en 1606. Sans s'occuper des faits de guerre auxquels il prit part, ce soldat de Cortez donne de précieux renseignements sur le peuple qu'il aida à vaincre.

D'après Torquémada, le *copilli* avait une forme pyramidale, et ressemblait, vu de face, à une mitre d'évêque. Son nom lui venait de deux rubans qui réunissaient en arrière ses extrémités, rubans tissés d'or ou d'argent, ornés de peintures ou garnis de plumes. Du reste, les manuscrits idéographiques donnent de nombreux spécimens de cette coiffure. (Voir notre figure 15.)

Le conquérant du Mexique naquit en 1485 à Médellin, dans l'Estramadure. Il s'embarqua pour l'Amérique en 1504, comme officier de fortune. Mis par Diégo Velazquez, gouverneur de l'île de Cuba, à la tête d'une flotte ayant pour mission de découvrir de nouvelles terres, il aborda au Mexique en 1519, près de la moderne ville de Tabasco, et conquit rapidement l'empire de Moteuczoma II. Nommé gouverneur de la vaste contrée que l'Espagne devait à son audace et à ses talents, Cortez, calomnié, fut rappelé à Madrid et mourut en 1547, presque oublié. On possède de lui quatre longues lettres à Charles-Quint, lettres qui, outre qu'elles rapportent les principaux événements de la conquête du Mexique, contiennent de nombreux détails sur les mœurs de ses habitants.

Le costume des modernes Indiens du Mexique est encore, à quelques détails près, ce qu'il était au temps de Moteuczoma. La seule modification importante

Du nom de cette ville, située sur la frontière de la vallée d'Anahuac et du pays des Tlahuicos, les Espagnols ont fait celui de *Cuernavaca*.

Aucun des anciens monuments aztèques n'a, croyons-nous, plus préoccupé les archéologues mexicains ou étrangers que les mystérieuses pierres cylindriques dites « des sacrifices ou du soleil », longtemps confondues, en dépit de leur forme qui devait prémunir contre cette erreur, avec celles sur lesquelles on exécutait les victimes offertes aux dieux. Le problème, étudié pendant un siècle, ne l'aura pas été en vain; car des travaux de Humboldt, de Gama, de Chavéro, d'Orozco, est enfin sortie la lumière. Il est prouvé aujourd'hui que, dans les monolithes de forme cylindrique confondus sous le nom générique de « pierres du soleil », il ne faut plus voir des autels à sacrifices, mais des monuments religieux ou historiques dont les bas-reliefs, autrefois enluminés, représentent soit des cérémonies du culte, soit les conquêtes des souverains qui les ont fait sculpter. Leur nom véritable est *cuauhxicalli* (pierre d'aigle).

Le cuauhxicalli religieux, ou *téocuauhxicalli*, est couvert jusque sur sa face supérieure de sculptures qui représentent des dieux et des cérémonies de leur culte. Dans ceux que Tézozomoc nomme *cuauhxicalli xiupilli cuauhtléécatl*, une cavité profonde, creusée à leur centre, servait à recevoir le cœur des victimes sacrifiées dans les fêtes solennelles. Quant au cuauhxicalli proprement dit, c'était une grande pierre taillée en forme de meule, sur laquelle on sculptait un soleil entouré de rayons, et ces ornements servaient de rigoles au sang dont on arrosait l'image de l'astre. Sur le cordon de ce cylindre, on représentait, en général, des faits de guerre.

Au résumé, le cuauhxicalli était un monument consacré au soleil; mais, en même temps, il servait à perpétuer les actions guerrières du souverain qui l'édifiait. C'est ainsi que les spirales de la colonne Trajane, par exemple, racontent les épisodes des guerres romaines du Rhin. Le Musée d'ethnographie du Trocadéro possède un beau moulage du cuauhxicalli de Tizoc, pierre qui fut découverte le 17 décembre 1791 à l'encoignure de la rue des Marchands, à Mexico, et sur laquelle le victorieux souverain est représenté vêtu des insignes de Huitzilipochtli.

Cuitlahuac fut conquise par Itzacoatl. Ses habitants, renommés pour leur courage, se défendirent avec énergie.

Les Cuitlaquès, ou Cuitlaques, habitaient, près de l'océan Pacifique, les bords du rio Mexcala.

L'exploitation du cuivre par les Aztèques, longtemps mise en doute, est aujourd'hui prouvée par les objets fabriqués avec ce métal qui figurent dans le Musée national de Mexico, à savoir un *tentetl*, un disque, des aiguilles, une médaille gravée et un instrument aratoire. Du reste — le fait est noté dans plusieurs peintures idéographiques — certaines villes fournissaient aux souverains de Mexico, à titre de tributs, des haches et des grelots en cuivre. En outre, on a récemment découvert, dans l'État de Guerrero, une ancienne mine de ce métal avec des traces indubitables d'exploitation.

Les peuples d'Amérique, de même que ceux de l'ancien continent, ont employé de bonne heure le cuivre et l'étain; mais, chez eux, l'exploitation de ces métaux a été précédée par celle de l'argent et de l'or.

Diaz del Castillo, un des héroïques compagnons de Cortez, est l'auteur d'une *Histoire véritable de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, publiée à Madrid en 1632. Dans cet ouvrage, traduit en français par le docteur Jourdanet, puis plus récemment par M. de Hérédia, Diaz donne de précieux renseignements sur ce qu'il a vu et sur les faits auxquels il a pris part.

Les Aztèques savaient travailler l'écaille. J'ai retiré d'un tombeau découvert dans la vallée d'Orizava, près du rio Blanco, une bague taillée dans cette substance. La forme de cet anneau rappelle celle des bagues dites *chevalières*.

Les étendards aztèques — pamitl — se composaient d'une forte hampe pourvue d'un morceau d'étoffe rayé de bandes transversales, le plus souvent au nombre de cinq. Parfois un panache, et même une plume, surmontaient ladite hampe. L'étendard spécial à Huitzilipochtli (espamitl, ou bannière de sang) représentait un serpent.

Les sépultures quichuas livrent souvent à ceux qui les explorent des lambeaux d'étoffes; dans les tombes aztèques on n'en trouve jamais. C'est donc simplement par les écrits des missionnaires, ou en examinant les tissus que fabriquent aujourd'hui les Indiennes à l'aide de métiers dont la forme et le mécanisme sont évidemment antérieurs à la conquête espagnole, que nous pouvons nous faire une idée de la finesse des tissus que produisait l'industrie des anciens peuples du Mexique. Je dis la finesse, car ni la plume, ni le poil du cerf, ni celui du lièvre et du lapin ne sont plus mis en œuvre, ils ont été remplacés par la laine du mouton. Toutefois la trame et les dessins bizarres dont la femme aztèque moderne a le secret, datent certainement du temps de Moteuczoma. Nombre de ces tissus, par le mélange des couleurs et l'aspect, ont un air indéniable de parenté avec les anciens tissus péruviens; c'est là une particularité sur laquelle nous appelons l'attention des ethnographes.

On célébrait, dans ce mois, la troisième fête annuelle de Tlaloc. Le jour de cette solennité, chacun était tenu de manger une bouillie nommée *étzalli*.

Après l'agavé, le *centli*, ou maïs, était la plante dont les Aztèques tiraient le plus de produits. Outre le pain que leur fournissaient les semences de cette graminée, ils mangeaient, avant qu'ils fussent complètement mûrs et sous le nom d'*élotls*, ses épis préalablement grillés. Les bouillies ou *atollis*, les boissons vineuses ou *chichas* qu'ils préparaient par la cuisson ou la fermentation des semences se comptaient par douzaines. Enfin, de la tige de la plante, ils savaient extraire du sucre cristallisé.

Malinalli est un nom que donnèrent les Aztèques à l'Indienne du Goatzacoalco qui servit d'interprète à Cortez et qu'il fit baptiser sous le nom de *Marie*. Peu à peu, ce nom servit à désigner Cortez lui-même. Les Espagnols écrivent et prononcent *Malinchi*; les Indiens modernes *Malinché* ou *Malintzin*.

Les masques aztèques, taillés dans du bois ou de la pierre, servaient non seulement aux soldats pour se rendre plus terribles aux yeux de l'ennemi, mais les prêtres en couvraient le visage des idoles et s'en servaient eux-mêmes dans les cérémonies. Les casques qui représentaient des têtes de tigres, de serpents, d'oiseaux de proie, de caïmans, d'animaux fantastiques, étaient de véritables masques.

Il est à remarquer que les Indiens modernes, dans les fêtes religieuses, se cachent volontiers le visage sous des masques grotesques. C'est là un reste évident des coutumes de leurs ancêtres.

Le mont Matlacuyé se nomme aujourd'hui la *Malinché*.

servi à les édifier, ainsi que le démontrent les nombreuses grottes artificielles qui les entourent. La pyramide du soleil, qui est la plus importante, a 66 mètres de hauteur; celle de la lune n'a que 46 mètres, mais, grâce sans doute à la déclivité du terrain, cette différence, bien que considérable, est à peine sensible pour celui qui les regarde.

Si, du haut de la pyramide de la lune, on se tourne vers le sud, on aperçoit une rue rectiligne d'une longueur de 6 kilomètres, bordée d'une suite de pyramides minuscules. A 200 mètres du monument, cette voie s'élargit à droite et à gauche et forme les branches d'un immense T. De distance en distance, de nouveaux groupes de monticules s'étendent à perte de vue; Torquémada, de son temps, évaluait leur nombre à vingt mille.

Un peu avant l'élargissement de la voie, on trouve cinq tumulus de pierres formant un triangle parfait, lieu que les Indiens nomment la « Place des colonnes ». L'édifice que soutenaient ces bases n'existe plus, le marteau des maçons a même taillé leurs débris qui, façonnés, nivelés du côté où ils étaient couverts d'hiéroglyphes, ont servi à l'édification d'un pont.

Autour des deux pyramides se voient des ruines d'habitations, et les vestiges de palais destinés aux prêtres ou aux rois de l'ancienne cité.

Sont-ce là des ruines aztèques ou toltèques? Non, puisque les annales nahoas ne parlent pas de la construction de ces temples, et qu'ils semblent antérieurs à l'ère chrétienne, après laquelle seulement apparurent les Toltèques. Téotihuacan, comme tant d'autres villes mortes d'Amérique, est l'œuvre d'un peuple inconnu.

Les Tépanèques sont souvent désignés sous le nom de *Colhuas*, avec lesquels, du reste, ils se confondirent peu à peu. Les Espagnols les nommaient « Indiens de Culhuacan, de Ténayuca ou d'Azcapotzalco ».

Pendant ce mois, les Aztèques fabriquaient des simulacres de montagne en papier et les déposaient ensuite sur les autels de Tlaloc.

La monarchie toltèque dura de 667 à 1031 de notre ère, et compte seulement huit rois. C'est qu'une loi voulait que chaque souverain régnât un siècle entier, c'est-à-dire cinquante-deux ans. Si ledit souverain atteignait ce terme sur le trône, il abandonnait aussitôt le pouvoir. Par contre, s'il mourait avant cette date, le royaume était régi en son nom par des nobles jusqu'à l'achèvement du siècle. C'est ce qui arriva à la mort de la reine Xiutzaltzin, fait qui nous apprend du même coup que, chez les Toltèques, les femmes pouvaient occuper le trône.

Le vêtement des Toltèques se composait d'une longue tunique blanche.

De la vallée de Mexico, qu'ils occupaient paisiblement, les Totonaques furent repoussés par les Chichimèques et les Nahoas jusque sur les côtes de l'Atlantique, dans le pays qu'ils nommèrent *Chalchiucuécan* et *Tonacapan*, lequel forme aujourd'hui l'État de Vera-Cruz. Soumis par les Aztèques, dont ils ne parlaient pas la langue, les Totonaques accueillirent les Espagnols comme des libérateurs, et ce fut à leur tête que le grand conquérant marcha contre Tlaxcalla. La capitale des Totonaques était Cempoalla, située sur le petit fleuve Chachaluca.

Sous le titre de : *Vingt et un livres rituels et monarchies indiennes*, le franciscain espagnol, don Juan de Torquémada, a écrit un immense ouvrage publié à Madrid en 1613. Bien que remplie d'une érudition souvent intempestive, l'œuvre de Torquémada est une des plus précieuses de celles que l'on possède sur les nations indiennes du centre de l'Amérique.

Le mois *Toxcal*, dédié à Tezcatlipoca, tirait son nom des colliers de maïs

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.







A. HENNUYER, ÉDITEUR.

